CIHM Microfiche Series (Monographs)

h

£3.)

ICMH Collection de microfiches (monographies)



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadian de microreproductions historiques



Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

ci-dessous.

L'Institut a microfilmé la meillaur examplaira qu'il

lui a été possible de se procurer. Les détails de cet

bibliographique, qui peuvent modifier une image

raproduita, ou qui peuvent axiger une modification

dans la méthode normala de filmage sont indiqués

exemplaira qui sont peut-être uniques du point de vue

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, ara checked below.

12X

16X

Couverture de coulaur Pa Couverture endommagée Pa Couverture endommagée Pa Couverture restaurée et/ou pelliculée Pa Coloured maps/ Pa Coloured maps/ Pa Coloured ink (i.a. other than blue or black)/ Pa Encra de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) Pa Coloured plates and/or illustrations/ Pa Planches at/ou illustrations en couleur Qui Bound with othar material/ Courte Qui Relié avec d'autres documents Pag Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La raliura serrée peut causer de l'ombra ou de la distorsion la long de la marge intérieure Tight binding de la marge intérieure Blank laaves added during restoration may appear within tha text. Whenever possible, these have been onitted from filming/ Pag Il se peut que certaines pages blanchas ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans la texte, mais, lorsque cela était pos	
Covers damaged/ Pa Couverture endommagée Pa Covers restored and/or laminated/ Pa Coverture restaurée et/ou pelliculée Pa Coverture restaurée et/ou pelliculée Pa Cover title missing/ Pa Le titra de couverture manque Pa Coloured maps/ Pa Cartes géographiques en couleur Pa Coloured ink (i.a. other than blue or black)/ Pa Encra de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) Pa Coloured plates and/or illustrations/ Qui Planches at/ou illustrations en couleur Qui Bound with othar material/ Cou Relié avec d'autres documents Pag Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ Incl La raliura serrée peut causer de l'ombra ou de la distorsion la long de la marge intérieure Tid Within tha text. Whenevar possible, these have been omitted from filming/ Ind Is peut que certaines pages blanchas ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans la texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas àté filmées. Mas	loured pages/
Couverture endommagée Pai Covers restored and/or laminated/ Pai Couverture restaurée et/ou pelliculée Pai Cover title missing/ Le titra de couverture manque Pai Coloured maps/ Coloured maps/ Pai Coloured maps/ Coloured ink (i.a. other than blue or black)/ Pai Coloured jates and/or illustrations/ Pai Pai Coloured plates and/or illustrations/ Qui Qui Bound with other material/ Cor Qui Relié avec d'autres documents Pai Qui Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ Inc Cor La raliura serrée peut causer de l'ombra ou de la distorsion la long de la marge intérieure Titl Cor Blank laaves added during restoration may appear within tha text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Titl se peut que certaines pages blanchas ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans la texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas àté filmées. Cap	ges de coulaur
Couverture endommagée Pai Covers restored and/or laminated/ Pai Couverture restaurée et/ou pelliculée Pai Cover title missing/ Pai Le titra de couverture manque Pai Coloured maps/ Pai Coloured maps/ Pai Coloured ink (i.a. other than blue or black)/ Pai Encra de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) Pai Coloured plates and/or illustrations/ Qui Planches at/ou illustrations en couleur Qui Bound with other material/ Cor Relié avec d'autres documents Pag Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ Inc La raliura serrée peut causer de l'ombra ou de la distorsion la long de la marge intérieure Tight bending du la marge intérieure Blank laaves added during restoration may appear within tha text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Pag Il se peut que certaines pages blanchas ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans la texte, mais, lorsque cela était possibla. ces pages n'ont pas àté filmées. Cap	jes damaged/
Couverture restaurée et/ou pelliculée Pag Cover title missing/ Pag Le titra de couverture manque Pag Coloured maps/ Pag Coloured ink (i.a. other than blue or black)/ Pag Coloured ink (i.a. other than blue or black)/ Pag Coloured plates and/or illustrations/ Qui Planches at/ou illustrations en couleur Qui Bound with othar material/ Qui Relié avec d'autres documents Pag Tight binding may cause shadows or distortion Ind along interior margin/ La raliura serrée peut causer de l'ombra ou de la Titl Blank laaves added during restoration may appear Titl Pag Within tha text. Whenevar possible, these have Titl Pag I se peut que certaines pages blanchas ajoutées Cap Cap I se peut que certaines pages blanchas ajoutées Cap Titl within tha text. Cap Cap Mas J se peut que certaines pages blanchas ajoutées Cap Cap I se peut que certaines pages blanchas fa texte, Cap Cap mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont Titl	es endommagées
Couverture restaurée et/ou pelliculée Pag Cover title missing/ Pag Le titra de couverture manque Pag Coloured maps/ Pag Coloured ink (i.a. other than blue or black)/ Pag Coloured jates and/or illustrations/ Pag Planches at/ou illustrations en couleur Qui Bound with other material/ Cor Relié avec d'autres documents Pag Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ Le ritic Blank laaves added during restoration may appear within tha text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Tight pages blanchas ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans la texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas áté filmées. Mas	es restored and/or laminated/
Le titra de couverture manque Paq Coloured maps/ Paq Cartes géographiques en couleur Paq Coloured ink (i.a. other than blue or black)/ Paq Coloured ink (i.a. other than blue or black)/ Paq Coloured ink (i.a. other than blue or black)/ Paq Coloured plates and/or illustrations/ Panches at/ou illustrations en couleur Out Bound with othar material/ Con Out Relié avec d'autres documents Pag Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ Con La raliura serrée peut causer de l'ombra ou de la distorsion la long de la marge intérieure Titl Blank laaves added during restoration may appear within tha text. Whenevar possible, these have been omitted from filming/ Pag It se peut que certaines pages blanchas ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans la texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas àté filmées. Cap	es restaurées at/ou pelliculées
Le titra de couverture manque Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur Coloured ink (i.a. other than blue or black)/ Encra de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) Coloured plates and/or illustrations/ Planches at/ou illustrations en couleur Bound with othar material/ Relié avec d'autres documents Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La raliura serrée peut causer de l'ombra ou de la distorsion la long de la marge intérieure Blank laaves added during restoration may appear within tha text. Whenevar possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans la texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas àté filmées.	es discoloured, stained or foxed/
Cartes géographiques en couleur Page Coloured ink (i.a. other than blue or black)/ Sho Encra de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) Tra Coloured plates and/or illustrations/ Qual Planches at/ou illustrations en couleur Qual Bound with othar material/ Con Relié avec d'autres documents Page Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ Incl La raliura serrée peut causer de l'ombra ou de la distorsion la long de la marge intérieure Titl Blank laaves added during restoration may appear within tha text. Whenevar possible, these have been omitted from filming/ Titl page blanchas ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans la texte, mais, lorsque cela était possibla. ces pages n'ont pas àté filmées.	es décolorées, tachetées ou piquées
Cartes géographiques en couleur Pag Coloured ink (i.a. other than blue or black)/ Encra de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) She Tra Coloured plates and/or illustrations/ Planches at/ou illustrations en couleur Qui Bound with othar material/ Relié avec d'autres documents Qui Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La raliura serrée peut causer de l'ombra ou de la distorsion la long de la marge intérieure Inci Cor Blank laaves added during restoration may appear within tha text. Whenevar possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanchas ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans la texte, mais, lorsque cela était possible. ces pages n'ont pes àté filmées. Cap	es detached/
Encra de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) Image: Training and the state of the sta	es détachées
Encra de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) Tra Coloured plates and/or illustrations/ <	wthrough/
Planches at/ou illustrations en couleur Out Bound with othar material/ Couleur Relié avec d'autres documents Pag Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ Incl La raliura serrée peut causer de l'ombra ou de la distorsion la long de la marge intérieure Titl Blank laaves added during restoration may appear within tha text. Whenevar possible, these have been omitted from filming/ Titl Il se peut que certaines pages blanchas ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans la texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas àté filmées. Cap	nsparence
Planches at/ou illustrations en couleur Qui Bound with othar material/ Con Relié avec d'autres documents Pag Tight binding may cause shadows or distortion Incl along interior margin/ La raliura serrée peut causer de l'ombra ou de la Incl distorsion la long de la marge intérieure Titl Blank laaves added during restoration may appear Titl within tha text. Whenevar possible, these have Titl been omitted from filming/ Pag Il se peut que certaines pages blanchas ajoutées Cap lors d'une restauration apparaissent dans la texte, Cap mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont Titl pas àté filmées. Mas	lity of print varias/
Relié avec d'autres documents Col Tight binding may cause shadows or distortion Incl along interior margin/ La raliura serrée peut causer de l'ombra ou de la Incl distorsion la long de la marge intérieure Titl Blank laaves added during restoration may appear Titl within tha text. Whenevar possible, these have Titl been omitted from filming/ Page Il se peut que certaines pages blanchas ajoutées Cap lors d'une restauration apparaissent dans la texte, Cap mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont Titl Mas Gán	lité inégala de l'imprassion
Relié avec d'autres documents Pag Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La raliura serrée peut causer de l'ombra ou de la distorsion la long de la marge intérieure Incl Cor Blank laaves added during restoration may appear within tha text. Whenevar possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanchas ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans la texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas àté filmées. Cap	tinuous pagination/
along interior margin/ La raliura serrée peut causer de l'ombra ou de la distorsion la long de la marge intérieure Blank laaves added during restoration may appear within tha text. Whenevar possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanchas ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans la texte, mais, lorsque cela était possibla, ces pages n'ont pas àté filmées.	ination continue
La raliura serrée peut causer de l'ombra ou de la distorsion la long de la marge intérieure Titl Le r Blank laaves added during restoration may appear within tha text. Whenevar possible, these have Titl been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanchas ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans la texte, mais, lorsque cela était possibla, ces pages n'ont pas àté filmées. Mas Gán	udes indax(as)/
distorsion la long de la marge intérieure Titl Blank laaves added during restoration may appear within tha text. Whenevar possible, these have Titl been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanchas ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans la texte, mais, lorsque cela était possibla, ces pages n'ont pas àté filmées. Mas Gán	nprend un (des) index
Blank laaves added during restoration may appear within tha text. Whenevar possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanchas ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans la texte, mais, lorsque cela était possibla. ces pages n'ont pas àté filmées.	e on haader taken from:/
 within tha text. Whenevar possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanchas ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans la texte, mais, lorsque cela était possibla, ces pages n'ont pas àté filmées. 	itre de l'an-têta provient:
Il se peut que certaines pages blanchas ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans la texte, mais, lorsque cela était possibla, ces pages n'ont pas àté filmées.	a page of issua/
lors d'une restauration apparaissent dans la texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas àté filmées. Mas Gàn	e de titra de la livraison
pas àté filmées. Mas Gán	tion of issue/
Gân	e de dápart de la livraison
	thead/
	áriqua (périodiques) de la livraison
Additional comments:/ Various pagings.	
s itam is filmed at the reduction ratio checked below/ document est filmé au taux de réduction indiquè ci-dassous.	
x 14X 18X 22X	26X 30 X

20 X

24X

28x

32 X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images eppeering here are the best quality possible considering the condition and iegibility of the original copy and in keeping with the filming contrect specifications.

Original copies in printed paper covers ere filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or Illustrated impression, or the back cover when appropriete. All other original copies are filmed beginning on the first page with e printed or illustrated impression, and ending on the last page with e printed or lilustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CON-TINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure ere filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as meny fremes as required. The following diegrams illustrete the method: L'exempleire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

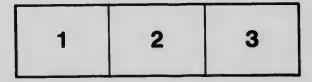
Bibilothèque nationale du Caneda

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de le netteté de l'exemplaire fiimé, et en conformité avec les conditions du contrat de filimage.

Les exemplaires originaux dont le couverture en papler est Imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, solt par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'Impression ou d'Illustration et en terminant par le dernière page qui comporte une telle empreinte.

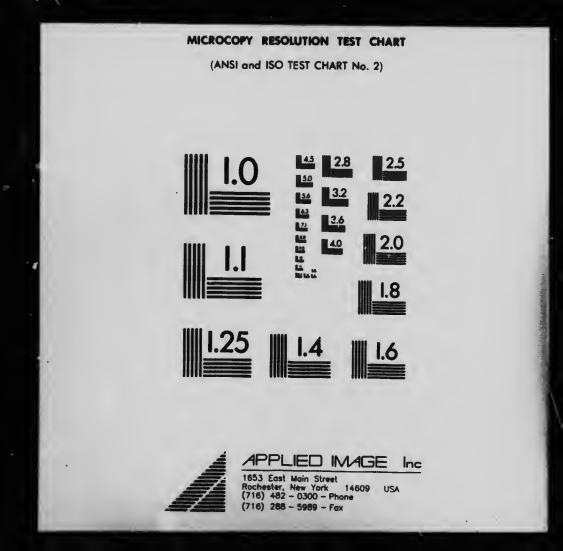
Un des symboles sulvants apparaîtra sur le dernière image de chaque microfiche, seion le cas: le symbole \longrightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

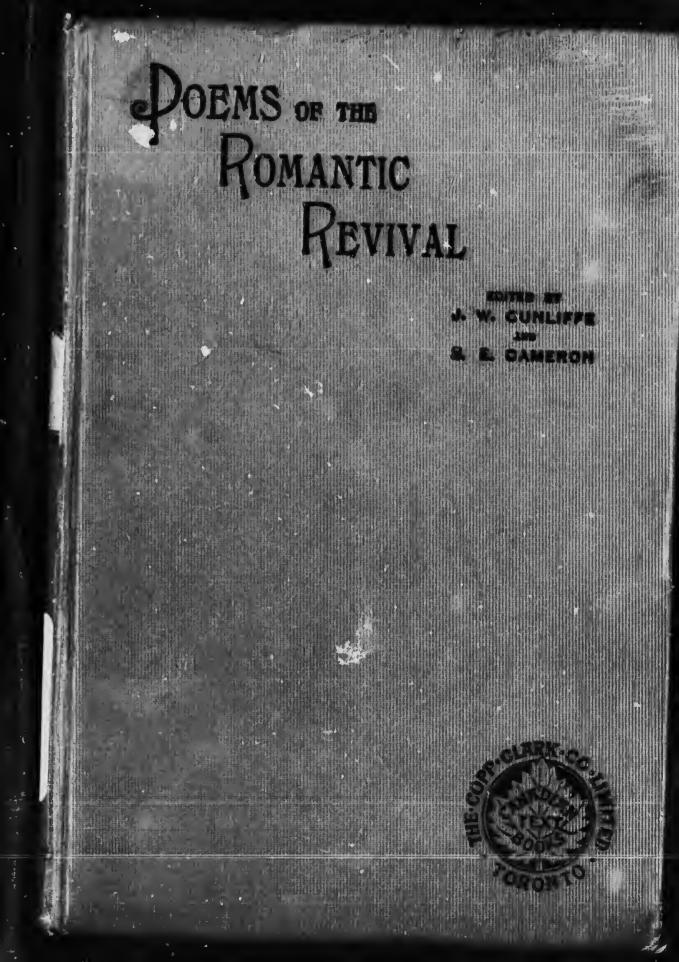
Les cartes, plet. Эз, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à pertir de l'engle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



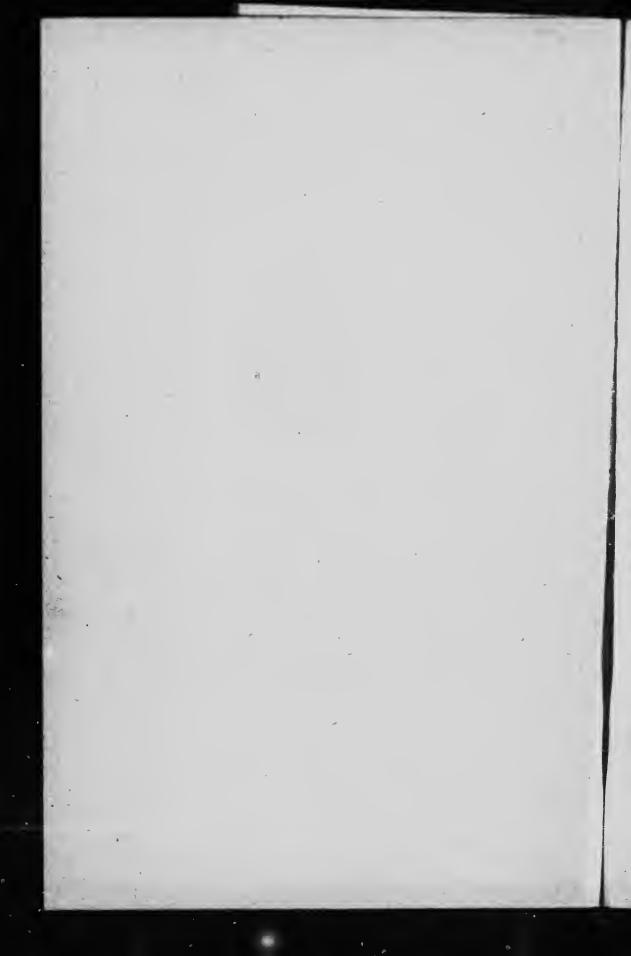


1	2	3
4	5	6









POEMS

OF THE

ROMANTIC REVIVAL

EDITED BY

JOHN W. CUNLIFFE, D. LIT.

AND

SUSAN E. CAMERON, M.A. of McGill University

WITH A PREFATORY NOTE

- RY -

CHAS. E. MOYSE, B.A., LL.D. VICE-PRINCIPAL AND DEAN OF THE

FACULTY OF ARTS

TORONTO THE COPP, CLARK COMPANY, LIMITED

PR 590 P63 1904

1

1.5

Entered according to Act of the Parliament of Canada, in the year one thousand nine hundred and four, by THE COPP, CLARK COMPANY, LIMITED, Toronto, Ontario, in the Office of the Minister of Agriculture.

CONTENTS.

٠

e 3.

Prefatory Note by C. E. Moyse .							PAGE
Introduction by J. W. Cunliffe .	·	•	•	٠ ,	• •		. iii
S. T. COLERIDGE-	•	•	•	•	•		. ix
The Ancient Mariner	•						. 1
Kubla Khan Christabel							. 23
Prograd Milling 1	•						. 25
Choral Song from 117		+					25
Humility the Mother of Cu		•	•				
Choral Song from "Zapolya" Humility the Mother of Charity Epitaph	•	•					28
Epitaph .	•		•				28
WILLIAM WORDSWORTH-							
The Prolude							
The Prelude							29
						÷	34
The Rainbow Ode on Immortality		•					38
Ode on Immortality Lines Written in Early Spring		•				•	39
Lines Written in Early Spring To My Sister		•					45
							46
						·	47
I Travelled among Unknown Men Three Years She Grew			•		•		47
A Slumbor did - O							48
A Slumber did my Spirit Seal							49
She Was a Phantom of Delight							50
To the Cuckoo The Daffodila							51
			•				52
The Solitary Reaper Prefatory Sonnet	•						53
Prefatory Sonnet							54
Composed on the Beach near Calais			•			·	54
The World is Too Much with Us							55
Composed upon Westminster Bridge							55
the Latinguion of the Venetice 1	n	iblic	2				56
On the Subjugation of Switzerland							56

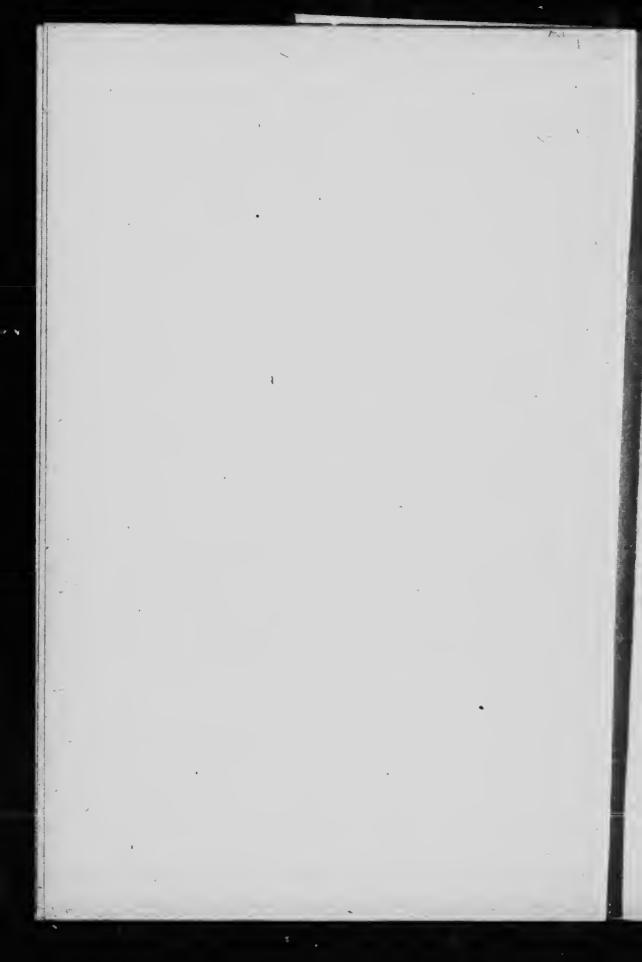
CONTENTS.

LO	RD BYRON							PAGE
	On a Distant View of Harrow							57
	Lachin y Gair						İ	58
	To Augusta						į	60
	Childe Harold's Pilgrimage							61
	The Siere of Corinth							74
	The Giaour							76
					-			78
	Sonnet on Chillon							81
	On this Day I Complete my Th	hirty	Sixth	Yea	ır.	•		81
P .	B. SHELLEY-							
	To a Skylark							00
	Music, when soft Voices die	•	•	•	•		•	83
	The Cloud	•	•	•	•	•	*	86
	Ozymandias	•	•	•	•	•	•	87
	Stanzas Written in Dejection m		Janlos	•	•		•	89
	Arethusa						•	90
	Ode to the West Wind	•	•	•	•	•	•	91
	One Word is too often Profaneo	•	·	•	•	•	•	94
	The Question	× .	•	•	•	•	٠	96
	The Question		blada		•	•	•	97
	To Night						ire.	9 8
	Dirge for the Year	•	•	•		•	•	99
	Choruses from "Helles"	•	•	•	•	•	•	100
	Choruses from "Hellas" . When the Lamp is Shattered	•	•	•	•.		•	101
	·	•	•	•	•	٠	•	105
Joi	IN KEATS							
	The Mermaid Tavern				•			107
	On First Looking into Chapman	's H	omer	•	•	•		108
	Ode to a Nightingale			•				108
	Ode on a Grecian Urn		•					111
	To Autumn			•				112
	In a drear-nighted December	•	•					113
	La Belle Dame Sans Merci .	•		•				114
	The Eve of St. Agnes			•		•		117
	A Prophecy	•	•	•	•			131
Ro	BERT BROWNING-							
	Songs from "Pippa Passes"	•	•	•	•			133
	Home-Thoughts, from Abroad		•					134
	"De Gustibus "							134

-

CONTENTS.

Robi	ERT BROWNING-(Continued)							
. 1	The Italian in En	aland							PAGE
I	ncident of the F	igianu .	•	•					. 136
H			•	•					. 141
T	the Two Poets of	Constate	•	•	•				. 142
Т	he Guardian Ang	Inv	٠	•		•			. 147
A	ndrea del Sarto		•	•		•			. 151
Т	he Lost Leader	• • •	•	•					. 153
A	solando	•	•	•	•				. 161
		• • •	٠	•					. 162
ALFRE	D, LORD TENNYS	0N							
Te	the Queen								
Tł	Deat	• • •	•	•		•			163
	Dream of Fair V	Vomon	•	•	•	•			164
Ye	u Ask Me Why	vomen .	•	•	•				166
Ha	nds all Round .	• •	•	•	•				176
Mo	man all a char		•	•	•				182
Sir	A 1 1 1		•	•	•	•			183
Uly	sses	• •	•	•					191
Bre	ak, Break, Breal	•••	•	•	•				193
Son	gs from "The P	rincora ??	•	•	•	•			195
In	Memoriam	THICEBS	•	•	•	•			196
The	Eagle	• •	•	•			•		198
	••••	• •	•	•	•	•			200
			_						
Notes of	n Coleridge (by	J. W. Cunlif	Fal						
77 74	wordsworth			•	•	•	•		201
11 II	Byron (by S. F	E. Cameron)		•	•	•	•		208
H H	Shelley "	"	•	•	•	•	•		222
H H	Keats "			•	•	•	•	•	231
H 11	Browning (by J	W Cunlia	•	•	•	•	•	•	239
H H	Tennyson (by S	. E. Camara	() ()	•	• •	•	•		247
		Camero.	ш)	• •					257



PREFATORY NOTE.

The poetry in this volume consists of selections taken from a few of the leading poets of the nineteenth century. It is prefaced by an introduction, in which, and wisely, no attempt is made to expound the finer subtleties of poetry. Such lofty matters, even if they were not obscure in more regards than one, are vainly set before the young, whose relish for poetry is due to feeling-which, it is hoped, will refine itself into tasteand not to intellectual criticism. At the same time, the Introduction points out the characteristics of the poets of whose work the Editors have given specimens, and they are set forth in such a manner as to be appreciated without difficulty by a Senior Class. The notes are intended to explain words, phrases and allusions which would, without comment, fail to be understood by some of the learners for whom the book has been compiled. It is not easy to discern the line which separates what is obvious from what is not, and if the notes appear unnecessary here and there it should be remembered that they are written for young persons, and that the most poorly informed youth has to be taken into

A few words to the teacher who uses this book may seem not out of place. And, first of all, the bearing of many of the extracts will be the more clearly seen by making supplementary reference to political history and biography. The question whether a poet is the outcome

PREFATORY NOTE.

of his age or not is both debatable and perennial; yet on turning to fact the discovery is soon made that the great majority of writers are moulded by their environment, and reflect it in varying intensity according to circumstances. The age and the poet generally display action and reaction. To understand the English Republican poetry of the end of the eighteenth century some knowledge of the French Revolution is necessary, and that is precisely what a teacher should supply with the poems that celebrate republicanism. Again, various sets of excellent little biographies of our leading poets have been published; among them may be mentioned the "English Men of Letters" series. The volumes of that issue, and of similar issues, which treat of the poets included in Poems of the Romantic Revival ought to be accessible to every teacher.

While the Editor is to be commended for not bewildering those for whom this book is intended by plunging into theories concerning the nature of poetry, there are certain things on a higher plane than the mere facts of history and biography that the teacher who reads thoughtfully can discern. If, for instance, a short piece of reflective poetry is taken, the leading idea, the i a perhaps that caused its creation, will generally be

ad expressed more or less pointedly in it. Thorough familiarity with the poem is, of course, necessary before the keystone of the poetic arch can be pointed out. If Tennyson's poem, entitled *Break*, *Break*, *Break* (p. 195), is chosen, the keystone is found in the words of grief:

> But O for the touch of a vanished hand, And the sound of a voice that is still,

from which the piece is evolved through contrasts in

PREFATORY NOTE

which we hear the unceasing voice of the sea (break, break, break) and the joyous voices of those whose lives are so much bound up with it. Three verses of contrast, one of them expanded, and the whole effort lies before us. Or again, to take the song in *The Princess* (p. 196):

The splendour falls on castle walls,

the dominant thought is brought out in the lines:

Our echoes roll from soul to soul, And grow for ever and for ever,

to which the previous portion of the poem again stands in contrast. Or once more, in Sir Galahad (p. 191), the line:

A virgin heart in work and will,

mirrors the essence of the piece.

It may be said that the treatment just indicated is impossible in narrative poems, and the criticism is just; but here also the teacher can point out certain features which, generally speaking, show that what is being dealt with is poetry and not prose. To imagine that poetry differs from prose, because the one possesses rhythm and the other does not, is a fallacy too often entertained. Prose sentences broken off anywhere become verse if they are regularly accented. A teacher can, vever, tell his pupils without fear of going astray the poets are fond of thinking in images (simile, metaphor). A narrative or reflective poem may be examined on that head alone. Shelley is particularly rich in imagery: his Ode to the West Wind exhibits a series of images, and from their impressiveness much of its force is derived. The same quality resides in his Cloud and Skylark. In connection with poetic imagery, as seen in Shelley, I may quote

what I have written elsewhere about the poem last mentioned. "Let me endeavour to find the main ideapath through Shelley's Skylark. At eventide the bird begins to ascend; it is like a cloud of fire in the blue deep; then it flies westward to the golden lightning of the sunken sun; then on through the pale purple even until it is as a star in the daylight-invisible: three stanzas with motion predominant. Since motion can no longer be dwelt on, its consequence, invisibility, forms the main theme. The star invisible suggests the moon, invisible; the invisible moon, a striking effect of cloudy moonlight; cloudy moonlight, the gorgeous colour-effect of rainbow-clouds-these effects being set to the keynote of the poem, the bird's song. Then succeed four conspicuous images, the remains of perhaps a score, with invisibility or deep seclusion running through all:

> Like a poet hidden In the light of thought.

Like a high-born maiden In a palace tower.

Like a glow-worm golden In a deil of dew.

Like a rose embowered In its own green leaves.

In the complete stanzas it will be found that these images of seclusion are blended with sound, colour, odour; sound, the keynote, again becomes predominant; the nature of the bird's song is considered, its object, its influence. This element gets more pronounced towards the close, until the poem ends with the note of its commencement:

PREFATORY NOTE.

Hail to thee, blithe spirit ! Bird thou never wert, That from heaven, or near it, Pourest thy full heart In profuse strains of unpremeditated art.

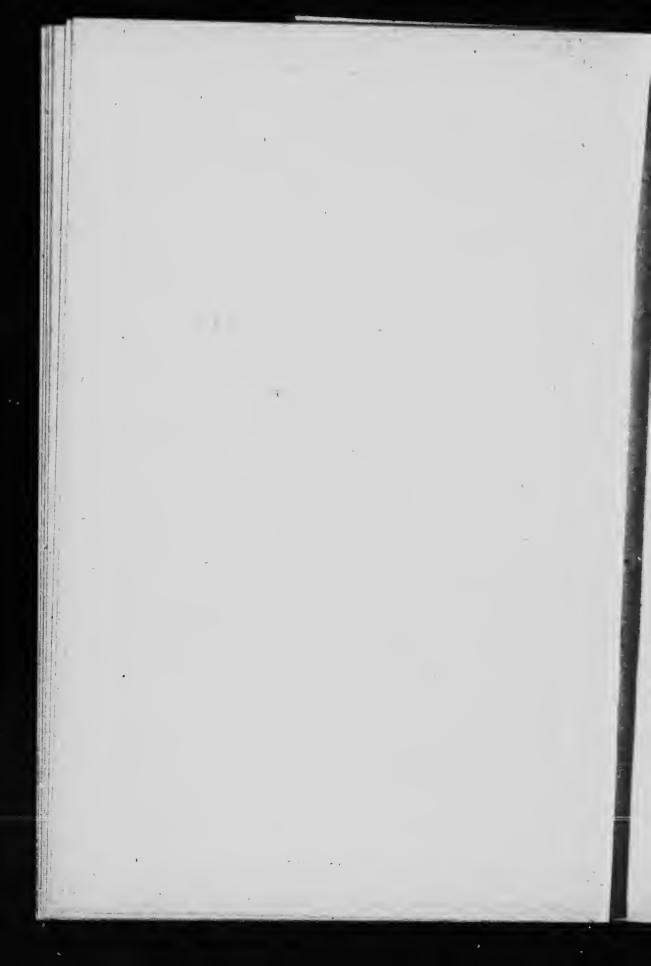
Better than all measures Of delightful sound, Better than all treasures That in books are found, Thy skill to poet were, thou scorner of the ground !

Teach me half the gladness That thy brain must know, Such harmonious madness From my lips would flow, The world should listen then, as I am listening now."

Poetry makes liberal use of devices which are found in prose also, such as repetition for emphasis, inversion for emphasis, and others of which an account is generally given in handbooks of rhetoric. The teacher will find them amply exemplified in this book, and by discussing them, interest and educate his class.

The teacher who wishes to possess an extensive bibliography of works that discuss literary criticism should obtain Methods and Materials of Literary Criticism, by Gayley and Scott (Ginn & Co.). If a small selection of books treating of poetry and literary criticism has to be made, it might well include Stedman's Nature of Poetry; Sherman's Analytics of Literature (Ginn & Co.), and Gummere's Handbook of Poetics (Ginn & Co.).

CHAS. E. MOYSE.



I.-COLERIDGE AND WORDSWORTH.

The Romantic Revival is one of those great literary movements which are as hard to explain fully as the crises in the spiritual life of an individual; but it is at least possible to outline its chief characteristics and the successive steps of its development. In Germany and France, even before the Revolution had stirred the minds and passions of Europe, we may see indications that old things were passing away and a new age was at hand. In English poetry we discern signs of change in Cowper's love of nature, in Crabbe's realism, in Blake's mysticism,-above all in Burns's "heartfelt songs," with their new-found notes of true passion and sympathy with the lowly life of field and cottage. they are "the forerunners of the revolt not the conscious leaders of it." The real beginning of the new era in English poetry may be dated from the time when Coleridge and Wordsworth met in the Somersetshire hills in 1797. Both were young, both had regarded with enthusiastic admiration the earlier triumplus of the French Revolution, and had been distressed and alienated by its later excesses; both were supremely interested in philosophy and poetry. Coleridge was in full tide of that flow of conversation which he had begun as a schoolboy at Christ's Hospital, and which he maintained till his death. Dorothy Wordsworth says of him at this time :---

X

"He is a wonderful man. His conversation teems with soul, mind, and spirit. Then he is so benevolent, so goodtempered and cheerful, and, like William, interests himself so much about every little trifle. At first I thought him very plain, that is, for about three minutes. He is pale, thin, has a wide mouth, thick lips, and not very good teeth, longish, loose-growing, half-curling, rough, black hair. But if you hear him speak for five minutes, you think no more of them. His eye is large and full, and not very dark, but grey, such an eye as would receive from a heavy soul the dullest expression: but it speaks every emotion of his animated mind: it has more of 'the poet's eye in a fine frenzy rolling' than I ever witnessed. He has fine dark eyebrows, and an overhanging forehead."

Of Wordsworth, Hazlitt, who was for a time one of the party, wrote at a later date :---

"There was a severe, worn pressure of thought about his temples, a fire in his eye (as if he saw something in objects more than the outward appearance), an intense, high, narrow forehead, a Roman nose, cheeks furrowed by strong purpose and feeling, and a convulsive inclination to laughter about the mouth, a good deal at variance with the solemn, stately expression of the rest of his face."

Each of the two young poets had the greatest reverence and admiration for the other. Wordsworth thought Coleridge "the only wonderful man he had ever met;" Coleridge said of Wordsworth: "I feel myself a little man by his side." Each judgment was, in a certain sense, right; and it is no wonder that their meeting enriched and quickened both minds and changed the current of English poetry. Coleridge spoke to Hazlitt of "an experiment about to be tried by him and Wordsworth to see how far the public taste would endure

COLERIDGE AND WORDSWORTH.

poetry written in a more natural and simple style than had hitherto been attempted; totally discarding the artifices of poetical diction, and making use only of such words as had probably been common in the most ordinary language since the days of Henry II." But we are fortunate in having accounts of this modest undertaking, fraught with such momentous results, from the authors' own hands. Coleridge writes in the *Biographia Literaria*:—

"During the first year that Mr. Wordsworth and I were nf 3hbours, our conversations turned frequently on the two c rdinal points of poetry, the power of exciting the sympathy of the reader by a faithful ' rence to the truth of nature, and the power of giving th. interest of novelty by modifying colours of imagination. The sudden charm, which accidents of light and shade, which moonlight or sunset diffused over a known and familiar landscape, appeared to represent the practicability of combining both. These are the poetry of nature. The thought suggested itself (to which of us I do not recollect) that a series of poems might be composed of two sorts. In the one, the incidents and agents were to be, in part at least, supernatural; and the excellence aimed at was to consist in the interesting of the affections by the dramatic truth of such emotions, as would naturally accompany such situations, supposing them real. And real in this sense they have been to every human being who, from whatever source of delusion, has at any time believed himself under supernatural agency. For the second class, subjects were to be chosen from ordinary life; the characters and incidents were to be such as will be found in every village and its vicinity where there is a meditative and feeling mind to seek after them, or to notice them when they present

"In this idea originated the plan of the Lyrical Ballads; in which it was agreed that my endeavours should be directed to persons and characters supernatural, or at least romantic; yet so as to transfer from our inward nature a human interest and a semblance of truth sufficient to procure for these shadows of imagination that willing suspension of disbelief for the moment, which constitutes poetic faith. Mr. Wordsworth, on the other hand, was to propose to himself as his object, to give the charm of novelty to things of every day, and to excite a feeling analogous to the supernatural, by awakening the mind's attention from the lethargy of custom, and directing it to the loveliness and the wonders of the world before us; an inexhaustible treasure, but for which, in consequence of the film of familiarity and selfish solicitude, we have eyes, yet see not, ears that hear not, and hearts that neither feel nor understand."

Wordsworth's account is substantially the same, though he gives fuller details of how the undertaking originated :---

"In the autumn of 1797 Mr. Coleridge, my sister and myself started from Alfoxden pretty late in the afternoon with a view to visit Linton and the Valley of Stones near to it; and as our united funds were very small, we agreed to defray the expense of the tour by writing a poem, to be sent to the *New Monthly Magazine*. Accordingly we set off and proceeded along the Quantock Hills towards Watchet; and in the course of this walk was planned the poem of the 'Ancient Mariner,' founded on a dream, as Mr. Coleridge said, of his friend Mr. Cruikshank. Much the greatest part of the story was Mr. Coleridge's invention, but certain parts I suggested. These trifling contributions, all but one (which Mr. C. has with unnecessary scrupulosity recorded), slipped out of his mind, as they well might. As we endeavoured to proceed conjointly (I speak of the same evening), our respective

COLERIDGE AND WORDSWORTH.

in

ed

с;

st

50

ef

8-

is

٧,

y

l,

θ n

,

t

Ì.,

r

manners proved so widely different that it would have been quite presumptuous in me to do anything but separate from an undertaking upon which I could only have been a clog. We returned by Dulverton to Alfoxden. The Ancient Mariner grew and grew till it became too important for our first object, which was limited to our expectation of five pounds; and we began to talk of a volume, which was to consist, as Mr. Coleridge has told the world, of poems chiefly on natural subjects, taken from common life, but looked at, as much as might be, through an imaginative medium."

The little volume was published anonymously, under the title of Lyrical Ballads, by an obscure Bristol printer, in 1798, and attracted little attention. Mrs. Coleridge writes: "the Lyrical Ballads are not liked at all by any." Yet Wordsworth's contributions included the Lines Composed above Tintern Abbey (pp. 34-38 of this issue), in which we to be noted not only the simpler diction and t s bjects taken from common life the authors promis Lut a way of regarding nature characteristic of Wordsworth's genius. It was something new and strange in English poetry, and profoundly affected its subsequent development. The poem is worthy of the most careful study, along with the lines from The Prelude preceding it in this edition. The same spirit is to be marked in Coleridge's Frost at Midnight (pp. 25-27), written when he was keenly affect d by Wordsworth's influence. German philosophy and the opium habit withdrew Coleridge from poetry in his later years; but Wordsworth devoted a long life, in the seclusion of the Lake District, to his high mission of "expounding

The Ancient Mariner was also too remarkable a phenomenon for the public to have any inkling of its

xiii

significance at the time. They had to be familiarized with a long series of Scott's Highland chieftains, Byron's corsairs, and Southey's warriors of all climes and ages, before they were able to recognize in the Ancient Mariner the first and greatest hero of them all. But the public can hardly be blamed for its tardiness in view of the blindness of the critics of the time to the fact, now universally acknowledged, that Coleridge's ballad marked an epoch in English poetry. Charles Lamb stood almost alone in his appreciation; Wordsworth thought that this poem, which was given the first place in Lyrical Ballads had "upon the whole been an injury to the volume," and he suggested that in the second edition something more likely to suit the common taste should be substituted for it.

II.—BYRON AND SHELLEY.

The long struggle against Napoleon drove Wordsworth and Coleridge from sympathy with French republicanism into reactionary conservatism. The revolutionary movement, stained with violence and issuing in military despotism, frightened the English Government into a policy of repression. In the early years of the nineteenth century, British freedom, instead of advancing, seemed to be moving backwards. The repressive measures were so severe and tyrannical, and the outlook for the future so dark, that some young and ardent minds were impelled to extreme views in the opposite direction. This spirit of revolt is most powerfully expressed in the

xiv -

BYRON AND SHELLEY.

ed 18. **es** he m its of ed, sh is m, ad nd ng be

th

sm

7**e-**

ry

a th

ed

ere

re

re

)n.

he

writings of Byron and Shelley. Though they were friends in exile, and at one in their resentment at the turn taken by public opinion in England, their views and natures were radically different. About Byron's character and genius very different opinions have been held in different times and places, and English critics are still far from agreement. A just view seems to be expressed by Professor Dowden: "His poetry is an assertion of the supremacy of the individual will; it is the poetry of revolt; it expresses at least the negative side of the Revolution with unequalled force. It is a cry for freedom,—freedom from the tottering tyrannies of the time, from the tottering creeds, from discredited traditions, from the hypocrisies of vulgar respectability, from ant and sham. . He had a strong feeling or the Revolutionary movement as a destructive force; he sympathized with its negative tendencies; he enjoyed he sense of emancipation from the old restraints; he oved to demonstrate the boundless freedom of the indiidual, in his passions, his self-will, his audacities of elief or unbelief, his scorn for things commonly regarded vith veneration or esteem. But he cared little for the rinciples or tendencies of the Revolution which are ositive, constructive, social; he had neither the power f thought nor the patience which are needed by one no would build up; it was enough for him if he could eliver a reeling blow at despotisms, half-realized creeds, feless conventions, and dull respectabilities, or could lock at them in their state of infirmity."

To this task of destruction Byron brought a strong, assionate nature and a brilliant intellect; and on the ositive side his sympathy with downtrodden nationalIV

ities and his efforts to free Greece from the oppression the Turk must not be forgotten.

The feelings of disgust and resentment at Britis conventionality and hypocrisy which drove Byron in cynical scoffing had a very different outcome in the poetry of Shelley. Shelley attempted to reconstru human society on the theoretical basis of his teacher an father-in-law, the philosopher Godwin; and when the enterprise came to grief, both in the political arena an in his own private life, he sought consolation in an ide world of his own imagining. Nothing could be furthe from Byron's cynicism than Shelley's visionary enthu siasm and vague aspirations towards a democrat millenium. Byron is of the world, worldly; and a fu appreciation of his very varied qualities and defect comes only after some experience of life and study of literature. Shelley soars into the empyrean, and carrie with him to those heights the young souls who an blessed with any touch of spiritual kinship. Suc readers need not fear any evil influence from Shelley views of institutions and creeds they possibly hol sacred. Browning has well said: "Whatever Shelle was, he was with an admirable sincerity. It was no always truth that he thought and spoke; but in th purity of truth he spoke and thought always." Muc of his best poetry is absolutely independent of his religious and philosophical opinions. To quote th words of a recent critic (Mr. Gosse): "There ar elements even in Shelley which have to be pared away but, when these are removed, the remainder is beautiful beyond the range of praise-perfect in aerial, chora melody, perfect in the splendour and purity of it

xvi

KEATS.

ession of

British ron into in the onstruct her and hen the ena and an ideal further enthunocratic d a full defects tudy of carries vho are Such helley's y hold ere are away

imagery, perfect in the divine sweetness and magnetic tenderness of its sentiment. He is probably the English writer who has achieved the highest successes in pure yric, whether of an elaborate and antiphonal order, or of that which springs in a stream of soaring music straight from the heart."

III.-KEATS.

Shelley has for ever associated the name of Keats with his own by Adonais, the sublimest elegy in the Inglish language; but the younger poet had little in ommon with the Prophet of Revolt. It is true that Keats shared the liberal opinions of the so-called cockney" school of poets, of which his friend, Leigh Hunt, was the leader; and this was enough to bring own upon him the lash of the Tory Quarterly Review. But Keats gave no expression to his political vie vs in his verse; his love of beauty is sufficient in and to tself; it is not, like Shelley's, a refuge from the sense Shelley f resentment at human wrongs and misfortunes. The vas not revailing influences under which his genius dev loped in the vere Spenser and the Italian romantic poets, especially Much riosto; but he soon made the realm of romance his of his wn. No one struck with a surer hand the note which Charmed magic casements, opening on the foam

Of perilous seas, in faery lands forlorn.

eautiful Principal Shairp, in his study of poetic style in nodern English poetry, gives the highest praise to of its ome of the sonnets and the odes O. a Grecian Urn, o Autumn, To a Nightingale. "In these," he says,

"Keats was leaving behind him all traces of early mannerism, and attaining to that large utterancecombining simplicity with richness, strength with freedom and grace of movement-which was worthy of himself. The odes especially, so finished, so full of artistic beauty, flow forth into full sonorous harmonies, which leave no sense of effort. In his later poems, from behind the love of sensuous beauty, which was the groundwork of his genius, there was coming out a deeper thoughtfulness and humanity, which make us the more regret his early fate. Perhaps there is no other instance of so instinctive a yearning towards the old Hellenic life as is to be seen in Keats. His thirst for artistic beauty could find no full satisfaction in the productions of the cold north, and turned intuitively to the fair creations of the elder world, as to its native element. This is the more remarkable, as we know that Keats was so slenderly equipped with what is called scholarship that he could reach the Greek poets only through translations. His classical instinct shows itself not only in his love of Greek subjects and Greek mythology, but in his wonderful reproduction of Greek As we read such lines as these: form.

> What little town by river or sea-shore, On mountain-built with peaceful citadel, Is emptied of its folk this quiet morn?

or these on the nightingale's song:

The same that found a path,

• Through the sad heart of Ruth, when, sick for home, She stood in tears amid the alien corn-

we ask What finished Greek scholar has ever so vividly recalled the manner of the Greeks?"

xviii

IV.-TENNYSON.

early

-----free-

y of

ll of

nies,

from

the

ut a

e us

s no

the hirst

1 the ly to

ative

now

at is

poets

nows

reek reek

idly

To the sense of beauty, which is the secret of Keats's charm, Tennyson added perfection of finish and a fuller sympathy with the problems of modern life. No poet of the century expresses so fully and adequately the spirit of his own time. All that is characteristic of the mental attitude of the second half of the nineteenth century-its democratic conservatism, its sense of imperial responsibility, its moral earnestness, its submission to science and clinging to faith-is expressed for us in Tennyson's poetry. In Memoriam sets forth, more clearly and powerfully than any preacher or philosopher could, the mixture of doubt and aspiration, the sense of mystery and the desire for truth, which characterize the best religious thought of the time. The religious background of the Idylls of a King is the same-neither that of the era of the mythical Arthur, nor that of the Middle Ages when his story was developed, but that of the reign of Queen Victoria. The vow taken by the Knights of the Round Table-

To reverence the King, as if he were Their conscience; and their conscience as their King, To break the heathen and uphold the Christ, To ride abroad redressing human wrongs, To speak no slander, no, nor listen to it, To honour his own word as if his God's, To lead sweet lives in purest chastity, To love one maiden only, cleave to her, And worship her by years of noble deeds Until they won her-

this is a modern, not a mediæval ideal. Indeed, Mr. Frederic Harrison makes it a reproach to Tennyson that "the

knights, from Arthur downwards, talk and act in ways with which we are familiar in modern ethical and psychological novels; but which are as impossible in real mediæval knights as a Bengal tiger or a polar bear would be in a drawing-room." But it is largely this fault (if fault it be) which made the Idylls appeal so directly and powerfully to the men and women of Tennyson's own generation and the young people of the generation immediately following. Perhaps, however, the real secret of Tennyson's attraction is the matchless perfection of form in which all his thought is embodied. Whether he voices the war-spirit of mid-century England and its protest against modern commercialism in Maud, or discusses the problem of the education of women in The Princess, he gives us lyrics of undying beauty. Moreover, this perfection of finish is not occasional in Tennyson; it is continuous. To again quote Mr. Frederic Harrison: "In early life he formed a poetic style of his own, of quite faultless precision-musical, simple, and lucid. And in sixty years of poetic fecundity his style may have gained in energy, but not in precision. It was never careless, never uncouth, never (or rarely) obscure. Every line was polished with the same unerring ear and the same infallible taste. In some sixty thousand lines it is rare to find a really false rhyme, a truly bungling verse, a crude confusion of epithets, or a vile cacophony-such ragged stuff as Byron flung off on almost every other page, such redundancies as Shelley or Keats would pour forth in some hour of delirious rapture, such commonplace as too often offend us in Wordsworth, even when he is not droning of malice prepense. Verses so uniformly harmonious as those of

XX

BROWNING.

18

d

al

d if

d n

n t

f

r

9

r

1

.

1

2

1

Tennyson, with their witchery of words, yet so clear, so pure, so tender, so redolent of what is beautiful in nature, in man, in woman—all this won over the entire public that cares for poetry, and truly deserved to win it."

V.-BROWNING.

At first sight Browning seems to stand apart from his fellow poets of the nineteenth century. He is strikingly different from his great contemporary Tennyson. He has none of Tennyson's strong national feeling: he is rather cosmopolitan, sympathizing readily and fully with the heroic traditions of Italy and France, where much of his life was spent. While Tennyson is faultlessly perfect in form, Browning is apparently careless, or purposely rugged and grotesque. Tennyson is almost always lucid : Browning is often difficult, if not obscure. The difficulty of his works has, however, been greatly exaggerated, and objections which are true only of a small part have been applied to the whole. The obscurity complained of exists often only in the mind of the reader, and the mass of his work offers no serious obstacles to minds capable of intellectual effort. own defence against the charge of obscurity is very His much to the point: "I can have little doubt that my writing has been in the main too hard for many I should have been pleased to communicate with; but I never designedly tried to puzzle people, as some of my critics have supposed. On the other hand, I never pretended to offer such literature as should be a substitute for a cigar or a game of dominoes to an idie man."

Browning's strong personality is impressed on every line he wrote, and it is impossible to mistake his work for that of anyone else. But, in spite of his peculiar mannerisms and marked individuality, he, too, belongs by right descent to the Romantic Revival. His task was to bring the spirit of romance to bear upon man in the ordinary relations of hife-buying and selling, painting, composing music, ruling a kingdom, managing a political party, fighting, debating, chatting over coffee and cigars in the library, making love, writing poetry, philosophizing. It was above all the mind of man that interested him, and he exhibited it under the most diverse conditions-in every age and clime, in every rank and class of society. "The world and all its action, as a show of thought," says Pater, "that is the scope of his work. It makes him pre-eminently a modern poet-a poet of the self-pondering, perfectlyeducated modern world, which, having come to the end of all direct and purely external experiences, must necessarily turn for its entertainment to the world within." "The men and women who live and move in that new world of his creation are as varied as life itself; they are kings and beggars, saints and lovers, great captains, poets, painters, musicians, priests and popes, Jews, gipsies and dervishes, street-girls, princesses, dancers with the wicked witchery of the daughter of Herodias, wives with the devotion of the wife of Brutus, joyous girls and malevolent gray-beards, statesmen, cavaliers, soldiers of humanity, tyrants and bigots, ancient sages and modern spiritualists, heretics, scholars, scoundrels, devotees, rabbis, persons of quality and men of low estate-men and women as multiform as nature or society has made them." (Symon 3.)

BROWNING.

very

ork

liar

ngs

ask

nan

ing, ing

ffee

ry,

hat

ost ery

its

he

a

у-

nd

st ld

in

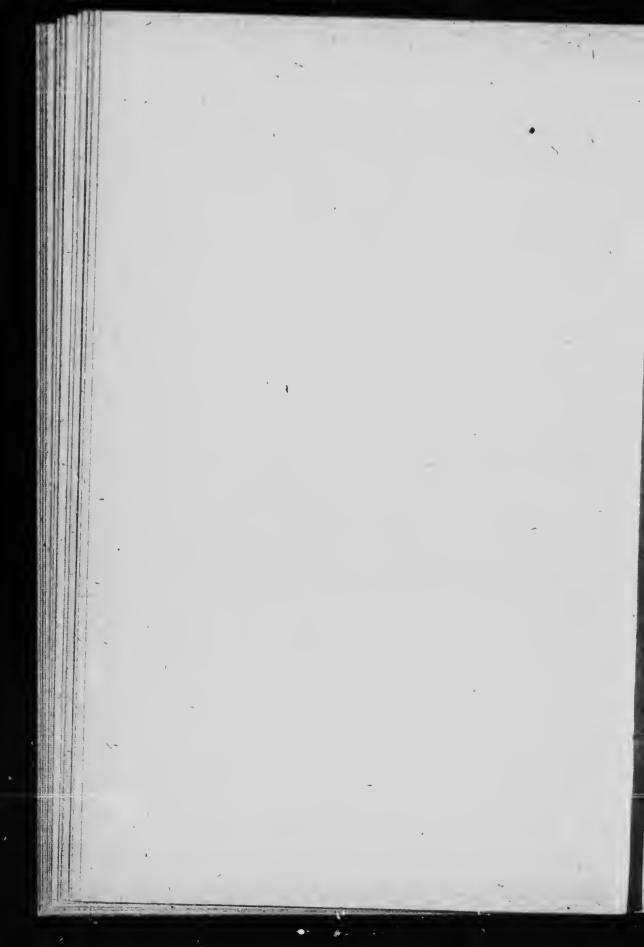
fe

s, d

s, of s, 1, s, 1,

Themes so varied and often remote require extensive knowledge in the reader as well as in the writer, and, quite apart from the difficulties of Browning's concise and abrupt style, his manner of treatment makes large demands upon the intelligence. "My stress," he says of Sordello, "lay on the incidents in the development of a soul: little else is worth study." A writer of Browning's intellectual grasp is not likely, with the best will in the world, to make his "study of the development of a soul" easy reading, though he may make it supremely interesting. Browning had a unique gift for enabling a character to reveal itself in speech, in solitary communings, or in the portrayal of a single situation. His poems are almost all dramatic in this sense, that they are not his own utterances, but the "utterances of so many imaginary persons." The selection made from his work for this little volume necessarily gives only a hint of what he has done. The poems chosen are for the most part simple and easily understood; if any difficulty is experienced it should disappear at the second or third reading; and no poet of the nineteenth century more amply repays careful study.

JOHN W. CUNLIFFE.



SAMUEL TAYLOR COLERIDGE. 1772-1834.

THE RIME OF THE ANCIENT MARINER IN SEVEN PARTS.

ARGUMENT

How a Ship having passed the Line was driven by storms to the cold Country towards the South Pole ; and how from thence she made her course to the tropical Latitude of the Great Pacific Ocean ; and of the strange things that befell; and in what manner the Ancient Mariner came back to his own Country.

PART I.

An ancient Mariner meeteth three Gal-lants bidden to one.

It is an ancient Mariner, And he stoppeth one of three. a wedding feast, "By thy long gray beard and glittering eye, Now wherefore stopp'st thou me?

> The Bridegroom's doors are opened wide, And I am next of kin; The guests are met, the feast is set : May'st hear the merry din."

He holds him with his skinny hand, "There was a ship," quoth he. "Hold off! unhand me, gray-beard loon !" Eftsoons his hand dropt he.

The Wedding-Guest is spell-bound by the eye of the old seafaring man, and constrained to hear his tale.

He holds him with his glittering eye-The Wedding-Guest stood still, And listens like a three years' child : The Mariner hath his will.

15

10

5

The Wedding-Guest sat on a stone: He cannot choose but hear; And thus spake on that ancient man, The bright-eyed Mariner :--

"The ship was cheered, the harbour cleared, Merrily did we drop Below the k^{*}, below the hill, Below the lighthouse top. 20

25

30

35

40

The Mariner tells how the ship sailed southward with a good wind and fair weather, till it reached the line.

"The Sun came up upon the left, Out of the sea came he ! And he shone bright, and on the right Went down into the sea.

"Higher and higher every day, Till over the mast at noon"— The Wedding-Guest here beat his breast, For he heard the loud bassoon.

The Wedding-Guest heareth the bridal music; but the Mariner continueth his tale.

The bride hat.: paced into the hall, Red as a rose is she; Nodding their heads before her goes The merry minstrelsy.

The Wedding-Guest he beat his breast, Yet he cannot choose but hear ; And thus spake on that ancient man, The bright-eyed Mariner.

The ship drawn by a storm towards the south pole. "And now the storm-blast came, and he Was tyrannous and strong; He struck with his o'ertaking wings, And chased us south along.

THE ANCIENT MARINER.

With sloping masts and dipping prow, As who pursued with yell and blow Still treads the shadow of his foe, And forward bends his head, The ship drove fast, loud roared the blast, And southward aye we fled.

And now there came both mist and snow, And it grew wondrous cold : And ice, mast-high, came floating by, As green as emerald.

The land of ice, and of fearful sounds, where no living thing was to be seen.

10

1

And through the drifts, the snowy clifts Did send a dismal sheen . Nor shapes of men nor beasts we ken-The ice was all between.

The ice was here, the ice was there, The ice was all around : 60 It cracked and growled, and roared and howled, Like noises in a swound !

with great joy and hospitality.

Till a great sea-bird, called the Albatron, came through the snow-fog, and was received At length did cross an Alba Thorough the fog it came; As if it had been a Christin At length did cross an Albatross : As if it had been a Christian soul, We hailed it in God's name.

> It ate the food it ne'er had eat. And round and round it flew. The ice did split with a thunder-fit; The helmsman steered us through !

70

65

And lo ! the Albatross proveth a bird of good omen, and foiloweth the ship as it returned northward through fog and floating lce.

And a good south wind sprung up behind; The Albatross did feine v. And every day, for food or play, Came to the mariners' hollo !

3 45

50

In mist or cloud, on mast or shroud, It perched for vespers nine; Whiles all the night, through fog-smoke white, Glimmered the white moon-shine."

The ancient Mariner inhospitably killeth the pious blrd of good omen.

4

PART II.

The Sun now rose upon the right: Out of the sea came he, Still hid in mist, and on the left Went down into the sea.

And the good south wind still blew behind, But no sweet bird did follow, Nor any day for food or play Came to the mariners' hollo !

His shipmates cry out against the ancient Mariner, for killing the bird of good luck.

And I had done a hellish thing, And it would work 'em woe; For all averred, I had killed the bird That made the breeze to blow. Ah wretch ! said they, the bird to slay, That made the breeze to blow !

But when the fog cleared off they justify the same, and thus make them. selves accomplices in the orime.

Nor dim, nor red, like God's own head, The glorious Sun uprist : Then all averred, I had killed the bird That brought the fog and mist. 'Twas right, said they, such birds to slay That bring he fog and mist. 90

85

75

95

THE ANCIENT MARINER.

The furrow followed free;

The fair breeze blew, the white foam flew,

The fair breeze continues; the ship enters the Pacific Ocean, and sails north. We were the first that ever burst reaches the Line. Into that silent sea.

The ship, hath been suddenly

becali_ed.

Down dropt the breeze, the sails dropt down, Twas sad as sad could be; And we did speak only to break The silence of the sea ! 110

All in a hot and copper sky, The bloody Sun, at noon, Right up above the mast did stand, No bigger than the Moon.

Day after day, day after day, We stuck, nor breath nor motion; As idle as a painted ship Upon a painted ocean.

And the Albatross begins to be avenged.

Water, water, everywhere And all the boards did shrink; Water, water, everywhere, Nor any drop to drink.

The very deep did rot : O Christ! That ever this should be ! Yea, slimy things did crawl with legs Upon the slimy sea.

A spirit had followed them; one of the invisible inhabitants of this planet, neither

About, about, in reel and rout The death-fires danced at night; The water, like a witch's oils, Burnt green and blue and white.

130

125

5

105

115

120

8(

85

departed souls nor angeis; concerning whom the iearned Jew, Josephus, and the Piatonic Constantinopoiltan, Michael Psellus, may be consuited. They are very numerous, and there is no ciimate or element without one or more.

The shipmates, in their sore distress would fain throw the whole guilt on the ancient whereof they hang the dead sea-bird round

his neck.

And some in dreams assured were Of the spirit that plagued us so; Nine fathom deep he had followed us From the land of mist and snow.

And every tongue, through utter drought, 135 Was withered at the root; We could not speak, no more than if We had been choked with soot.

Ah! well a-day! what evil looks Had I from old and young! Instead of the Cross, the Albatross Mariner; in sign About my neck was hung.

PART III.

There passed a weary time. Each throat Was parched, and glazed each eye. A weary time ! a weary time ! How glazed each weary eye !

The ancient Mariner beholdelement afar off.

When looking westward, I beheld eth a sign in the A something in the sky.

> At first it seemed a little speck, And then it seemed a mist : It moved and moved, and took at last A certain shape, I wist.

A speck, a mist, a shape, I wist! And still it neared and neared : And as if it dodged a water-sprite, It plunged, and tacked, and veered.

At its nearer approach, it seemeth him to

With throats unslaked, with black lips baked, We could nor laugh nor wail;

140

145

150

THE ANCIENT MARINER.

I bit my arm, I sucked the blood,

Through utter drought all dumb we stood !

7

160

170

180

be a ship ; and at a dear ransom he freeth his speech from the bonds of thirst.

And cried, A sail ! a sail ! With throats unslaked, with black lips baked, Agape they heard me call: Gramercy ! they for joy did grin, And all at once their breath drew in, 165 As they were drinking all.

And horror follows; for can it be a ship that comes onward without wind or tide?

A flash of joy.

See ! see ' (I cried) she tacks no more ! Hither to work us weal; Without a breeze, without a tide, She steadies with upright keel ! The western wave was all a-flame,

The day was well-nigh done ! Almost upon the western wave Rested the broad bright Sun; When that strange shape drove suddenly 175 Betwixt us and the Sun.

It seemeth him but the skeleton of a ship.

And straight the Sun was flecked with bars, (Heaven's Mother send us grace !) As if through a dungeon-grate he peered With broad and burning face.

Alas! (thought I, and my heart beat loud) How fast she nears and nears ! Are those her sails that glance in the Sun, Like restless gossameres ?

And its ribs are seen as bars on the face of the setting sun. The spectrewoman and her

Are those her ribs through which the Sun 185 Did peer, as through a grate? And is that Woman all her crew ?

135

140

145

150

death-mate, and no other on board the skeleton ship. Like vessei, like orew !

Is that a Death ? and are there two ? Is Death that woman's mate ?

Her lips were red, her looks were free, Her locks were yellow as gold : Her skin was as white as leprosy, The Night-mare Life-in-Death was she, Who thicks man's blood with cold.

190

215

Death and Life-
in-Death have
diced for the
ship's crew, and
she (the latter)
winneth the
ancient Mariner.The naked hulk alongside came,
And the twain were casting dice ;195Image: 1 the second se

No twilight within the courts of the sun. The Sun's rin dips; the stars rush out: At one stride comes the dark; With far-heard whisper, o'er the sea, Off shot the spectre-bark.

At the rising of
the moon.We listened and looked sideways up !
Fear at my heart, as at a cup,
My life-blood seemed to sip !205
205
205
The stars were dim, and thick the night,
The steerman's face by his lamp gleamed white ;
From the sails the dew did drip
Till clomb above the eastern bar
The hornèd Moon, with one bright star210
210

One after another. One after one, by the star-dogged Moon, Too quick for groan or sigh, Each turned his face with a ghastly pang, And cursed me with his eye.

THE ANCIENT MARINER.

His shipmates drop down dead.

Four times fifty living men, (And I heard nor sigh nor groan) With heavy thump, a lifeless lump, They dropped down one by one.

But Life-in-Death begins her work on the ancient Mariner.

The souls did from their bodies fly,-220They fled to bliss or woe ! And every soul, it passed me by, Like the whizz of my cross-bow !

9

225

230

235

PART IV.

The Weddingguest feareth that a spirit is talking to him.

his bodily life, and proceedeth to relate his horrible pen-ADCe.

He despiseth the creatures of the calm.

And thy skinny hand so brown."----But the ancient Fear not, fear not, thou Wedding-Guest ! This body dropt not down. Alone, alone, all all alone, Alone on a wide wide sea ! And never a saint took pity on My soul in agony.

"I fear thee, ancient Mariner!

I fear thee and thy glittering eye,

And thou art long, and lank, and brown,

I fear thy skinny hand !

As is the ribbed sea-sand.

The many men, so beautiful ! And they all dead did lie; And a thousand thousand slimy things Lived on; and so did I.

And envieth I looked upon the rotting sea, that they should 240 And drew my eyes away; live, and so many lie dead. I looked upon the rotting deck, And there the dead men lay.

190

200

195

;

210

205

I looked to heaven, and tried to pray But or ever a prayer had gusht, A wicked whisper came, and made My heart as dry as dust.

I closed my lids, and kept them close, And the balls like pulses beat; For the sky and the sea, and the sea and the sky, 250 Lay like a load on my weary eye, And the dead were at my feet.

245

260

265

270

But the curse liveth for him in the eye of the dead men. The cold sweat melted from their limbs. Nor rot nor reek did they: The look with which they looked on me 255Had never passed away.

An orphan's curse would drag to hell A spirit from on high ;

But oh! more horrible than that

Is the curse in a dead man's eye! In his loneliness and fixedness Seven days, seven nights, I saw that curse, he yearneth to-

And yet I could not die.

moon, and the stars that still move onward ;

wards the

journeying

and everywhere the blue sky belongs to them, and is their appointed rest. and their native country and their own

natural homes, which they enter unannounced. as lords that are certainly ex. pected, as lyet there is a silent joy at their arrival.

sojourn, yet still The moving moon went up the sky, And nowhere did abide;

Softly she was going up,

And a star or two beside-

Her beams bemocked the sultry main, Like April hoar-frost spread ; But where the ship's huge shadow lay,

The charmed water burns alway A still and awful red.

THE ANCIENT MARINER. Beyond the shadow of the ship,

And when they reared, the elfish light

O happy living things ! no tongue

A spring of love gushed from my heart,

Sure my kind saint took pity on me,

Their beauty might declare ;

And I blessed them unaware !

Fell off in hoary flakes

By the light of the Moon he be-holdeth God's I watched the water-snakes : creatures of the great calm. They moved in tracks of shining white,

Within the shadow of the ship I watched their rich attire : Blue, glossy green, and velvet black, They coiled and swam; and every track Was a flash of golden fire. Their beauty

He blesseth them in his heart.

the ancient

freshed with

min.

and their

happiness.

And I blessed them unaware. The spell begins to break.

The selfsame moment I could pray; And from my neck so free The Albatross fell off, and sank Like lead into the sea.

PART V.

O sleep ! it is a gentle thing, Beloved from pole to pole ! To Mary Queen the praise be given ! She sent the gentle sleep from Heaven, 295 That slid into my soul. By grace of the holy Mother, The silly buckets on the deck, That had so long remained, Mariner is re-I dreamt that they were filled with dew;

And when I awoke, it rained.

300

11

275

280

285

290

255

250

245

265

260

My lips were wet, my throat was cold, My garments all were dank; Sure I had drunken in my dreams, And still my body drank.

I moved, and could not feel my limbs: 305 I was so light—almost I thought that I had died in sleep, And was a blessed ghost.

He heareth sounds and seeth strange sights and commotions in the sky and the element.

That were so thin and sere. The upper air burst into life ! And a hundred fire-flags sheen, To and fro they were hurried about ! And to and fro, and in and out, The wan stars danced between.

And soon I heard a roaring wind :

But with its sound it shook the sails,

It did not come anear ;

And the coming wind did roar more loud, And the sails did sigh like sedge; And the rain poured down from one black cloud: The moon was at its edge. 321

The thick black cloud was cleft, and still The moon was at its side: Like waters shot from some high crag, The lightning fell with never a jag, A river steep and wide.

The bodies of the ship's crew are inspirited, and the ship moves on : • The loud wind never reached the ship, Yet now the ship moved on ! Beneath the lightning and the moon The dead men gave a groan. 315

310

330

THE ANCIENT MARINER.

They groaned, they stirred, they all uprose, Nor spake, nor moved their eyes; It had been strange, even in a dream, To have seen those dead men rise.

13

345

360

The helmsman steered; the ship moved on; 335 Yet never a breeze up-blew; The mariners all 'gan work the ropes, Where they were wont to do; They raised their limbs like lifeless tools-We were a ghastly crew. 340

The body of my brother's son Stood by me, knee to knee; The body and I pulled at one rope, But he said nought to me.

but not by the souls of the men, nor by demons of earth or middle air, guardian saint.

"I fear thee, ancient Mariner!" Be calm thou Wedding-Guest ! Twas not those souls that fled in pain, troop of angelic Which to their corses came again, down by the in-But a troop of spirits blest:

For when it dawned—they dropped their arms, 350 And clustered round the mast; Sweet sounds rose slowly through their mouths, And from their bodies passed.

Around, around, flew each sweet sound, Then darted to the sun; 355 Slowly the sounds came back again, Now mixed, now one by one.

Sometimes a-dropping from the sky I heard the sky-lark sing; Sometimes all little birds that are,

310

305

315

325

30

Id:

How they seemed to fill the sea and air With their sweet jargoning !

And now 'twas like all instruments, Now like a lonely flute; And now it is an angel's song, That makes the heavens be mute.

It ceased; yet still the sails made on A pleasant noise till noon, A noise like of a hidden brook In the leafy month of June, That to the sleeping woods all night Singeth a quiet tune.

Till noon we quietly sailed on, Yet never a breeze did breathe ; Slowly and smoothly went the ship, Moved onward from beneath.

The lonesome spirit from the south pole carries on the ship as far as the line, in obedience to the angelic troop, but still requireth vengeance.

Under the keel nine fathom deep, From the land of mist and snow, The spirit slid; and it was he That made the ship to go. The sails at noon left off their tune, And the ship stood still also.

The sun, right up above the mast, Had fixed her to the ocean; But in a minute she 'gan stir, With a short uneasy motion— Backwards and forwards half her length With a short uneasy motion.

Then like a pawing horse let go, She made a sudden bound : 365

370

375

380

390

385

THE ANCIENT MARINER.

It flung the blood into my head, And I fell down in a swound.

The Polar Spirit's fellowdemons, the in-visible inhabirelate, one to the other, that penance long and heavy for the ancient Mariner hath been accorded to the Polar Spirit, who returneth southward.

How long in that same fit I lay, I have not to declare : tante of the ele- But ere my living life returned, tants or the part I heard, and in my so in his wrong; I heard, and in my so and two of them Two voices in the air. I heard, and in my soul discerned,

"Is it he?" quoth one, "Is this the man? By Him who died on cross, With his cruel bow he laid full low The harmless Albatross.

"The spirit who bideth by himself In the land of mist and snow. He loved the bird that loved the man Who shot him with his bow."

The other was a softer voice. As soft as honey-dew : Quoth he, "The man hath penance done, And penance more will do."

PART VI.

FIRST VOICE.

But tell me, tell me ! speak again, 410 Thy soft response renewing-What makes that ship drive on so fast? What is the Ocean doing?

SECOND VOICE.

Still as a slave before his lord, The Ocean hath no blast : 415 His great bright eye most silently Up to the moon is cast—

395

400

405

365

370

375

385

390

If he may know which way to go; For she guides him smooth or grim. See, brother, see ! how graciously She looketh down on him.

FIRST VOICE.

But why drives on that ship so fast, Without or wave or wind?

SECOND VOICE.

for the angello power causeth the vessel to human life could endure.

The Mariner

hath been cast into a trance ;

drive northward The air is cut away before, And closes from behind.

> Fly, brother, fly! more high, more high ! Or we shall be belated : For slow and slow that ship will go,

When the Mariner's trance is abated.

The supernatural motion

I woke, and we were sailing on is retarded; the As in a gentle weather :

Mariner awakes, As in a generative and his penance Twas night, calm night, the moon was high ; The dead men stood together.

43

441

All stood together on the deck, For a charnel-dungeon fitter; All fixed on me their stony eyes, That in the moon did glitter.

The pang, the curse, with which they died, Had never passed away :

I could not draw my eyes from theirs, 44 Nor turn them up to pray.

The curse is

finally explated. And now this spell was snapt : once more I viewed the ocean green, And looked far forth, yet little saw Of what had else been seen-

THE ANCIENT MARINER,

ike one, that on a lonesome road Doth walk in fear and dread, And having once turned round, walks on, And turns no more his head ; Because he knows a frightful fiend 450 Doth close behind him tread. But soon there breathed a wind on me, Nor sound nor motion made : Its path was not upon the sea, In ripple or in shade. 455 It raised my hair, it fanned my cheek Like a meadow-gale of spring---It mingled strangely with my fears, Yet it felt like a welcoming. Swiftly, swiftly flew the ship, 460 Yet she sailed softly too: Sweetly, sweetly blew the breeze-On me alone it blew. And the ancient Oh ! dream of joy ! is this indeed The lighthouse top I see ? eth his native 465 Is this the hill ? is this the kirk ? Is this mine own countree? We drifted o'er the harbour-bar, And I with sobs did pray-'O let me be awake, my God ! 470 Or let me sleep alway.' The harbour-bay was clear as glass, So smoothly it was strewn ! And on the bay the moonlight lay, And the shadow of the moon. 475

420

425

430

gh;

435

country.

440

445

The rock shone bright, the kirk no less, That stands above the rock : The moonlight steeped in silentness The steady weathercock.

And the bay was white with silent light, 480 Till rising from the same, Full many shapes, that shadows were, In crimson colours came.

and appear in their own forms of light.

A little distance from the prow Those crimson shadows were: I turned my eyes upon the deck— Oh Christ! what saw I there!

485

490

495

Each corse lay flat, lifeless and flat, And, by the holy rood ! A man all light, a seraph-man, On every corse there stood.

This seraph-band, each waved his hand: It was a heavenly sight! They stood as signals to the land, Each one a lovely light;

This seraph-band, each waved his hand: No voice did they impart---No voice; but oh! the silence sank Like music on my heart.

But soon I heard the dash of oars,500I heard the Pilot's cheer ;My head was turned perforce away,And I saw a boat appear.

THE ANCIENT MARINER.

19

505

510

The Pilot and the Pilot's boy, I heard them coming fast: Dear Lord in Heaven! it was a joy The dead men could not blast.

I saw a third—I heard his voice: It is the Hermit good ! He singeth loud his godly hymns That he makes in the wood. He'll shrieve my soul, he'll wash away The Albatross's blood.

PART VII.

he wood	Which slopes down to the sea. How loudly his sweet voice he rears! He loves to talk with marineres That come from a far countree.	515
	He kneels at morn, and noon, and eve- He hath a cushion plump : It is the moss that wholly hides The rotted old oak-stump.	520
	The skiff-boat neared : I heard them talk, "Why, this is strange, I trow ! Where are those lights so many and fair, That signal made but now ?"	525
pproacheth he ship . vith wonder.	"Strange, by my faith !" the Hermit said "And they answered not our cheer ! The planks look warped ! and see those sails, How thin they are and sere ! I never saw aught like to them, Unless perchance it were	530

480

485

490

495

Lown skeletons of leaves that lag My forest-brook along; When the ivy-tod is heavy with snow, And the owlet whoops to the wolf b-low, That eats the she-wolf's young."

535

540

545

"Dear Lord! it hath a fiendish look— (The Pilot made reply) I am a-feared "—" Push on, push on!" Said the Hermit cheerily.

The boat came closer to the ship, But I nor spake nor stirred; The boat came close beneath the ship, And straight a sound was heard.

The ship suddenly sinketh. ł

Under the water it rumbled on, Still louder and more dread : It reached the ship, it split the bay; The ship went down like lead.

The ancient Mariner is saved in the Pilot's boat. Stunned by that loud and dreadful sound,550Which sky and ocean smote,50Like one that hath been seven days drowned50My body lay afloat ;50But swift as dreams, myself I found555

Upon the whirl where sank the ship, The boat spun round and round; And all was still, save that the hill Was telling of the sound.

I moved my lips—the Pilot shrieked 560 And fell down in a fit;

	THE ANCIENT MARINER.	21
	The holy Hermit raised his eyes, And prayed where he did sit.	
	I took the oars : the Pilot's boy, Who now doth crazy go, Laughed loud and long, and all the while His eyes went to and fro. "Ha! ha!" quoth he, "full plain I see The Devil knows how to row."	565
	And now, all in my own countree, I stood on the firm land ! The Hermit stepped forth from the boat,	570
The ancient Mariner earn- estly entreated the Hermit to shrieve him; and the penan- of life falls on him.	And scarcely he could stand. "O shrieve me, shrieve me, holy man !" The Hermit crossed his brow. "Say quick," quoth he, "I bid thee say— What manner of man art thou !"	57 5
	Forthwith this frame of mine was wrenched With a woful agony, Which forced me to begin my tale; And then it left me free,	580
And ever and anon through- out his future life an agony constraineth him to travel from land to land ;	Since then, at an uncertain hour, That agony returns: And till my ghastly tale is told, This wart within me burns.	5 85
	I pass, like night, from land to land; I have strange power of speech; The moment that his face I see, I know the man that must hear me:	
	To him my tale I teach.	590

.

5

What loud uproar bursts from that door ! The wedding-guests are there; But in the garden-bower the bride And bride-maids singing are: And hark the little vesper bell, Which biddeth me to prayer !

O Wedding-Guest ! this soul hath been Alone on a wide, wide sea : So lonely 'twas, that God himself Scarce seemed there to be.

C sweeter than the marriage feast, Tis sweeter far to me, To walk together to the kirk With a goodly company !--

To walk together to the kirk, And all together pray, While each to his great Father bends, Old men, and babes, and loving friends, And youths and maidens gay !

his own ex-ample, love and reverence to all things that God made and loveth.

and to teach, by Farewell, farewell! but this I tell To thee, thou Wedding-Guest ! He prayeth well who loveth well Both man and bird and beast.

> He prayeth best who loveth best All things both great and small; For the dear God who loveth us, He made and loveth all.

> The Mariner, whose eye is bright, Whose beard with age is hoar,

595

600

605

KUBLA KHAN.

Is gone : and now the Wedding-Guest 620 Turned from the bridegroom's door.

He went like one that hath been stanned, And is of sense forlorn : A sadder and a wiser man, He rose the morrow morn.

KUBLA KHAN.

In Xanadu did Kubla Khan A stately pleasure-dome decree : Where Alph, the sacred river, ran Through caverns measureless to man

Down to a snnless sea. So twice five miles of fertile ground With walls and towers were girdled round : And there were gardens bright with sinuous rills Where blossomed many an incense-bearing tree ; And here were forests ancient as the hills, Enfolding sunny spots of greenery.

But oh ! that deep romantic chasm which slanted Down the green hill athwart a cedarn cover ! A savage _lace ! as holy and enchanted As e'er beneath a waning moon was haunted 15 By woman wailing for her demon-lover ! And from this chasm, with ceaseless turmoil seething, As if this earth in fast thick pants were breathing, A mighty fountain momently was forced ; Amid whose swift half-intermitted burst 20 Huge fragments vanited like rebounding hail, Or chaffy grain beneath the thresher's flail : And 'mid these dancing rocks at once and ever It flung up momently the sacred river.

615

605

625

5

10

(1797-8).

Five miles meandering with a mazy motion Through wood and dale the sacred river ran, Then reached the caverns measureless to man, And sank in tumult to a lifeless ocean : And 'mid this tumult Kubla heard from far Ancestral voices prophesying war!

The shadow of the dome of pleasure Floated midway on the waves ; Where was heard the mingled measure From the fountain and the caves. It was a miracle of rare device, A sunny pleasure-dome with caves of ice !

A damsel with a dulcimer In a vision once I saw : It was an Abyssinian maid, And on her dulcimer she played, Singing of Mount Abora. Could I revive within me Her symphony and song,

To such a deep delight 'twould win me That with music loud and long, I would build that dome in air, That sunny dome ! those caves of ice ! And all who heard should see them there, And all should cry, Beware ! Bewaro ! His flashing eyes, his floating hair ! Weave a circle round him thrice, And close your eyes with holy dread, For he on honey-dew hath fed, And drunk the milk of Paradise.

24

30

35

40

45

50

(1798).

CHRISTABEL.

25

30

35

40

45

50

(From PART II.).

Alas! they had been friends in youth; But whispering tongues can poison truth; And constancy lives in realms above; And life is thorny; and youth is vain; And to be wroth with one we love Doth work like madness in the brain. And thus it chanced, as I divine. With Roland and Sir Leoline. Each spake words of high disdain And insult to his heart's best brother : They parted -ne'er to meet again ! But never either found another To free the hollow heart from paining-They stood aloof, the scars remaining, Like cliffs which had been rent asunder ; A dreary sea now flows between. But neither heat, nor frost, nor thunder, Shall wholly do away, I ween, The marks of that which once hath been.

(1800).

5

10

15

5

10

FROST AT MIDNIGHT.

The frost performs its secret ministry, Unhelped by any wind. The owlet's cry Came loud—and hark, again ! loud as before. The inmates of my cottage, all at rest, Have left me to that solitude, which suits Abstruser musings : save that at my side My cradled infant slumbers peacefully. 'Tis calm indeed ! so calm, that it disturbs And vexes meditation with its strange And extreme silentness. Sea, hill, and wood, This populous village ! Sea, and hill, and wood,

With all the numberless goings on of life Inaudible as dreams! the thin blue flame Lies on my low-burnt fire, and quivers not; Only that film, which fluttered on the grate, Still flutters there, the sole unquiet thing. Methinks, its motion in this hush of nature Gives it dim sympathies with me who live, Making it a companionable form, Whose puny flaps and freaks the idling Spirit By its own moods interprets, every where Echo or mirror seeking of itself, And makes a toy of Thought.

But O! how oft,

1ŏ

20

How oft, at school, with most believing mind, 25Presageful, have I gazed upon the bars, To watch that fluttering stranger ! and as oft With unclosed lids, already had I dreamt Of my sweet birth-place, and the old church-tower, Whose bells, the poor man's only music, rang 30 From morn to evening, all the hot Fair-day, So sweetly, that they stirred and haunted me With a wild pleasure, falling on mine ear Most like articulate sounds of things to come ! 35 So gazed I, till the soothing things I dreamt Lulled me to sleep, and sleep prolonged my dreams ! And so I brooded all the following morn, Awed by the stern preceptor's face, mine eye Fixed with mock study on my swimming book : Save if the door half opened, and I snatched 10 A hasty glance, and still my heart leaped up, For still I hoped to see the stranger's face, Townsman, or aunt, or sister more beloved, My play-mate when we both were clothed alike !

 $\mathbf{26}$

FROST AT MIDNIGHT.

15

20

 $\mathbf{25}$

30

35

10

Dear babe, that sleepest cradled by my side, 45 Whose gentle breathings, heard in this deep calm, Fill up the interspersed vacancies And momentary pauses of the thought ! My babe so beautiful ! it thrills my heart With tender gladness, thus to look at thee. 50 And think that thou shalt learn far other lore And in far other scenes! For I was reared In the great city, pent 'mid cloisters dim, And saw nought lovely but the sky and stars. But thou, my babe! shalt wander like a breeze 55 By lakes and sandy shores, beneath the crags Of ancient mountain, and beneath the clouds, Which image in their bulk both lakes and shores And mountain crags: so shalt thou see and hear The lovely shapes and sounds intelligible 60 Of that eternal language, which thy God Utters, who from eternity doth teach Himself in all, and all things in himself. Great universal Teacher ! he shall mould Thy spirit, and by giving make it ask. 65

Therefore all seasons shall be sweet to thee. Whether the summer clothe the general earth With greenness, or the redbreast sit and sing Betwixt the tufts of snow on the bare branch Of mossy apple-tree, while the nigh thatch 70 Smokes in the sun-thaw; whether the eave-drops fall Heard only in the trances of the blast, Or if the secret ministry of frost Shall hang them up in silent icicles, Quietly shining to the quiet Moon. 75

(1798).

CHORAL SONG FROM "ZAPOLYA."

Up, up! ye dames, ye lasses gay! To the meadows trip away. "Tis you must tend the flocks this morn, And scare the small birds from the corn. Not a soul at home may stay:

For the shepherds must go With lance and bow

To hunt the wolf in the woods to-day.

Leave the hearth and leave the house To the cricket and the mouse: Find grannam out a sunny seat, With babe and lambkin at her feet. Not a soul at home may stay:

For the shepherds must go With lance and bow To hunt the wolf in the woods to-day.

(1817).

10

15

5

HUMILITY THE MOTHER OF CHARITY.

Frail creatures are we all! To be the best.
Is but the idwest faults to have :--Look thou then to thyself, and leave the rest To God, thy conscience, and the grave.

(1830).

EPITAPH.

Stop, Christian passer-by !--Stop, child of God, And read with gentle breast. Beneath this sod A poet lies, or that which once seem'd he.--O, lift one thought in prayer for S. T. C.; That he who many a year with toil of breath Found death in life, may here find life in death ! Mercy for praise -- to be forgiven for fame He ask'd, and hoped, through Christ.

Do thou the same!

(Nov. 9, 1833).

WILLIAM WORDSWORTH.

1770-1850.

THE PRELUDE.

5

10

15

5

(From Book I.).

Fair seed-time had my soul, and I grew up Fostered alike by beauty and by fear : Much favoured in my birth-place, and no less In that beloved Vale to which erelong We were transplanted-there were we let loose 5 For sports of wider range. Ere I had told Ten birth-days, when among the mountain slopes Frost, and the breath of frosty wind, had snapped The last autumnal crocus, 'twas my joy With store of springes o'er my shoulder hung 10 To range the open heights where woodcocks run Along the smooth green turf. Through half the night, Scudding away from snare to snare, I plied That anxious visitation ;-- moon and stars Were shining o'er my head. I was alone, 15 And seemed to be a trouble to the peace That dwelt among them. Sometimes it befell In these night wanderings, that a strong desire O'erpowered my better reason, and the bird Which was the captive of another's toil 20Became my prey; and when the deed was done I heard among the solitary hills Low breathings coming after me, and sounds Of undistinguishable motion, steps Almost as silent as the turf they trod. 25

Nor less when spring had warmed the cultured Vale, Moved we as plunderers where the mother-bird Had in high places built her lodge; though mean

WILLIAM WORDSWORTH.

30

35

60

Our object and inglorious, yet the end Was not ignoble. Oh ! when I have hung Above the raven's nest, by knots of grass And half-inch fissures in the slippery rock But ill sustained, and almost (so it seemed) Suspended by the blast that blew amain, Shouldering the naked crag, oh, at that time While on the perilous ridge I hung alone, With what strange utterance did the loud dry wind Blow through my ear ! the sky seemed not a sky Of earth—and with what motion moved the clouds !

Dust as we are, the immortal spirit grows 40 Like harmony in music; there is a dark Inscrutable workmanship that reconciles Discordant elements, makes them cling together In one society. How strange that all The terrors, pains, and early miseries, 45 Regrets, vexations, lassitudes interfused Within my mind, should e'er have borne a part, And that a needful part, in making up The calm existence that is mine when I Am worthy of myself! Praise to the end! 50 Thanks to the means which Nature deigned to employ; Whether her fearless visitings, or those That came with soft alarm, like hurtless light Opening the peaceful clouds; or she may use 55 Severer interventions, ministry More palpable, as best might suit her aim.

One summer evening (led by her) I found A little boat tied to a willow tree Within a rocky cave, its usual home. Straight I unloosed her chain, and stepping in Pushed from the shore. It was an act of stealth And troubled pleasure, nor without the voice

THE PRELUDE.

30

35

40

45

50

55

60

Of mountain-echoes did my boat move on ; Leaving behind her still, on either side, Small circles glittering idly in the moon, 65 Until they m ll into one track Of sparkling light. But now, like one who rows, Proud of his skill, to reach a chosen point With an unswerving line, I fixed my view Upon the summit of a craggy ridge, 70 The horizon's utmost boundary ; far above Was nothing but the stars and the grey sky. She was an elfin pinnace ; lustily I dipped my oars into the silent lake, And, as I rose upon the stroke, my boat 75 Went heaving through the water like a swan ; When, from behind that craggy steep till then The horizon's bound, a huge peak, black and huge, As if with voluntary power instinct Upreared its head. I struck and struck again, 80 And growing still in stature the grim shape Towered up between me and the stars, and still, For so it seemed, with purpose of its own And measured motion like a living thing, Strode after me. With trembling oars I turned, 85 And through the silent water stole my way Back to the covert of the willow tree; There in her mooring-place I left my bark,---And through the meadows homeward went, in grave And serious mood; but after I had seen 90 That spectacle, for many days, my brain Worked with a dim and undetermined sense Of unknown modes of being; o'er my thoughts There hung a darkness, call it solitude Or blank desertion. No familiar shapes 95 Remain. 3 no pleasant images of trees, Of sea or sky, no colours of green fields;

WILLIAM WORDSWORTH.

100

105

110

115

120

But huge and mighty forms, that do not live Like living men, moved slowly through the mind By day, and were a trouble to my dreams.

Wisdom and Spirit of the universe! Thou Soul that art the eternity of thought, That givest to forms and images a breath And everlasting motion, not in vain By day or star-light thus from my first dawn Of childhood didst thou intertwine for me The passions that build up our human soul; Not with the mean and vulgar works of man, But with high objects, with enduring things-With life and nature-purifying thus The elements of feeling and of thought, And sanctifying, by such discipline, Both pain and fear, until we recognize A grandeur in the beatings of the heart. Nor was this fellowship vouchsafed to me With stinted kindness. In November days, When vapours rolling down the valley made A lonely scene more lonesome, among woods, At noon and 'mid the calm of summer nights, When, by the margin of the trembling lake, Beneath the gloomy hills homeward I went In solitude, such intercourse was mine; Mine was it in the fields both day and night, And by the waters, all the summer long.

And in the frosty season, when the sun125Was set, and visible for many a mile1The cottage windows blazed through twilight gloom,1I heeded not their summons : happy time1It was indeed for all of us—for me130It was a time of rapture !Clear and loud130130

THE PRELUDE.

0

Proud and exulting like an untired horse That cares not for his home. All shod with steel, We hissed along the polished ice in games Confederate, imitative of the chase 135 And woodland pleasures,-the resounding horn, The pack loud chiming, and the hunted hare. So through the darkness and the cold we flew, And not a voice was idle; with the din Smitten, the precipices rang aloud ; 140 The leafless trees and every icy crag Tinkled like iron; while far distant hills Into the tumult sent an alien sound Of melancholy not unnoticed, while the stars Eastward were sparkling clear, and in the west 145 The orange sky of evening died away. Not seldom from the uproar I retired Into a silent bay, or sportively Glanced sideway, leaving the tumultuous throng, To cut across the reflex of a star 150 That fled, and, flying still before me, gleamed Upon the glassy plain ; and oftentimes, When we had given our bodies to the wind, And all the shadowy banks on either side Came sweeping through the darkness, spinning still 155 The rapid line of motion, then at once Have I, reclining back upon my heels, Stopped short; yet still the solitary cliffs Wheeled by me-even as if the earth had rolled With visible motion her diurnal round ! 160 Behind me did they stretch in solemn train, Feebler and feebler, and I stood and watched Till all was tranquil as a dreamless sleep.

(1799-1802).

WILLIAM WORDSWORTH.

LINES

COMPOSED A FEW MILES ABOVE TINTERN ABBEY, ON REVISITING THE BANKS OF THE WYE DURING A TOUR.

Five years have past; five summers, with the length Of five long winters! and again I hear These waters, rolling from their mountain-springs With a soft inland murmur. - Once again Do I behold these steep and lofty cliffs, That on a wild secluded scene impress Thoughts of more deep seclusion ; and connect The landscape with the quiet of the sky. The day is come when I again repose Here, under this dark sycamore, and view These plots of cottage-ground, these orchard-tufts, Which at this season, with their unripe fruits, Are clad in one green hue, and lose themselves 'Mid groves and copses. Once again I see These hedge-rows, hardly hedge-rows, little lines Of sportive wood run wild: these pastoral farms, 15 Green to the very door; and wreaths of smoke Sent up, in silence, from among the trees ! With some uncertain notice, as might seem Of vagrant dwellers in the houseless woods, Or of some Hermit's cave, where by his fire The Hermit sits alone.

Those beauteous forms, Through a long absence, have not been to me As is a landscape to a blind man's eye: But oft, in lonely rooms, and 'mid the din Of towns and cities, I have owed to them, In hours of weariness, sensations sweet, Felt in the blood, and felt along the heart; And passing even into my purer mind, With tranquil restoration : - feelings too Of unremembered pleasure : such, perhaps,

5

10

20

30

LINES COMPOSED ABOVE TINTERN ABBEY.

As have no slight or trivial influence On that best portion of a good man's life, His little, nameless, unremembered acts Of kindness and of love. Nor less, I trust, To them I may have owed another gift, Of aspect more sublime; that blessed mood, In which the burthen of the mystery, In which the heavy and the weary weight Of all this unintelligible world, In which the affections gently lead us on,-Until, the breath of this corporeal frame And even the motion of our human blood Almost suspended, we are laid asleep In body, and become a living soul : While with an eye made quiet by the power Of harmony, and the deep power of joy, We see into the life of things.

If this

Be but a vain belief, yet, oh ! how oft— In darkness and amid the many shapes Of joyless daylight; when the fretful stir Unprofitable, and the fever of the world, Have hung upon the beatings of my heart— How oft, in spirit, have I turned to thee, O sylvan Wye! thou wanderer thro' the woods, How often has my spirit turned to thee!

And now, with gleams of half-extinguished thought, With many recognitions dim and faint, 61 And somewhat of a sad perplexity, The picture of the mind revives again : While here I stand, not only with the sense Of present pleasure, but with pleasing thoughts 65 That in this moment there is life and food For future years. And so I dare to hope,

50

45

55

35

35

WILLIAM WORDSWORTH.

Though, changed, no doubt, from what I was when first I came among these hills; when like a roe I bounded o'er the mountains, by the sides 70 Of the deep rivers, and the lonely streams, Wherever nature led; more like a man Flying from something that he dreads, than one Who sought the thing he loved. For nature then (The coarser pleasures of my boyish days, 75 And their glad animal movements all gone by) To me was all in all.-I cannot paint What then I was. The sounding cataract Haunted me like a passion : the tall rock, The mountain, and the deep and gloomy wood, 80 Their colours and their forms, were then to me An appetite; a feeling and a love, That had no need of a remoter charm, By thought supplied, nor any interest Unborrowed from the eye.-That time is past, 85 And all its aching joys are now no more, And all its dizzy raptures. Not for this Faint I, nor mourn nor murmur; other gifts Have followed; for such loss, I would believe, Abundant recompense. For I have learned 90 To look on nature, not as in the hour Of thoughtless youth ; but hearing oftentimes The still, sad music of humanity, Nor harsh nor grating, though of ample power To chasten and subdue. And I have felt 95 A presence that disturbs me with the joy Of elevated thoughts; a sense sublime Of something far more deeply interfused, Whose dwelling is the light of setting suns, And the round ocean and the living air, 100 And the blue sky, and in the mind of man: A motion and a spirit, that impels

LINES COMPOSED ABOVE TINTERN ABBEY.

All thinking things, all objects of all thought, And rolls through all things. Therefore am I still A lover of the meadows and the woods, And mountains; and of all that we behold From this green earth; of all the mighty world Of eye, and ear,—both what they half create, And what perceive; well pleased to recognize In nature and the language of the sense, The anchor of my purest thoughts, the nurse, The guide, the guardian of my heart, and soul Of all my moral being.

Nor perchance,

If I were not thus taught, should I the more Suffer my genial spirits to decay : For thou art with me here upon the banks Of this fair river; thou my dearest Friend, My dear, dear Friend; and in thy voice I catch The language of my former heart, and read My former pleasures in the shooting lights Of thy wild eyes. Oh ! yet a little while May I behold in thee what I was once, My dear, dear Sister ! and this prayer I make Knowing that Nature never did betray The heart that loved her; 'tis her privilege Through all the years of this our life, to lead From joy to joy : for she can so inform The mind that is within us, so it press With quietness and beauty, and so need With lofty thoughts, that neither evil tongues, Rash judgments, nor the sneers of selfish men, Nor greetings where no kindness is, nor all The dreary intercourse of daily life, Shall e'er prevail against us, or disturb Our cheerful faith that all which we behold Is full of blessings. Therefore let the moon

37

105

110

115

120

125

130

Shine on thee in thy solitary walk ; And let the misty mountain-winds be free To blow against thee: and, in after years, 140 When these wild ecstasies shall be matured Into a sober pleasure; when thy mind Shall be a mansion for all lovely forms, Thy memory be as a dwelling-place For all sweet sounds and harmonies ; oh ! then, 145 If solitude, or fear, or pain, or grief, Should be thy portion, with what healing thoughts Of tender joy wilt thou remember me, And these my exhortations! Nor, perchance-If I should be where I no more can hear 150 Thy voice, nor catch from thy wild eyes these gleams Of past existence-wilt thou then forget That on the banks of this delightful stream We stood together; and that I, so long A worshipper of Nature, hither came 155 Unwearied in that service : rather say With warmer love-oh ! with far deeper zeal Of holier love. Nor wilt thou then forget, That after many wanderings, many years Of absence, these steep woods and lofty cliffs, 160 And this green pastoral landscape, were to me More dear, both for themselves and for thy sake !

(1798).

(1802).

5

THE RAINBOW.

My heart leaps up when I behold A rainbow in the sky: So was it when my life began; So is it now I am a man; So be it when I shall grow old, Or let me die! The Child is father of the Man; And I could wish my days to be Bound each to each by natural piety.

ODE. INTIMATIONS OF IMMORTALITY FROM RECOLLECTIONS OF EARLY CHILDHOOD. There was a time when meadow, grove, and stream, The earth, and every common sight, To me did seem Apparelled in celestial light, The glory and the freshness of a dream. 5 It is not now as it hath been of yore ;---Turn wheresoe'er I may, By night or day, The things which I have seen I now can see no more. The rainbow comes and goes, 10 And lovely is the Rose, The Moon doth with delight Look round her when the heavens are bare, Waters on a starry night Are beautiful and fair; 15 The sunshine is a glorious birth ; But yet I know, where'er I go, That there hath past away a glory from the earth. Now, while the birds thus sing a joyous song, And while the young lambs bound 20 As to the tabor's sound, To me alone there came a thought of grief : A timely utterance gave that thought relief, And I again am strong: The cataracts blow their trumpets from the steep; 25No more shall grief of mine the season wrong; I hear the Echoes through the mountains throng, The Winds come to me from the fields of sleep, And all the earth is gay; Land and sea 30 Give themselves up to jollity, And with the heart of May

0

5

Doth every Beast keep holiday ;---Thou Child of Joy, Shout round me, let me hear thy shouts, thou happy Shepherd-boy ! 35 Ye blessed Creatures, I have heard the call Ye to each other make; I see The heavens laugh wich you in your jubilee; My heart is at your festival. My head hath its coronal, 40 The fulness of your bliss, I feel—I feel it all. Oh evil day ! if I were bullen While Earth herself is adorning. This sweet May-morning, And the Children are culling 45 On every side, In a thousand valleys far and wide, Fresh flowers; while the sun shines warm, And the Babe leaps up on his Mother's arm :---I hear, I hear, with joy I hear ! 50 -But the vis a Tree, of many, one, A single Field which I have looked upon, Both of them speak of something that is gone : The Pansy at my feet Doth the same tale repeat : 55 Whither is fled the visionary gleam? Where is it now, the glory and the dream? Our birth is but a sleep and a forgetting : The Soul that rises with us, our life's Star, Hath had elsewhere its setting, 60 And cometh from afar: Not in entire forgetfulness, And not in utter nakedness, But trailing clouds of glory do we come From God, who is our home: 65

INTIMATIONS OF IMMORTALITY.

* 1

7

5

neaven nes about us in our infancy !	
Shades of the prison-house begin to close	
Upon the growing Boy,	
But he beholds the light, and whence it flows	
He sees it in his joy;	70
The Youth, who daily farther from the east	
Must travel, still is Nature's Priest,	
And by the vision splendid	
Is on his way attended ;	
At length the Man perceives it die away,	75
And fade into the light of common. day.	10
Earth fills her lap with pleasures of her own ;	
Yearnings she hath in her own natural kind,	
And even with something of a Mother's mind,	
And no unworthy aim,	80
The homely Nurse doth all she can	80
To make her Foster-child, her Immate Man,	
Forget the glories he hath known,	
And that imperial palace whence he came.	
Behold the Child among his new-born blisses,	OF
A six years' Darling of a pigmy size !	85
See, where 'mid work of his own hand he lies,	
Fretted by sallies of his mother's kisses,	
With light upon him from his father's eyes !	
See, at his feet, some little plan or chart,	00
Some fragment from his dream of human life,	90
Shaped by himself with newly-learned art;	
A wedding or a festival,	
A mourning or a funeral,	
And this hath now his heart,	0.5
And unto this he frames his song.:	95
Then will he fit his tongue	
To dialogues of business, love, or strife ;	
But it will not be long	
, and to will not be tong	

100

105

110

130

Ere this be thrown aside, And with new joy and pride The little Actor cons another part ; Filling from time to time his "humorous stage" With all the Persons, down to pals of Age, That Life bring with her in her equipage ; As if his whole vocation Were endless imitation.

Thou, whose exterior semblance doth belie Thy Soul's immensity; Thou best Philosopher, who yet dost keep Thy heritage, thou Eye among the blind, That, deaf and silent, read'st the eternal deep,

On whom those truths do rest. 115 Which we are toiling all our lives to find, In darkness lost, the darkness of the grave; Thou, over whom thy Immortality Broods like the Day, a Master o'er a Slave, A Presence which is not to be put by; 120 Thou little Child, yet glorious in the might Of heaven-born freedom on thy being's height, Why with such earnest pains dost thou provoke The years to bring the inevitable yoke, Thus blindly with thy blessedness at strife? 125 Full soon thy Soul shall have her earthly freight, And custom lie upon thee with a weight, Heavy as frost, and deep almost as life !

O joy ! that in our embers Is something that doth live, That nature yet remembers What was so fugitive !

The thought of our past years in me doth breed

INTIMATIONS OF IMMORTALITY.	43
Perpetual benediction : not indeed	
For that which is most worthy to be blest;	195
Delight and liberty, the simple creed	135
Of Childhood, whether busy or at rest,	
With new-fledged hope still fluttering in his breas	
Not for these I raise	
The song of thanks and praise ;	140
But for those obstinate questionings	110
Of sense and outward things,	
Fallings from us, vanishings;	
Blank misgivings of a Creature	
Moving about in worlds not realized,	145
High instincts before which our mortal nature	
Did tremble like a guilty thing surprised :	
But for those first affections,	
Those shadowy recollections,	
Which, be they what they may,	150
Are yet the fountain light of all our day.	
Are yet a master light of all our seeing ;	
Uphold us, cherish, and have power to make	
Our noisy years seem moments in the being	
Of the eternal Silence : truths that wake,	155
To perish never;	
Which neither listlessness, nor mad endeavour,	
Nor Man nor Boy,	
Nor all that is at enmity with joy,	
Can utterly abolish or destroy !	160
Hence in a season of calm weather	100
Though inland far we be,	
Our Souls have sight of that immortal sea	e
Which brought us hither,	
Can in a moment travel thither,	165
And see the Children sport upon the shore,	105
And hear the mighty waters rolling evermore.	

Then sing, ye Birds, sing, sing a joyous song !	
And let the young Lambs bound	
As to the tabor's sound !	170
We in thought will join your throng,	. 170
Ye that pipe and ye that play,	
Ye that through your hearts to-day	
Feel the gladness of the May !	
What though the radiance which was once so brig	
Be now for ever taken from my sight,	ht 175
Though nothing can being he had	
Though nothing can bring back the hour Of splendour in the group of	
Of splendour in the grass, of glory in the flower;	
We will grieve not, rather find	
Strength in what remains behind;	180
In the primal sympathy Which having been	
Which having been must ever be; In the toothing themselve the	
In the soothing thoughts that spring Out of human suffering ;	
In the faith that looks through death,	
In years that bring the philosophic mind.	185
And O, ye Fountains, Meadows, Hills, and Groves,	
- or coode not any severing of our lower l	
Yet in my heart of hearts I feel your might;	
I only have relinquished one delight	190
To live beneath your more habitual sway.	
I love the Brooks which down their channels fret,	
Even more than when I tripped lightly as they;	
The innocent brightness of a new-born Day Is lovely yet;	
The Clouds that gather round the setting sun	195
Do take a sober colouring from an eye	
That hath kept watch o'er man's mortality;	
Another race hath been, and other palme and	
Thenks to the numan heart by which we lim	000
indika to its tenderness its jour and far	200
To me the meanest flower that blows and the	
Thoughts that do often lie too deep for tears.	
(1803-6).	
(1003-0).	

'44

LINES WRITTEN IN EARLY SPRING

I heard a thousand blended notes, While in a grove I sate reclined, In that sweet mood when plepsant thoughts Bring sad thoughts to the mind.

To her fair works did Nature link The human soul that through me ran; And much it grieved my heart to think W'est man has made of man.

Through primrose tufts, in that green bower, The preservinkle trailed its wreaths; A. I ta- my faith that every flower Enjoys the air it breathes.

The birds around me hopped and played, Their thoughts I cannot measure ;— But the least motion which they made, It seemed a thrill of pleasure.

The budding twigs spread out their fan To catch the breezy air; And I must think, do all I can, That there was pleasure there.

20

5

10

15

If this belief from heaven be sent, If such be Nature's holy plan, Have I not reason to lament What man has made of man?

(1798).

TO MY SISTER.

It is the first mild day of March : Each minute sweeter than before The redbreast sings from the tall larch That stands beside our door.

There is a blessing in the air, Which seems a sense of joy to yield To the bare trees, and mountains bare, And grass in the green field.

Б

10

15

20

25

30

My sister! ('tis a wish of mine) Now that our morning meal is done, Make haste, your morning task resign; Come forth and feel the sun.

Edward will come with you ;—and, pray, Put on with speed your woodland dress ; And bring no book : for this one day We'll give to idleness.

No joyless forms shall regulate Our living calendar: We from to-day, my Friend, will date The opening of the year.

Love, now a universal birth, From heart to heart is stealing, From earth to man, from man to earth; --It is the hour of feeling.

One moment now may give us more Than years of toiling reason : Our minds shall drink at every pore The spirit of the season.

Some silent laws our hearts will make, Which they shall long obey : We for the year to come may take Our temper from to-day.

I TRAVELLED AMONG UNKNOWN MEN.

And from the blessed power that rolls About, below, above, We'll frame the measure of our souls : They shall be tuned to love.

Then come, my Sister ! come, I pray, With speed put on your woodland dress ; And bring no book : for this one day We'll give to idleness.

SHE DWELT AMONG THE UNTRODDEN WAYS.

She dwelt among the untrodden ways Beside the springs of Dove,

- A Maid whom there were none to praise And very few to love:
- A violet by a mossy stone Half hidden from the eye !
- -Fair as a star, when only one Is shining in the sky.

She lived unknown, and few could know When Lucy ceased to be; But she is in her grave, and, oh, The difference to me!

(1799).

I TRAVELLED AMONG UNKNOWN MEN.

I travelled among unknown men, In lands beyond the sea; Nor, England ! did I know till then What love I bore to thee.

"Tis past, that melancholy dream ! Nor will I quit thy shore

A second time; for still I seem To love thee more and more. 5

47

35

40

5

10

(1798).

Among thy mountains did I feel The joy of my desire ; And she I cherished turned her wheel Beside an English fire.

Thy mornings showed, thy nights concealed The bowers where Lucy played; And thine too is the last green field That Lucy's eyes surveyed.

(1799).

10

15

5

15

20

THREE YEARS SHE GREW IN SUN AND SHOWER.

Three years she grew in sun and shower, Then Nature said, "A lovelier flower On earth was never sown; This Child I to myself will take, She shall be mine, and I will make A Lady of my own.

Myself will to my darling be Both law and impulse : and with me The Girl, in rock and plain, In earth and heaven, in glade and bower, Shall feel an overseeing power To kindle or restrain.

She shall be sportive as the fawn That wild with glee across the lawn Or up the mountain springs; And hers shall be the breathing balm, And hers the silence and the calm Of mute insensate things.

The floating clouds their state shall lend To her; for her the willow bend; Nor shall she fail to see Even in the motions of the Storm Grace that shall mould the Maiden's form By silent sympathy.

, and other brindle onale	49
The stars of midnight shall be dear To her ; and she shall lean her ear In many a secret place Where rivulets dance their wayward round, And beauty born of murmuring sound	25
Shall pass into her face.	30
And vital feelings of delight Shall rear her form to stately height,	
Her virgin bosom swell;	
Such thoughts to Lucy I will give	
While she and I together live Here in this happy dell."	35
Thus Nature spake—The work was done— How soon my Lucy's race was run ! She died, and left to me	
This heath, this calm, and quiet scene ; The memory of what has been, And never more will be.	40
(1799).	

A SLUMBER DID MY SPIRIT SEAL.

A slumber did my spirit seal ;

I had no human fears :

A SLUMBER DID MY

She seemed a thing that could not feel

The touch of earthly years.

No motion has she now, no force; She neither hears nor sees:

Rolled round in earth's diurnal course,

With rocks, and stones, and trees.

(1799).

SHE WAS A PHANTOM OF DELIGHT.

She was a Phantom of delight When first she gleamed upon my sight; A lovely Apparition, sent To be a moment's ornament; Her eyes as stars of Twilight fair; Like Twilight's, too, her dusky hair; But all things else about her drawn From May-time and the cheerful Dawn; A dancing Shape, an Image gay, To haunt, to startle, and way-lay.

I saw her upon nearer view, A Spirit, yet a Woman too! Her household motions light and free, And steps of virgin-liberty; A countenance in which did meet Sweet records, promises as sweet; A Creature not too bright or good For haman nature's daily food; For transient sorrows, simple wiles, Praise, blame, love, kisses, tears, and smiles.

And now I see with eye serene The very pulse of the machine : A Being breathing thoughtful breath, A Traveller between life and death ; The reason firm, the temperate will, Endurance, foresight, strength, and skill ; A perfect Woman, nobly planned, To warn, to comfort, and command ; And yet a Spirit still, and bright With something of angelic light.

(1804).

5

10

15

20

25

30

TO THE CUCKOO.

TO THE CUCKOO.		
O blithe New-comer ! I have heard, I hear thee and rejoice. O Cuckoo ! shall I call thee Bird, Or but a wandering Voice ?		
While I am lying on the grass Thy twofold shout I hear; From hill to hill it seems to pass, At once far off, and near.		õ
Though babbling only to the Vale, Of sunshine and of flowers, Thou bringest unto me a tale Of visionary hours.		10
Thrice welcome, darling of the Spring Even yet thou art to me No bird, but an invisible thing, A voice, a mystery;	f !	15
The same whom in my school-boy days I listened to; that Cry Which made me look a thousand ways In bush, and tree, and sky.		20
To seek thee did I often rove Through woods and on the green; And thou wert still a hope, a love; Still longed for, never seen.		•
And I can listen to thee yet; Can lie upon the plain And listen, till I do beget That golden time again.		25
O blessed Bird ! the earth we pace Again appears to be An unsubstantial, faery place : That is fit home for Thee ! 51	(1802).	30
	(

THE DAFFODILS.

I wandered lonely as a cloud That floats on high o'er vales and hills, When all at once I saw a crowd, A host, of golden daffodils; Beside the lake, beneath the trees, Fluttering and dancing in the breeze.

Continuous as the stars that shine And twinkle on the milky way, They stretched in never ending line Along the margin of a bay; Ten thousand saw I at a glance, Tossing their heads in sprightly dance.

The waves beside them danced; but they Out-did the sparkling waves in glee: A poet could not but be gay, In such a jocund company: I gazed—and gazed—but little thought What wealth the show to me had brought:

For oft, when on my couch I lie In vacant or in pensive mood, They flash upon that inward eye Which is the bliss of solitude; And then my heart with pleasure fills, And dances with the daffodils. 10

5

15

20

(1804).

THE SOLITARY REAPER.

Behold her, single in the field, Yon solitary Highland Lass ! Reaping and singing by herself ; Stop here, or gently pass ! Alone she cuts and binds the grain, And sings a melancholy strain ; O listen ! for the Vale profound Is overflowing with the sound.

No Nightingale did ever chaunt More welcome notes to weary bands Of travellers in some shady haunt, Among Arabian sands : A voice so thrilling ne'er was heard In spring-time from the Cuckoo-bird, Breaking the silence of the seas Among the farthest Hebrides.

Will no one tell me what she sings !--Perhaps the plaintive numbers flow For old, unhappy, far-off things, And battles long ago : Or is it some more humble lay, Familiar matter of to day ? Some natural sorrow, loss, or pain, That has been, and may be again ?

Whate'er the theme, the Maiden sang25As if her song could have no ending;1I saw her singing at her work,And o'er the sickle bending;I listened, motionless and still;And, as I mounted up the hill,30The music in my heart I bore,Long after it was heard no more.

(1803).

5

10

15

PREFATORY SONNET.

Nuns fret not at their convent's narrow room; And hermits are contented with their cells; And students with their pensive citadels; Maids at the wheel, the weaver at his loom, Sit blithe and happy; bees that soar for bloom, High as the highest Peak of Furness-fells, Will murmur by the hour in foxglove bells : In truth the prison, unto which we doom Ourselves, no prison is : and hence for me, In sundry moods, 'twas pastime to be bound Within the Sonnet's scanty plot of ground; Pleased if some Souls (for such there needs must be) Who have felt the weight of too much liberty, Should find brief solace there, as I have found.

(1806).

(1802).

COMPOSED ON THE BEACH NEAR CALAIS.

It is a beauteous evening, calm and free. The holy time is quiet as a Nun Breathless with adoration ; the broad sun Is sinking down in its tranquillity; The gentleness of heaven broods o'er the Sea: Listen ! the mighty Being is awake, And doth with his eternal motion make A sound like thunder-everlastingly. Dear Child ! dear Girl ! that walkest with me here, If thou appear untouched by solemn thought, 10 Thy nature is not therefore less divine : Thou liest in Abraham's bosom all the year ; And worship'st at the Temple's inner shrine, God being with thee when we know it not.

54

10

THE WORLD IS TOO MUCH WITH US.

The world is too much with us: late and soon, Getting and spending, we lay waste our powers: Little we see in Nature that is ours; We have given our hearts away, a sordid boon! This Sea that bares her bosom to the moon; The winds that will be howling at all hours, And are up-gathered now like sleeping flowers; For this, for everything, we are out of tune; It moves us not.—Great God! I'd rather be A Pagan suckled in a creed outworn; So might I, standing on this pleasant lea, Have glimpses that would make me less forlorn; Have sight of Proteus rising from the sea; Or hear old Triton blow his wreathed horn.

(1806).

5

10

COMPOSED UPON WESTMINSTER BRIDGE, SEPTEMBER 3, 1802.

Earth has not any thing to show more fair: Dull would he be of soul who could pass by A sight so touching in its majesty: This City now doth, like a garment, wear The beauty of the morning; silent, bare, Ships, towers, domes, theatres, and temples lie Open unto the fields, and to the sky: All bright and glittering in the smokeless air. Never did sun more beautifully steep In his first splendour, valley, rock, or hill; Ne'er saw I, never felt, a calm so deep ! The river glideth at his own sweet will: Dear God ! the very houses seem asleep ; And all that mighty heart is lying still !

10

ON THE EXTINCTION OF THE VENETIAN REPUBLIC.

Once did She hold the gorgeous east in fee ; And was the safeguard of the west : the worth Of Venice d.d not fall below her birth, Venice, the eldest Child of Liberty. She was a maiden City, bright and free ; No guile seduced, no force could violate ; And, when she took unto herself a mate, She must espouse the everlasting Sea. And what if she had seen those glories fade, Those titles vanish, and that strength decay ; Yet shall some tribute of regret be paid When her long life hath reached its final day : Men are we, and must grieve when even the Shade Of that which once was great is passed away. (1802).

THOUGHT OF A BRITON ON THE SUBJUGATION OF SWITZERLAND.

Two Voices are there; one is of the sea, One of the mountains ; each a mighty Voice : In both from age to age thou didst rejoice, They were thy chosen music, Liberty ! There came a Tyrant, and with holy glee 5 Thou fought'st against him ; but hast vainly striven : Thou from thy Alpine holds at length art driven, Where not a torrent murmurs heard by thee. Of one deep bliss thine ear hath been bereft : Then cleave, O cleave to that which still is left ; 10 For, high-souled Maid, what sorrow would it be That Mountain floods should thunder as before, And Ocean bellow from his rocky shore, And neither awful Voice be heard by thee !

(1807).

5

10

1788-1824.

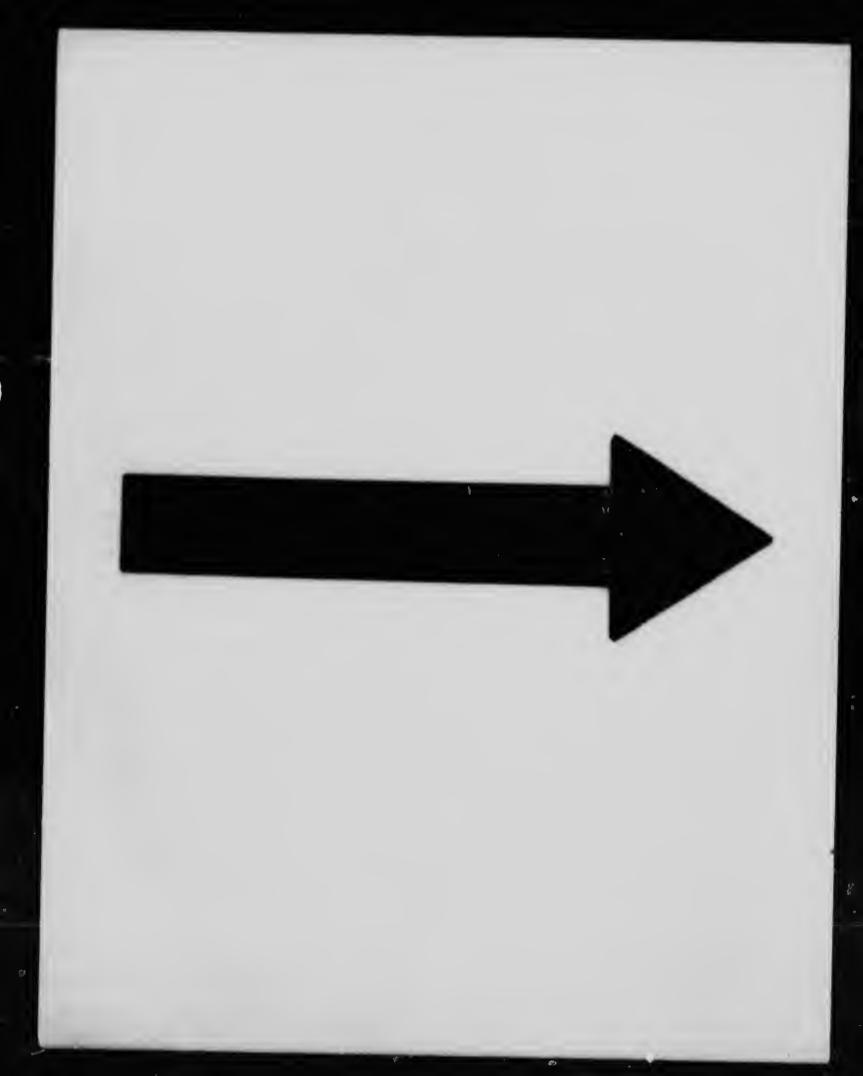
ON A DISTANT VIEW OF THE VILLAGE AND SCHOOL OF HARROW ON THE HILL

Ye scenes of my childhood, whose loved recollection Embitters the present, compared with the past; Where science first dawn'd on the powers of reflection, And friendships were form'd, too romantic to last; Where fancy yet joys to trace the resemblance Of comrades, in friendship and mischief allied; How welcome to me your ne'er-fading remembrance, Which rests in the bosom, though hope is denied ! Again I revisit the hills where we sported, The streams where we swam, and the fields where we fought; The school where, loud warn'd by the bell, we resorted, 10 To pore o'er the precepts by pedagogues taught. Again I behold where for hours I have ponder'd, As reclining, at eve, on yon tombstone I lay; Or round the steep brow of the churchyard I wander'd, 15 To catch the last gleam of the sun's setting ray. I once more view the room, with spectators surrounded, Where, as Zanga, I trod on Alonzo o'erthrown ; While, to swell my young pride, such applauses resounded, I fancied that Mossop himself was outshone * 20 Or, as Lear, I pour'd forth the deep imprecation, By my daughters of kingdom and reason deprived ;

Till, fired by loud plaudits and self-adulation,

I regarded myself as a Garrick revived.

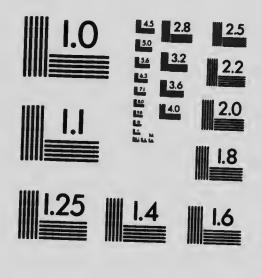
* Mossop, a contemporary of Garrick, famous for his performance of Zanga. 57

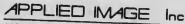




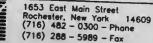
(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)

1





USA



Ye dreams of my boyhood, how much I regret you !

Unfaded your memory dwells in my breast; Though sad and deserted, I ne'er can forget you;

Your pleasures may still be in fancy possest.

To Ida full oft may remembrance restore me,

While fate shall the shades of the future unroll ! Since darkness o'ershadows the prospect before me,

More dear is the beam of the past to my soul.

But if, through the course of the years which await me, Some new scene of pleasure should open to view,

I will say, while with rapture the thought shall elate me, 35 "Oh ! such were the days which my infancy knew !"

(1806).

LACHIN Y GAIR.*

Away, ye gay landscapes, ye gardens of roses ! In you let the minions of lurnry rove; Restore me the rocks where the now-flake reposes,

Though still they are sacred to freedom and love : Yet, Caledonia, beloved are thy mountains,

Round their white summits though elements war; Though cataracts foam 'stead of smooth-flowing fountains,

I sigh for the valley of dark Loch na Garr.

Ah! there my young footsteps in infancy wander'd; My cap was the bonnet, my cloak was the plaid ;†

On chieftains long perish'd my memory ponder'd,

As daily I strode through the pine-cover'd glade; I sought not my home till the day's dying glory

Gave place to the rays of the bright polar star;

For fancy was cheer'd by traditional story,

Disclosed by the natives of dark Loch na Garr.

*Lachin y Gair, or, as it is pronounced in the Erse, Loch na Garr, towers proudly pre-eminent in the Northern Highlands, near Invercauld. Its appearance is of a dusky hue, but the summit is the seat of eternal snows. Near Lachin y Gair I spent some of the early part of my life, the recollection of which has given birth to these stanzas.

[†]This word is erroneously pronounced *plad*: the proper pronuncia-tion (according to the Scotch) is shown by the orthography.

25

30

5

10

"Shades of the dead ! have I not heard your voices	
Rise on the night-rolling breath of the gale!"	
Surely the soul of the here rejoices,	
And rides on the wind, o'er his own Highland vale.	20
Kound Loch na Garr while the stormy mist gathers.	
Winter presides in his cold icy car:	
Clouds there encircle the forms of my fathers :	
They dwell in the tempests of dark Loch na Garr.	
"Ill-starr'd, though brave, did no visions foreboding*	25
Tell you that fate had forsaken your cause?"	
Ah? were you destined to die at Culloden,†	
Victory crown'd not your fall with applause : Still were you haven in the think of the second	
Still were you happy in death's earthy slumber,	
You rest with your clan in the caves of Braemar ;	30
The pibroch resounds, to the piper's loud number,	
Your deeds on the echoes of dark Loch na Garr.	
Years have roll'd on, Loch na Garr, since I left you,	
Years must elapse ere I tread you again :	
Nature of verdure and flowers has bereft you,	95
Yet still are you dearer than Albion's plain.	35
England ! thy beauties are tame and domestic	
To one who has roved on the mountains afar.	
Oh for the crags that are wild and majestic !	
The steep frowning glories of dark Loch na Garr !	10
	40
(1806).	
*T ollusta have d	

*I allude here to my maternal ancestors, "the Gordons," many of whom fought for the unfortunate Prince Charles, better known by the name of the Pretender.

+Whether any perished in the battle of Culloden, I am not certain; but, as many fell in the insurrection, I have used the name of the principal action, "pars pro toto."

‡A tract of the Highlands so called There is also a Castle of Braemar.

STANZAS TO AUGUSTA.

Though the day of my destiny's over,	
And the star of my fate hath declined,	
Thy soft heart refused to discover	
The faults which so many could find ;	
Though thy soul with my grief was acquainted,	
It shrunk not to share it with me,	5
And the love which my spirit hath painted	
It never hath found but in thee.	
Then when nature around me is smiling,	
The last smile which answers to mine.	10
I do not believe it beguiling,	10
Because it reminds me of thine :	
And when winds are at war with the ocean	
As the breasts I believed in with me.	
If their billows excite an emotion,	15
It is that they bear me from thee.	10
Though the rock of my last hope is shiver'd,	
And its fragments are sunk in the wave.	
Though I feel that my soul is deliver'd	
To pain—it shall not be its slave.	20
There is many a pang to pursue me:	
They may crush, but they shall not contemn :	
They may torture, but shall not subdue me;	
'Tis of thee that I think-not of them.	
Though human, thou didst not deceive me,	25
Though woman, thou didst not forsake.	
Though loved, thou forborest to grieve me.	
Though slander'd, thou never couldst shake:	
Though trusted, thou didst not disclaim me:	
Though parted, it was not to fly.	30
Though watchful, 'twas not to defame me.	
Nor, mute, that the world might belie.	

CHILDE HAROLD'S PILGRIMAGE.

Yet I blame not the world, nor despise it, Nor the war of the many with one: If my soul was not fitted to prize it, 'Twas folly not sooner to shun : And if dearly that error hath cost me, And more than I once could foresee, I have found that, whatever it lost me, It could not deprive me of thee. From the wreck of the past, which hath perish'd, Thus much I at least may recall, It hath taught me that what I most cherish'd, Deserved to be dearest of all: In the desert a fountain is springing, In the wide waste there still is a tree, And a bird in the solitude singing, Which speaks to my spirit of thee.

(1816).

CHILDE HAROLD'S PILGRIMAGE.

SONG FROM CANTO I. Adieu, adieu! my native shore Fades o'er the waters blue; The night-winds sigh, the breakers roar, And shrieks the wild sea-mew. Yon sun that sets upon the sea We follow in his flight; Farewell awhile to him and thee, My native Land-Good Night! A few short hours, and he will rise To give the morrow birth ; And I shall hail the main and skies, But not my mother earth. Deserted is my own good hall, Its hearth is desolate ; Wild weeds are gathering on the wall, My dog howls at the gate.

5

10

15

61

35

40

"Come hither, hither, my little page :	
why dost thou weep and wail?	
Or dost thou dread the billows' rage	
Or tremble at the gale?	20
But dash the tear-drop from thine eye;	20
Our ship is swift and strong :	
Our fleetest falcon scarce can fly	
More merrily along."	
"Let winds be shrill, let waves roll high	0.5
I fear not wave nor wind;	25
Yet marvel not, Sir Childe, that I	
Am sorrowful in mind;	
For I have from my father gone,	
A mother whom I love,	20
And have no friend, save these alone,	30
But thee-and One above.	
"My father bless'd me fervently,	
Yet did not much complain;	
But sorely will my mother sigh	0.7
Till I come back again."	35
"Enough, enough, my little lad !	
Such tears become thine eve	٠
If I thy guileless bosom had,	
Mine own would not be dry.	40
Come hither, hither, my staunch yeoman,	
why dost thou look so pale?	
Or dost thou dread a French foeman,	
Or shiver at the gale?"	
"Deem'st thou I tremble for my life ?	45
Sir Unide, I'm not so weak	45
But thinking on an absent wife	
Will blanch a faithful cheek.	

CHILDE HAROLD'S PILGRIMAGE.	63
My spouse and boys dwell near thy hall,	vv
Along the bordering lake .	50
And when they on their father call	
what answer shall she make?"	
" Enough, enough, my yeoman good	
iny grief let none gainsay.	
But I, who am of lighter mood.	85
Will laugh to flee away."	55
For who would trust the seeming sighs	
Of wife or paramour?	
Fresh feeres will dry the bright blue eyes	
We late saw streaming o'er.	
For pleasures past I do not grieve,	60
Nor perils gathering near?	
My greatest grief is that I leave	
No thing that claims a tear.	
states chains a tear.	
And now I'm in the world alone,	65
Upon the wide, wide sea;	00
But why should I for others groan	
when none will sigh for me?	
Perchance my dog will whine in vaiu	
Till fed by stranger hands:	70
But long ere I come back again	70
He'd tear me where he stands.	
With thee, my bark, I'll swiftly go	
Athwart the foaming brine ;	
Nor care what land thou bear'st me to,	
So not again to mine.	75
Welcome, welcome, ye dark blue waves !	
And when you fail my sight,	
Welcome, ye deserts, and ye caves !	
My native Land-Good Night!	
	80
(1809)	

CHILDE HAROLD'S PILGRIMAGE.

CANTO III.

П,

Once more upon the waters ! yet once more ! And the waves bound beneath me as a steed That knows his rider. Welcome to their roar ! Swift be their guidance, wheresoe'er it lead ! Though the strain'd mast should quiver as a reed, And the rent canvas fluttering strew the gale, Still must I on ; for I am as a weed, Flung from the rock, on Ocean's foam, to sail

5

Where'er the surge may sweep, the tempest's breath prevail.

III.

In my youth's summer I did sing of One, 10 The wandering outlaw of his own dark mind; Again I seize the theme, then but begun, And bear it with me, as the rushing wind Bears the cloud onwards : in that Tale I find The furrows of long thought, and dried-up tears, 15 Which, ebbing, leave a sterile track behind, O'er which all heavily the journeying years Plod the last sands of life—where not a flower appears.

IV.

Since my young days of passion—joy, or pain, Perchance my heart and harp have lost a string, 20 And both may jar: it may be that in vain I would essay as I have sung to sing, Yet, though a dreary strain, to this I cling, So that it wean me from the weary dream Of selfish grief or gladness—so it fling 25 Forgetfulness around me—it shall seem To me, though to none else, a not ungrateful theme.

CHILDE HAROLD'S PILGRIMAGE.

V.

He who, grown aged in this world of woe, In deeds, not years, piercing the depths of life, So that no wonder waits him; nor below Can love or sorrow, fame, ambition, strife, Cut to his heart again with the keen knife Of silent, sharp endurance : he can tell Why thought seeks refuge in lone caves, yet rife With airy images, and shapes which dwell 35Still unimpair'd, though old, in the soul's haunted cell.

VI.

'Tis to create, and in creating live A being more intense, that we endow With form our fancy, gaining as we give The life we image, even as I do now. 40 What am I? Nothing : but not so art thou, Soul of my thought! with whom I traverse earth, Invisible but gazing, as I glow Mix'd with thy spirit, blended with thy birth, And feeling still with thee in my crushed feelings' dearth. 45

VII.

Yet must I think less wildly :- I have thought Too long and darkly, till my brain became, In its own eddy boiling and o'erwrought, A whirling gulf of phantasy and flame: And thus, untaught in youth my heart to tame, My springs of life were poison'd. 'Tis too late ! Yet am I changed; though still enough the same In strength to bear what time can not abate, And feed on bitter fruits without accusing Fate.

50

30

VIII.

Something too much of this :--but now 'tis past, 55 And the spell closes with its silent seal. Long absent Harold reappears at last : He of the breast which fain no more would feel, Wrung with the wounds which kill not, but ne'er heal ; Yet Time, who changes all, had alter'd him 60 In soul and aspect as in age : years steal Fire from the mind as vigour from the limb ; And life's enchanted cup but sparkles near the brim.

IX.

His had been quaff'd too quickly, and he found The dregs were wormwood; but he fill'd again, And from a purer fount, on holier ground, And deem'd its spring perpetual; but in vain ! Still round him clung invisibly a chain Which gall'd for ever, fettering though unseen, And heavy though it clank'd not; worn with pain,

65

70

75

80

Which pined although it spoke not, and grew keen, Entering with every step he took through many a scene.

X.

Secure in guarded coldness, he had mix'd Again in fancied safety with his kind, And deem'd his spirit now so firmly fix'd And sheath'd with an invulnerable mind, That, if no joy, no sorrow lurk'd behind; And he, as one, might 'midst the many stand Unheeded, searching through the crowd to find Fit speculation; such as in strange land He found in wonder-works of God and Nature's hand.

CHILDE HAROLD'S PILGRIMAGE.

XI.

But who can view the ripen'd rose, nor seek To wear it? who can curiously behold The smoothness and the sheen of beauty's cheek, Nor feel the heart can never all grow old ? Who can contemplate Fame through clouds unfold The star which rises o'er her steep, nor climb? Harold, once more within the vortex, roll'd On with the giddy circle, chasing Time, Yet with a nobler aim than in his youth's fond prime. 90

XII.

But soon he knew himself the most unfit Of men to herd with man; with whom he held Little in common: untaught to submit His thoughts to others, though his soul was quell'd In youth by his own thoughts; still uncompell'd, He would not yield dominion of his mind To spirits against whom his own rebell'd; Proud though in desolation ; which could find A life within itself, to breathe without mankind.

XIII.

Where rose the mountains, there to him were friends; 100 Where roll'd the ocean, thereon was his home; Where a blue sky, and glowing clime, extends, He had the passion and the power to roam ; The desert, forest, cavern, breaker's foam, Were not unto him companionship; they spake 105 A mutual language, clearer than the tome Of his land's tongue, which he would oft forsake For Nature's pages glass'd by sunbeams on the lake.

95

XIV.

Like the Chaldean, he could watch the stars, Till he had peopled them with beings bright 110 As their own beams; and earth, and earth-born jars, And human frailties, were forgotten quite: Could he have kept his spirit to that flight, He had been happy; but this clay will sink Its spark immortal, envying it the light 115 To which it mounts, as if to break the link That keeps us from yon heaven which woos us to its brink.

XV.

But in Man's dwellings he became a thing Restless and worn, and stern and wearisome, Droo 'd as a wild-born falcon with clipt wing, To whom the boundless air alone were home : Then came his fit again, which to o'ercome, As eagerly the barr'd-up bird will beat His breast and beak against his wiry dome Till the blood tinge his plumage, so the l:eat 125

Of his impeded soul would through his bosom eat.

XVI.

Self-exiled Harold wanders forth again, With naught of hope left, but with less of gloom; The very knowledge that he lived in vain, That all was over on this side the tomb, 130 Had made Despair a smilingness assume, Which, though 'twere wild —as on the plunder'd wreck When mariners would madly meet their doom With draughts intemperate on the sinking deck— Did yet inspire a cheer, which he forbore to check. 135

CHILDE HAROLD'S PILGRIMAGE.

XVII.

Stop ! for thy tread is on an Empire's dust ! An Earthquake's spoil is sepulchired below ! Is the spot mark'd with no colossal bust? Nor column trophied for triumphal show ? None; but the moral's truth tells simpler so, As the ground was before, thus let it be ;---How that red rain hath made the harvest grow ! And is this all the world has gain'd by thee, Thou first and last of fields ! king-making Victory ?

XVIII.

And Harold stands upon this place of skulls, 145 The grave of France, the deadly Waterloo! How in an hour the power which gave annuls Its gifts, transferring fame as fleeting too ! In "pride of place "* here last the eagle flew, Then tore with bloody talon the rent plain, 150 Pierced by the shaft of banded nations through; Ambition's life and labours all were vain; He wears the shatter'd links of the world's broken chain.

XIX.

Fit retribution ! Gaul may champ the bit, And foam in fetters ;- but is Earth more free? 155 Did nations combat to make One submit; Or league to teach all kings true sovereignty? What! shall reviving thraldom again be The patch'd-up idol of enlighten'd days? Shall we, who struck the Lion down, shall we 160 Pay the Wolf homage? proffering lowly gaze And servile knees to thrones? No; prove before ye praise !

*" In pride of place" is a term of falconry, and means the highest pitch of flight. See Macbeth, etc.

69

If not, o'er one fall'n despot boast no more ! In vain fair cheeks were furrow'd with hot tears For Europe's flowers long rooted up before The trampler of her vineyards; in vain years Of death, depopulation, bondage, fears, Have all been borne, and broken by the accord Of roused-up millions : all that most endears Glory, is when the myrtle wreathes a sword Such as Harmodius drew on Athens' tyrant lord.

XXI.

There was a sound of revelry by night, And Belgium's capital had gather'd then Her Beauty and her Chivalry, and bright The lamps shone o'er fair women and brave men; 175 A thousand hearts beat happily; and when Music arose with its voluptuous swell, Soft eyes look'd love to eyes which spake again,

And all went merry as a marriage bell; 179 But hush ! hark ! a deep sound strikes like a rising knell !

XXII.

Did ye not hear it ?- No; 'twas but the wind, Or the car rattling o'er the stony street; On with the dance! let joy be unconfined; No sleep till morn, when Youth and Pleasure meet To chase the glowing Hours with flying feet .--But hark !- that heavy sound breaks in once more, As if the clouds its echo would repeat; And nearer, clearer, deadlier than before ! Arm ! Arm ! it is-it is-the cannon's opening roar !

165

170

CHILDE HAROLD'S PILGRIMAGE.

XXIII.

Within a window's niche of that high hall Sate Brunswick's fated chieftain ; he did hear That sound, the first amidst the festival, And caught its tone with Death's prophetic ear; And when they smiled because he deem'd it near, His heart more truly knew that peal too well 195 Which stretch'd his father on a bloody bier, And roused the vengeance blood alone could quell: He rush'd into the field, and, foremost fighting, fell.

XXIV.

Ah! then and there was hurrying to and fro, And gathering tears, and tremblings of distress, 200 And cheeks all pale, which but an hour ago Blush'd at the praise of their own loveliness ; And there were sudden partings, such as press The life from out young hearts, and choking sighs Which ne'er might be repeated : who could guess 205 If ever more should meet those mutual eyes, Since upon night so sweet such awful morn could rise !

XXV.

And there was mounting in hot haste : the steed, The mustering squadron, and the clattering car, Went pouring forward with impetuous speed, 210 And swiftly forming in the ranks of war; And the deep thunder peal on peal afar; And near, the beat of the 'arming drum Roused up the soldier ere ine morning star; While throng'd the citizer , with terror dumb, Or whispering, with white lips-"The foe! 215They come! they come !"

190

71 .

LORD BYRON.

XXVI.

And wild and high the "Camerons' gathering " rose,The war-note of Lochiel, which Albyn's hillsHave heard, and heard, too, have her Saxon foes:How in the noon of night that pibroch thrillsSavage and shrill!But with the breath which fillsTheir mountain-pipe, so fill the mountaineersWith the fierce native daring which instilsThe stirring memory of a thousand years,224And Evan's, Donald's fame rings in each clansman's ears !* '

XXVII.

And Ardennest waves above them her green leaves, Dewy with Nature's tear-drops, as they pass, Grieving, if aught inanimate e'er grieves, Over the unreturning brave,—alas ! Ere evening to be trodden like the grass 230 Which now beneath them, but above shall grow In its next verdure, when this fiery mass Of living valour, rolling on the foe,

And burning with high hope, shall moulder cold and low.

XXVIII.

Last noon beheld them full of lusty life,235Last eve in Beauty's circle proudly gay,The midnight brought the signal-sound of strife,The morn the marshalling in arms,—the dayBattle's magnificently-stern array !The thunder-clouds close o'er it, which when rentThe earth is covered thick with other clay,Which her own clay shall cover, heap'd and pent,

Rider and horse,—friend, foe,—in one red burial blent !

^{*} Sir Evan Cameron, and his descendant Donald, the "gentle Lochiel" of the "forty-five."

[†] The wood of Soignies is supposed to be a remnant of the "forest of Ardennes," famous in Boiardo's "Orlando," and immortal in Shakspere's "As You Like It."

CHILDE HAROLD'S PILGRIMAGE.

XXIX.

Their praise is hymn'd by loftier harps than mine; Yet one I would select from that proud throng, 245 Partly because they blend me with his line, And partly that I did his sire some wrong, And partly that bright names will hallow song; And his was of the travest, and when shower'd The death-bolts deadliest the thinn'd files along, 250 Even where the thickest of war's tempest's lower'd, They reached no nobler breast than thine, young, gallant Howard !

XXX.

XXXI.

I turn'd to thee, to thousands, of whom each And one as all a ghastly gap did make In his own kind and kindred, whom to teach Forgetfulness were mercy for their sake; 265 The Archangel's trump, not Glory's, must awake Those whom they thirst for; though the sound of Fame May for a moment soothe, it cannot slake The fever of vain longing, and the name So honour'd but assumes a stronger, bitterer claim. 270

LORD BYRON.

XXXII.

They mourn, but sinile at length; and, smiling, mourn: The tree will wither long before it fall; The hull drives on, though mast and sail be torn; The roof-tree sinks, but moulders on the hall In massy hoariness; the ruin'd wall 275 Stands when its wind-worn battlements are gone; The bars survive the captive they enthral; The day drags through though storms keep out the sun; And thus the heart will break, yet brokenly live on:

XXXIII.

Even as a broken mirror, which the glass280In every fragment multiplies; and makesA. thousand images of one that was,A thousand images of one that was,The same, and still the more, the more it breaks;And thus the heart will do which not forsakes,Living in shatter'd guise, and still, and cold,285And bloodless, with its sleepless sorrow aches,Yet withers on till all without is old,

Showing no visible sign, for such things are untold.

(1816).

5

THE SIEGE OF CORINTH.

XI.

'Tis midnight: on the mountains brown The cold, round moon shines deeply down; Blue roll the waters, blue the sky Spreads like an ocean hung on high, Bespangled with those isles of light, So wildly, spiritually bright; Who ever gazed upon them shining, And turn'd to earth without repining,

THE SIEGE OF CORINTH.

Nor wish'd for wings to flee away, And mix with their eternal ray? 10 The waves on either shore lay there, Calm, clear, and azure as the air; And scarce their foam the pebbles shook, But murmur'd meekly as the brook. The winds were pillow'd on the waves; 15 The banners droop'd along their staves, And, as they fell around them furling, Above them shone the crescent curling; And that deep silence was unbroke, Save where the watch his signal spoke, $\mathbf{20}$ Save where the steed neigh'd oft and shrill, And echo answer'd from the hill, And the wide hum of that wild host Rustled like leaves from coast to coast, As rose the Muezzin's voice in air 25In midnight call to wonted prayer; It rose, that chanted mournful strain, Like some lone spirit's o'er the plain : 'Twas musical, but sadly sweet, Such as when winds and harp-strings meet, · 30 And take a long unmeasured tone, To mortal minstrelsy unknown. It seem'd to those within the wall A cry prophetic of their fall : It struck even the besieger's ear 35 With something ominous and drear An undefined and sudden thrill, Which makes the heart a moment still, Then beat with quicker pulse, ashamed Of that strange sense its silence framed; 40 Such as a sudden passing bell Wakes, though but for a stranger's knell.

(1815).

LORD BYRON.

THE GIAOUR.

He who hath bent him o'er the dead Ere the first day of death is fled, The first dark day of nothingness, The last of danger and distress (Before Decay's effacing fingers Have swept the lines where beauty lingers), And mark'd the mild angelic air, The rapture of repose that's there, The fix'd yet tender traits that streak The languor of the placid cheek, And—but for that sad shrouded eye,

5

10

That fires not, wins not, weeps not, now, And but for that chill, changeless brow, Where cold Obstruction's apathy Appals the gazing mourner's heart, 15 As if to him it could impart The doom he dreads, yet dwells upon-Yes, but for these and these alone, Some moments, ay, one treacherous hour, He still might doubt the tyrant's power; 20 So fair, so calm, so softly seal'd, The first, last look by death reveal'd! Such is the aspect of this shore; 'Tis Greece, but living Greece no more ! So coldly sweet, so deadly fair, 25We start, for soul is wanting there. Here is the loveliness in death, That parts not quite with parting breath; But beauty with that fearful bloom, That hue which haunts it to the tomb, 30 Expression's last receding ray, A gilded halo hovering round decay,

THE GIAOUR.

The farewell beam of Feeling pass'd away! Spark of that flame, perchance of heavenly birth, 34 Which gleams, but warms no more its cherish'd earth!

Clime of the unforgotten brave ! Whose land from plain to mountain-cave Was Freedom's home, or Glory's grave ! Shrine of the mighty ! can it be That this is all remains of thee? 40 Approach, thou craven crouching slave : Say, is not this Thermopylæ? These waters blue that round you lave, O servile offspring of the free-Pronounce what sea, what shore is this? 45 The gulf, the rock of Salamis ! These scenes, their story not unknown, Arise, and make again your own ; Snatch from the ashes of your sires The embers of their former fires; 50 And he who in the strife expires Will add to theirs a name of fear, That Tyranny shall quake to hear, And leave his sons a hope, a fame, They too will rather die than shame : 55 For Freedom's battle once begun, Bequeathed by bleeding Sire to Son, Though baffled oft, is ever won. Bear witness, Greece, thy living page ! Attest it many a deathless age ! 60 While kings, in dusty darkness hid Have left a nameless pyramid, Thy heroes, though the general doom Hath swept the column from their tomb, A mightier monument command, 65 The mountains of their native land !

(1813).

LORD BYRON.

DON JUAN

SONC FROM CANTO III.

The isles of Greece ! the isles of Greece !

Where burning Sappho lov'd and sung, Where grew the arts of war and peace,

Where Delos rose, and Phœbus sprung! Eternal summer gilds them yet, But all, except their sun, is set.

5

10

15

 $\mathbf{20}$

25

30

The Scian and the Teian muse,

The hero's harp, the lover's lute, Have found the fame your shores refuse;

Their place of birth alone is mute To sounds which echo further west Than your sires' "Islands of the Blest."

The mountains look on Marathon

And Marathon looks on the sea; And musing there an hour alone,

I dream'd that Greece might still be free; For standing on the Persians' grave, I could not deem myself a slave.

A king sate on the rocky brow

Which looks o'er sea-born Salamis; And ships, by thousands, lay below,

And men in nations ;—all were his ! He counted them at break of day— And when the sun set, where were they ?

And where are they? and where art thou, My country? On thy voiceless shore The heroic lay is tuneless now—

The heroic bosom beats no more! And must thy lyre, so long divine, Degenerate into hands like mine?

DON JUAN.

.

1

Ł

Tis something, in the dearth of fame, Though link'd among a fetter'd race, To feel at least a patriot's shame, Even as I sing, suffuse my face; For what is left the poet here? For Greeks a blush- for Greece a tear.	35
Must we but weep o'er days more blest? Must we but blush?—Our fathers bled. Earth! render back from out thy breast A remnant of our Spartan dead! Of the three hundred grant but three, To make a new Thermopylæ!	40
What, silent still? and silent all? Ah! no;—the voices of the dead Sound like a distant torrent's fall, And answer, "Let one living head, But one, arise,—we come, we come!" 'Tis but the living who are dumb.	45
In vain— in vain: strike other chords; Fill high the cup with Samian wine! Leave battles to the Turkish hordes, And shed the blood of Scio's vine! Hark! rising to the ignoble call— How answers each bold Bacchanal!	50
You have the Pyrrhic dance as yet; Where is the Pyrrhic phalanx gone? Of two such lessons, why forget The nobler and the manlier one? You have the letters Cadmus gave	55
Fill high the bowl with Samian wine ! We will not think of themes like these ! t made Anacreon's song divine : He served—but served Polycrates—	60
Vere still, at least, our countrymen.	65

LORD BYRON.

The tyrant of the Chemonese	
Was freedom's best and bravest friend ;	
That tyrant was Miltiades!	
Oh! that the present hour would lend	70
Another despot of the kind !	
Such chains as his were sure to bind.	
Fill high the bowl with Samian wine!	
On Suli's rock, and Parga's shore,	
Exists the remnant of a line	75
Such as the Doric mothers bore ;	10
And there, perhaps, some seed is sown,	
The Heracleidan blood might own.	
Trust not for freedom to the Franks-	
They have a king who buys and sells :	
In native swords, and native ranks,	80
The only hope of courage dwells;	
But Turkish force, and Latin fraud,	
Would break your shield, however broad;	
state of call your smell, nowever broad;	
Fill high the bowl with Samian wine !	85
Our virgins dance beneath the shade	
I see their glorious black eyes shine;	
But gazing on each glowing maid,	
My own the burning tear-drop laves,	5
To think such breasts must suckle slaves.	90
Place me on Sunium's marbled steep,	
Where nothing some the	
Where nothing, save the waves and I, May been our mutual	
May hear our mutual murmurs sweep;	
There, swan-like, let me sing and die :	
A land of slaves shall ne'er be mine-	95
Dash down yon cup of Samian wine !	
. (18	819).

W.

SONNET ON CHILLON.

Eternal Spirit of the chainless Mind !

Brightest in dungeons, Liberty! thou art, For there thy habitation is the heart—

The heart which love of thee alone can bind ; And when thy sons to fetters are consign'd—

To fetters, and the damp vault's dayless gloom, Their country conquers with their martyrdom, And Freedom's fame finds wings on every wind. Chillon ! thy prison is a holy place,

And thy sad floor an altar—for 'twas trod, Until his very steps have left a trace

Worn, as if thy cold pavement were a sod, By Bonnivard ! May none those marks efface ! For they appeal from tyranny to God.

(1816).

5

10

ON THIS DAY I COMP FE MY THIRTY-SIXTH YE. R.

MISSOLONGHI, Jan. 22, 1824.

"Tis time this heart should be unmoved, Since others it hath ceased to move : Yet, though I cannot be beloved, Still let me love !

My days are in the yellow leaf;

The flowers and fruits of love are gone; The worm, the canker, and the grief

Are mine alone !

The fire that on my bosom preys Is lone as some volcanic isle; No torch is kindled at its blaze— A funeral pile!

81

5

LORD BYRON.

The hope, the fear, the jealous care, The exalted portion of the pain And power of love, I cannot share, But wear the chain.

But 'tis not thus_and 'tis not here______ Such thoughts should shake my soul, nor now, Where glory decks the hero's bier, Or binds his brow. 15

20

25

30

.35

40

The sword, the banner, and the field, Glory and Greece, around me see! The Spartan, borne upon his shield, Was not more free.

Awake! (not Greece—she is awake!) Awake, my spirit! Think through whom Thy life-blood tracks its parent lake, And then strike home.

Tread those reviving passions down, Unworthy manhood !—unto thee Indifferent should the smile or frown Of beauty be.

If thou regrett'st thy youth, why live? The land of honourable death Is here : ---up to the field, and give Away thy breath !

Seek out—less often sought than found— A soldier's grave, for thee the best; Then look around, and choose thy ground, And take thy rest.

PERCY BYSSHE SHELLEY. 1792-1822.

TO A SKYLARK.

Hail to thee, blithe spirit ! Bird thou never wert, That from heaven, or near it, Pourest thy full heart In profuse strains of unpremeditated art.	5
Higher still and higher From the earth thou springest Like a cloud of fire ; The blue deep thou wingest, And singing still dost soar, and soaring ever singest.	10
In the golden lightning Of the sunken sun, O'er hich clouds are brightening, O'er float and run; Like an unbodied jo de se race is just begun.	15
The pale purple even Melts around thy flight ; Like a star of heaven, In the broad daylight Thou art unseen, but yet I hear thy shrill delight,	
Keen as are the arrows Of that silver sphere, Whose intense lamp narrows In the white dawn clear, Intil we hardly see, we feel, that it is there.	20
	95

83

All the earth and air With thy voice is loud, As, when night is bare, From one lonely cloud The moon rains out her beams, and heaven is overflowed. 30

35

40

What thou art we know not; What is most like thee ? From rainbow clouds there flow not Drops so bright to see, As from thy presence showers a rain of melody.

Like a poet hidden In the light of thought, Singing hymns unbidden, Till the world is wrought To sympathy with hopes and fears it heeded not :

Like a high-born maiden In a palace tower, Soothing her love-laden Soul in secret hour With music sweet as love, which overflows her bower: 45

Like a glow-worm golden In a dell of dew, Scattering unbeholden Its aërial hue Among the flowers and grass, which screen it from the view : 50

Like a rose embowered In its own green leaves, By warm winds deflowered, Till the scent it gives Makes faint with too much sweet these heavy-winged thieves: 55

TO A SKYLARK.	85
Sound of vernal showers	
On the twinkling grass,	
Rain-awakened flowers,	
All that ever was	
Joyous, and clear, and fresh, thy music doth surpass :	60
Teach us, sprite or bird,	
What sweet thoughts are thine:	
I have never heard	
Praise of love or wind	
That panted forth a flood of rapture so divine.	
a apouro so urvine,	65
Chorus Hymenæal,	
Or triumphal chaunt,	
Matched with thine, would be all	
But an empty yount	
A thing wherein we feel there is some hidden want.	70
What objects are the fountains	
Of thy happy strain ?	
What fields, or waves, or mountains	
What shapes of elements a	
What love of thine own kind? what ignorance of pain?	75
	15
With thy clear keen joyance	
Languor cannot be:	
Shadow of annoyance	
Never came near thee:	
Thou lovest, but ne'er knew love's sad satiety.	80
Waking or asleep,	
Thou of death must deem	
Things more true and deep	
Than we mortals droom	
Or how could thy notes flow in such a crystal stream?	QE
ou cam i	85

ġ

•

「「「「「」

San Strange Strang

-

We look before and after, And pine for what is not: Our sincerest laughter With some pain is fraught; Our sweetest songs are those that tell of saddest thought. 90

Yet, if we could scorn Hate, and pride, and fear; If we were things born Not to shed a tear, I know not how thy joy we ever should come near.

Better than all measures Of delightful sound, Better than all treasures That in books are found, Thy skill to poet were, thdu scorner of the ground !

Teach me half the gladness That thy brain must know, Such harmonious madness From my lips would flow, The world should listen then, as I am listening now. 105 (1820).

TO _____

Music, when soft voices die, Vibrates in the memory— Odours, when sweet violets sicken, Live within the sense they quicken.

Rose leaves, when the rose is dead, Are heaped for the beloved's bed; And so thy thoughts, when thou art gone, Love itself shall slumber on.

(1821).

5

95

100

THE CLOUD.

I bring fresh showers for the thirsting flowers,	
From the seas and the streement	
I bear light shade for the leaves when laid	
In their noonday dreams	
From my wings are shaken the dews that walks	
- no sweet Duus every one	5
When rocked to rest on their mother's breast,	
As she dances about the sun.	
I wield the flail of the lashing hail,	
And whiten the green plains under,	
And then again I dissolve it in rain,	10
And laugh as I pass in thunder.	
The surger as I pass in thunder.	
I sift the snow on the mountains below,	
And their great pines groan agheat	
The all the night 'tis my pillow white	1 -
While I sleep in the arms of the li	15
outline on the tow 3 of my skiev howers	
Lightning my pilot sits	
In a cavern under is fettered the thunder,	
To suruggles and howle at fits.	
Over earth and ocean, with gentle motion,	20
This pilot 'a guiding me,	
Lured by the love of the genii that move	
In the depths of the purple sea;	
Over the rills and the average is a start of the purple sea;	
Over the rills, and the crags, and the hills,	25
Over the lakes and the plains, Wherever he droom and	
Wherever he dream, under mountain or stream, The Spirit he low	
- TO OPITIO HE LOVE . "Amaina .	
And I all the while bask in heaven's blue smile,	
winnst he is dissolving in rains.	30
The sanguine sunrise, with his meteor eyes,	
And his burning plumes outsproad	
Leaps on the back of my sailing rack,	
When the morning star shines dead,	
87	

As on the jag of a mountain crag,	3
Which an earthquake rocks and swings,	
An eagle alit one moment may sit	
In the light of its golden wings,	
And, when sunset may breathe, from the lit sea ben	eath
its ardours of rest and of love,	4(
And the crimson pall of eve may fall	
From the depth of heaven above.	
With wings folded I rest, on mine airy nest,	
As still as a brooding dove.	
That orbed maiden with white fire laden,	45
Whom mortals call the meon,	40
Glides glimmering o'er my fleece-like floor,	
By the midnight breezes strewn ·	
And wherever the beat of her unseen feet,	
Which only the angels hear.	50
May have broken the woof of my tent's thin roof,	
The stars peep behind her and peer :	
And I laugh to see them whirl and flee,	
Like a swarm of golden bees,	
When I widen the rent in my wind-built tent,	55
Till the calm rivers, lakes, and seas.	
Like strips of the sky fallen through me on high.	
Are each paved with the moon and these.	
I bind the sun's throne with a burning zone,	
And the moon's with a girdle of pearl;	60
The volcanoes are dim, and the stars reel and swim,	00
When the whirlwinds, my banner unfurl.)
From cape to cape, with a bridge-like shape,	
Over a torrent sea,	
Sunbeam-proof, I hang like a roof,	65
The mountains its columns be.	00
The triumphal arch through which I march,	
With hurricane, fire, and snow,	

88

-0

SONNET. - OZYMANDIAS.

When the powers of the air are chained to my chair, Is the million-coloured bow; The sphere-fire above its soft colours wove, 70 While the moist earth was laughing below. I am the daughter of earth and water, And the nursling of the sky : I pass through the pores of the ocean and shores; 75I change, but I cannot die. For after the rain, when with never a stain, The pavilion of heaven is bare, And the winds and sunbeams with their convex gleams Build up the blue dome of air, I silently laugh at my own cenotaph, 80 And out of the caverns of rain, Like a child from the womb, like a ghost from the tomb, I arise and unbuild it again.

(1820).

5

10

SONNET .-- OZYMANDIAS.

I met a traveller from an antique land Who said: "Two vast and trunkless legs of stone Stand in the desert. Near them on the sand,

Half sunk, a shattered visage lies, whose frown And wrinkled lip and sneer of cold command, Tell that its sculptor well those passions read

Which yet survive, stamped on these lifeless things, The hand that mocked them and the heart that fed : And on the pedestal these words appear:

'My name is Ozymandias, king of kings: Look on my works, ye mighty, and despair !'

Nothing beside remains. Round the decay Of that colossal wreck, boundless and bare, The lone and level sands stretch far away."

(1817).

STANZAS

WRITTEN IN DEJECTION NEAR NAPLES. The sun is warm, the sky is clear, The waves are dancing fast and bright, Blue isles and snowy mountains wear The purple noon's transparent might, The breath of the moist earth is light, 5 Around its unexpanded buds; Like many a voice of one delight, The winds, the birds, the ocean floods, The City's voice itself, is soft like Solitude's. I see the deep's untrampled floor 10 With green and purple sea-weeds strown; I see the waves upon the shore, Like light dissolved, in star-showers thrown : I sit upon the sands alone, The lightning of the noontide ocean 15 Is flashing round me, and & tone Arises from its measured motion, How sweet! did any heart now share in my emotion. Alas! I have not hope nor health, Nor peace within nor calm around, 20 Nor that content surpassing wealth The sage in meditation found, And walked with inward glory crowned-Nor fame, nor power, nor love, nor leisure. Others I see whom these surround-25Smiling they live, and call life pleasure ;----To me that cup has been dealt in another measure. Yet now despair itself is mild, Even as the winds and waters are; I could lie down like a tired child, 30 And weep away the life of care

ARETHUSA.

Which I have borne and yet must bear, Tili death like sleep might steal on me, And I might feel in the warm air My cheek grow cold, and hear the sea Breathe o'er my dying brain its last monotony. 35 Some might lament that I were cold, As I, when this sweet day is gone, Which my lost heart, too soon grown old, Insults with this untimely moan; 40 They might lament-for I am one Whom men love not,-and yet regret, Unlike this day, which when the sun Shall on its stainless glory set, Will linger, though enjoyed, like joy in memory yet. 45

(1818).

5

10

15

ARETHUSA.

Arethusa arose From her couch of snows In the Acroceraunian mountains,-From cloud and from crag, With many a jag, Shepherding her bright fountains. She leapt down the rocks, With her rainbow locks Streaming among the streams ;---Her steps paved with green The downward ravine Which slopes to the western gleams: And gliding and springing She went, ever singing, In murmurs as soft as sleep; The Earth seemed to love her, And Heaven smiled above her, As she lingered towards the deep.

Then Alpheus bold,	
On his glacier cold,	20
With his triden't the mountains strook	
And opened a chasm	
In the rocks ;-with the spasm	
All Erymanthus shook.	
And the black south wind	25
It concealed behind	
The urns of the silent snow,	
And earthquake and thunder	
Did rend in hunder	
The bars of the springs below.	30
The beard and the hair	
Of the River-god were	
Seen through the torrent's sweep,	
As he followed the light	
Of the fleet nymph's flight	35
To the brink of the Dorian deep.	
"Oh save me! Oh guide me!	
And bid the deep hide me,	
For he grasps me now by the hair!"	
The loud Ocean heard,	40
To its blue depth stirred,	
And divided at her prayer;	
And under the water	
The Earth's white daughter	
Fled like a sunny beam;	45
Behind her descended	
Her billows, unblended	
With the brackish Dorian stream :-	
Like a gloomy stain On the emerald main	~ ~
Alpheus rushed behind,—	50
As an eagle pursuing	
A dove to its ruin	
Down the streams of the cloudy wind	

ARETHUSA.	93
Under the bowers	
Where the Ocean Powers	55
Sit on their pearled thrones,	
Through the coral woods	
Of the weltering floods,	
Over heaps of unvalued stones;	
Through the dim beams	60
Which amid the streams	
Weave a network of coloured light;	*
And under the caves,	
Where the shall	
Where the shadowy waves	65
Are as green as the forest's night :	
Outspeeding the shark,	
And the sword-fish dark,	
Under the ocean foam,	
And up through the rifts	70
Of the mountain clifts They passed to their Dorian home.	
And now from their fountains In Enna's mountains	
Down one vale where the morning basks,	75
Like mends once parted	
Grown single-hearted,	
They ply their watery tasks.	
At sunrise they leap From their grad	
From their cradles steep In the cave of the shelving hill;	80
At noontide they flow	
Through the woods below	
And the meadows of asphodel;	
And at night they sleep	0.7
In the rocking deep	85
beneath the Ortygian shore.	
Like spirits that lie	
In the azure sky	
When they love but live no more.	90
(1820)	

A BUSH

and the star and

- all strange to

the second second second second

.

ODE TO THE WEST WIND.

O wild West Wind, thou breath of Autumn's being, Thou from whose unseen presence the leaves dead Are driven, like ghosts from an enchanter fleeing,

5

10

20

25

Yellow, and black, and pale, and hectic red, Pestilence-stricken multitudes : O, thou,

Who chariotest to their dark wintry bed

The winged seeds, where they lie cold and low,

Each like a corpse within its grave, until Thine azure sister of the Spring shall blow

Her clarion o'er the dreaming earth, and fill (Driving sweet buds like flocks to feed in air) With living hues and odours plain and hill :

Wild Spirit which art moving everywhere; Destroyer and preserver; hear, O, hear!

Thou on whose stream, 'mid the steep sky's commotion, 15 Loose clouds like earth's decaying leaves are shed, Shook from the tangled boughs of Heaven and Ocean,

Angels of rain and lightning : there are spread On the blue surface of thine airy surge,

Like the bright hair uplifted from the head

Of some fierce Mænad, even from the dim verge Of the horizon to the zenith's height

The locks of the approaching storm. Thou dirge

Of the dying year, to which this closing night Will be the dome of a vast sepulchre,

Vaulted with all thy congregated might

Of vapours, from whose solid atmosphere Black rain, and fire, and hail, will burst : O, hear !

ODE	TO	THE	WEST	WIND.
-----	----	-----	------	-------

	AD
Thou who didst waken from his summer dreams The blue Mediterranean, where he lay, Lulled by the coil of his crystalline streams,	30
Beside a pumice isle in Baiæ's bay, And saw in sleep old palaces and towers Quivering within the wave's intenser day,	
Ali overgrown with azure moss, and flowers So sweet, the sense faints picturing them ! Thou For whose path the Atlantic's level powers	35
Cleave themselves into chasms, while far below The sea-blooms and the oozy woods which wear The sapless foliage of the ocean, know	40
Thy voice, and suddenly grow grey with fear, And tremble and despoil themselves : O, hear!	10
If I were a dead leaf thou mightest bear; If I were a swift cloud to fly with thee; A wave to pant beneath thy power, and share	
The impulse of thy strength, only less free Than thou, O uncontrollable ! if even I were as in my boyhood, and could be	45
The comrade of thy wanderings over heaven, As then, when to outstrip thy skiey speed. Scarce seemed a vision; I would ne'er have striven	50
As thus with thee in prayer in my sore need. Oh! lift me as a wave, a leaf, a cloud! I fall upon the thorns of life! I bleed!	
A heavy weight of hours has chained and bowed One too like thee—tameless, and swift, and proud.	55
Make me thy lyre, even as the forest is : What if my leaves are falling like its own ! The tumult of thy mighty harmonies	

Will take from both a deep autumnal tone, Sweet though in sadness. Be thou, spirit fierce. My spirit! Be thou me, impetuous one!

Drive my dead thoughts over the universe

Like withered leaves to quicken a new birth ! And, by the incantation of this verse,

Scatter, as from an unextinguished hearth Ashes and sparks, my words among mankind ! Be through my lips to unawakened earth

The trumpet of a prophecy! O, Wind, If Winter comes, can Spring be far behind?

(1819).

60

65

 $\mathbf{70}$

5

10

TO ____.

One word is too often profaned For me to profane it, One feeling too falsely disdained For thee to disdain it. One hope is the like despain For prudence to smother, And pity from thee more dear Than that from another. I can give not what men call love, But wilt thou accept not The worship the heart lifts above And the Heavens reject not : The desire of the moth for the star, Of the night for the morrow, The devotion to something afar From the sphere of our sorrow ?

15

(1821).

THE QUESTION.

T da

Barn mint, as I wandered by the way,	
Dare winter suddenly was changed to	
Bencie odours led inv stens astron	
mixed with a sound of waters manage	
Atong a snelving bank of turf which lass	
Under a copse, and hardly dered to a	5
to green arms round the boson of the	
But kissed it and then fled, as thou mightest in dream	
m and then ned, as thou mightest in dream	l.
There grew pied wind-flowers and violets,	
Daisies, those pearled Arctumi of the	10
The constenated newer that never set	10
raint oxhps; tender bluebelle et al.	
- the bout schild neaven ! and that tall d.	
tos mother's lace with heaven's collected	
When the low wind, its playmate's voice it hears.	15
And in the state of the state o	
And in the warm hedge g bw lush eglantine,	
Green cow-bind and the moonlight and	
strong blossonis, and white ones and	
the one origin uew vet (frained not be at 1	80
and tobes, alle IVV sernenting	20
with its dark buds and leaves ment	
addie, Ulack, and strong and it	
Fairer than any wakened eyes behold.	
And nearer to the river's trembling edge	25
There grew broad flag-flowers, purple pranked with wh And starry river-buds among the sed	lite
	<i></i> ,
And hoating water-likes broad and he he	
the local and the ball overhung the had	
with moonight beams of their way mater it is	30
and wait usites, and reeds of such duop must	90
As soothed the dazzled eye with sober sheen.	

97

Methought that of these visionary flowers I made a nosegay, bound in such a way

That the same hues which in their natural bowers Were mingled or opposed, the like array

Kept these imprisoned children of the Hours

Within my hand,—and then, elate and gay, I hastened to the spot whence I had come, That I might there present it—oh! to whom ?

(1820).

35

40

5

10

15

20

A SUMMER-EVENING CHURCHYARD, LECHLADE, GLOUCESTERSHIRE.

The wind has swept from the wide atmosphere Each vapour that obscured the sunset's ray; And pallid evening twines its beaming hair In duskier braids around the languid eyes of day: Silence and twilight, unbeloved of men, Creep hand in hand from yon obscurest glen.

They breathe their spells towards the departing day, Encompassing the earth, air, stars, and sea; Light, sound, and motion, own the potent sway, Responding to the charm with its own mystery. The winds are still, or the dry church-tower grass Knows not their gentle motions as they pass.

Thou too, aërial pile, whose pinnacles

Point from one shrine like pyramids of fire, Obey'st in silence their sweet solcmn spells, Clothing in hues of heaven thy dim and distant spire, Around whose lessening and invisible height Gather among the stars the clouds of night.

The dead are sleeping in their sepulchres:

And, mouldering as they sleep, a thrilling sound, Half sense, half thought, among the darkness stirs,

TO NIGHT.

Breathed from their wormy beds all living things around, And mingling with the still night and mute sky, Its awful hush is felt inaudibly.

Thus solemnized and softened, death is mild And terrorless as this serenest night: Here could I hope, like some enquiring child Sporting on graves, that death did hide from human sight Sweet secrets, or beside its breathless sleep

That loveliest dreams perpetual watch did keep.

30

5

(1815).

TO NIGHT.

Swiftly walk over the western wave, Spirit of Night! Out of the misty eastern cave Where, all the long and lone daylight, Thou wovest dreams of joy and fear Which make thee terrible and dear, Swift by thy flight!

Wrap thy form in a mantle grey, Star-inwrought, Blind with thine hair the eyes of Day; 10 Kiss her until she be wearied out, Then wander o'er city, and sea, and land, Touching all with thine opiate wand— Come, long-sought !

When I arose and saw the dawn,15I sighed for thee ;When light rode high, and the dew was gone,And noon lay heavy on flower and tree,And the weary Day turned to his rest,Lingering like an unloved guest,20I sighed for thee.

99

Thy brother Death came, and cried, Wouldst thou me? Thy sweet child Sleep, the filmy-eyed, Murmured like a noontide bee, Shall I nestle near thy side? Wouldst thou me?—And I replied, No, not thee !

25

30

35

5

10

15

(1821).

Death will come when thou art dead, Soon, too soon— Sleep will come when thou art fled ; Of neither would I ask the boon I ask of thee, beloved Night— Swift be thine approaching flight, Come soon, soon !

DIRGE FOR THE YEAR.

Orphan hours, the year is dead, Come and sigh, come and weep !___ Merry hours, smile instead,

For the year is but asleep. See, it smiles as it is sleeping, Mocking your untimely weeping.

As an earthquake rocks a corse In its coffin in the clay,

So white winter, that rough nurse, Rocks the dead-cold year to-day; Solemn hours! wail aloud For your mother in her shroud.

As the wild air stirs and sways The tree-swung cradle of a child, So the breath of these rude days

CHORUSES FROM "HELLAS."

Rocks the year :- be calm and mild, Trembling hours, she will arise With new love within her eyes.

January grey is here,

Like a sexton by her grave ; February bears the bier ;

March with grief doth howl and rave; And April weeps—but, O, ye hours ! Follow with May's fairest flowers.

(1821).

CHORUSES FROM "HELLAS."

In the great morning of the world, The spirit of God with might unfurled The flag of Freedom over Chaos,

And all its banded anarchs fled, Like vultures frighted from Imaus,

Before an earthquake's tread.— So from Time's tempe-tuous dawn Freedom's splendour burst and shone :— Thermopylæ and Marathon Caught, like mountains beacon-lighted, The springing fire.—The wingèd glory On Philippi half alighted,

Like an eagle on a promontory. Its unwearied wings could fan The quenchless ashes of Milan. From age to age, from man to man, It lived; and lit from land to land, Florence, Albion, Switzerland.

Then night fell; and, as from night, Re-assuming fiery flight, From the West swift freedom came, Against the course of Heaven and doom, 101

20

5

10

15

A second sun arrayed in flame, To burn, to kindle, to illume. From far Atlantis its young beams Chased the shadows and the dreams. France, with all her sanguine steams, Hid, but quenched it not ; again Through clouds its shafts of glory rain From utmost Germany to Spain.

25

30

35

40

45

50

55

As an eagle fed with morning Scorns the embattled tempest's warning, When she seeks her aërie hanging

In the mountain-cedar's hair, And her brood expect the clanging

Of her wings through the wild air, Sick with famine :- Freedom so To what of Greece remaineth now Returns; her hoary ruins glow Like Orient mountains lost in day;

Beneath the safety of her wings Her renovated nurslings prey,

And in the naked lightnings Of truth they purge their dazzled eyes. Let Freedom leave—where'er she flies, A desert, or a paradise ; Let the beautiful and the brave Share her glory, or a grave.

Worlds on worlds are rolling ever From creation to decay, Like the bubbles on a river Sparkling, bursting, borne away. But they are still immortal Who, through birth's orient portal And death's dark chasm hurrying to and fro, Clothe their unceasing flight

*

CHORUSES FROM "HELLAS."	103	
In the brief dust and light		
orathered around their chariots as they go .		
New shapes they still may weave		
New gouls, new laws reasing	60	
Digit of aim are they as the robes they last	60	
On Death's bare ribs had cast.		
A Power from the unknown God,		•
A Promethean conqueror came;		
Like a triumphal path he trod		
The thorns of death and shame.	65	
A mortal shape to him		
Was like the vapour dim		
Which the orient planet animates with light;		
Hell, Sin, and Slavery, came,		
Like bloodhounds mild and the	70	
Nor preyed, until their Lord had taken flight.		
The moon of Mahomet		
Arose, and it shall got.		
while, blazoned as on heaven's immortal near	~~	
The cross leads generations on.	75	
Swift as the radiant shapes of sleep		
From one whose dreams are Paradise		
Fly, when the fond wretch wakes to weep,		
And Day peeps forth with her blank eyes;		
So fleet, so faint, so fair,	80	
The Powers of earth and -		
Fled from the folding-star of Bethlehem:		
Apollo, Pan, and Love,		
And even Olympian T.		
Grew weak, for killing Truth had glared on them;	85	
and seas and streams		ť
Dispeopled of their dreams		
ruch waters turned to blood, their dew to torn		
Wailed for the golden years.	0.0	
G COLD.	90	

Alth Survey Blances - Shaney " Specification

and the second second second

•

10 16

The second se

The world's great age begins anew, The golden years return, The earth doth like a snake renew Her winter weeds outworn : Heaven smiles, and faiths and empires gleam 95 Like wrecks of a dissolving dream. A brighter Hellas rears its mountains From waves serener far; A new Peneus rolls his fountains Against the morning star. 100 Where fairer Tempes bloom, there sleep Young Cyclads on a sunnier deep. A loftier Argo cleaves the main, Fraught with a later prize; Another Orpheus sings again, 105 And loves, and weeps, and dies. A new Ulysses leaves once more Calypso for his native shore. O, write no more the tale of Troy, If earth Death's scroll must be ! 110 Nor mix with Laian rage the joy Which dawns upon the free: Although a subtler Sphinx renew Riddles of death Thebes never knew. Another Athens shall arise, 115 And to remoter time Bequeath, like sunset to the skies, The splendour of its prime; And .eave, if nought so bright may live, All earth can take or Heaven can give. 120

LINES: WHEN THE LAMP IS SHATTERED.	105
Saturn and Love their long repose Shall burst, more bright and good Than all who fell, than One who rose, Than many unsubdued : Not gold, not blood, their altar dowers, But votive tears and symbol flowers.	125
O cease ! must hate and death return ? Cease ! must men kill and die ? Cease ! drain not to its dregs the urn Of bitter prophecy. The world is weary of the past, Oh might it die or rest at last !	130
(1821).	

LINES: WHEN THE LAMP IS SHATTERED.

When the lamp is shattered The light in the dust lies dead— When the cloud is scattered The rainbow's glory is shed. When the lute is broken, Sweet t tones are remembered not; When the lips have spoken, Loved accents are soon forgot. As music and splendour Survive not the lamp and the lute,

15

10

PERC . BY38HE SHELLEY.

When hearts have once mingled Love first leaves the well-built nest, The weak one is singled To endure what it once possest. O Love ! who bewailest The frailty of all things here, Why choose you the frailest For your cradle, your home, and your bier ?

Its passions will rock thee As the storms rock the ravens on high: Bright reason will mock thee, Like the sun from a wintry sky. From thy nest every rafter Will rot, and thine eagle home Leave thee' naked to laughter, When leaves fall and cold winds come.

(1822).

 $\mathbf{20}$

25

30

JOHN KEATS.

1795-1821.

LINES ON THE MERMAID TAVERN.

Souls of Poets dead and gone, What Elysium have ye known, Happy field or mossy cavern, Choicer than the Mermaid Tavern ? Have ye tippled drink more fine Than mine host's Canary wine ? Or are fruits of Paradise Sweeter than those dainty pies Of venison ? O generous food ! Drest as though bold Robin Hood Would, with his maid Marian, Sup and bowse from horn and can.

I have heard that on a day Mine host's sign-board flew away, Nobody knew whither, till An astrologer's old quill To a sheepskin gave the story, Said he saw you in your glory, Underneath a new old-sign Sipping beverage divine, And pledging with contented smack The Mermaid in the Zodiac.

Souls of poets dead and gone, What Elysium have ye known, Happy field or mossy cavern, Choicer than the Mermaid Tavern ? 107

25

5

10

15

ON FIRST LOOKING INTO CHAPMAN'S HOMER.

Much have I travell'd in the realms of gold, And many goodly states and kingdoms seen ; Round many western islands have I been Which bards in fealty to Apollo hold. Oft of one wide expanse had I been told That deep-brow'd Homer ruled as his demesne ; Yet did . never breathe its pure serene Till I heard Chapman speak out loud and bold : Then felt I like some watcher of the skies

When a new planet swims into his ken; Or like stout Cortez when with eagle eyes

He stared at the Pacific-and all his men Look'd at each other with a wild surmise-Silent, upon a peak in Darien.

(1816).

5

10

5

ODE TO A NIGHTINGALE.

My heart aches, and a drowsy numbress pains My sense, as though of hemlock I had drunk, Or emptied some dull opiate to the drains One minute past, and Lethe-wards had sunk : 'Tis not through envy of thy happy lot, But being too happy in thy happiness,-That thou, light-winged Dryad of the trees, In some melodious plot Of beechen green, and shadows numberless, Singest of summer in full-throated ease. 10 O, for a draught of vintage, that hath been Cool'd a long age in the deep-delved earth, Tasting of Flora and the country green, Dance, and Provençal song, and sun-burnt mirth ! O for a beaker full of the warm South, 15 Full of the true, the blushful Hippocrene,

ODE TO A NIGHTINGALE.

With beaded bubbles winking at the brim, And purple-stained mouth ; That I might drink, and leave the world unseen, And with thee fade away into the forest dim : 20 Fade far away, dissolve, and quite forget What thou among the leaves hast never known, The weariness, the fever, and the fret Here, where men sit and hear each other groan ; Where palsy shakes a few, sad, last gray hairs, Where youth grows pale, and spectre-thin, and dies; 25 Where but to think is to be full of sorrow And leaden eyed despairs, Where Beauty cannot keep her lustrous eyes, Or new Love pine at them beyond to-morrow. 30 Away! away! for I will fly to thee, Not charioted by Bacchus and his pards, But on the viewless wings of Poesy, Though the dull brain perplexes and retards: Already with thee ! tender is the night, And haply the Queen-Moon is on her throne, 35 Cluster'd around by all her starry Fays; But here there is no light, Save what from heaven is with the breezes blown Through verdurous glooms and winding mossy ways. 39 I cannot see what flowers are at my feet, Nor what soft incense hangs upon the boughs, But, in embalmed darkness, guess each sweet Wherewith the seasonable month endows The grass, the thicket, and the fruit-tree wild; White hawthorn, and the pastoral eglantine; 45 Fast-fading violets cover'd up in leaves; 2' ad mid-May's eldest child, The coming musk-rose, full of dewy wine, The murmurous haunt of flies on summer eves. 50

Darkling I listen; and for many a time I have been half in love with easeful Death, Call'd him soft names in many a mused rhyme, To take into the air my quiet breath ; Now more than ever seems it rich to die, 55 To cease upon the midnight with no pain, While thou art pouring forth thy soul abroad In such an ecstasy ! Still wouldst thou sing, and I have ears in vain-To thy high requiem become a sod. 60 Thou wast not born for death, immortal Bird ! No hungry generations tread thee down ; The voice I hear this passing night was heard In ancient days by emperor and clown : Perhaps the self-same song that found a path 65 Through the sad heart of Ruth, when sick for home, She stood in tears amid the alien corn ; The same that oft-times hath Charm'd magic casements, opening on the foam Of perilous seas, in faery lands forlorn. 70 Forlorn ! the very word is like a bell To toll me back from thee to my sole self ! Adieu ! the fancy cannot cheat so well As she is famed to do, deceiving elf. Adieu ! adieu ! thy plaintive anthem fades 75 Past the near meadows, over the still stream, Up the hill-side; and now 'tis buried deep In the next valley-glades: Was it a vision, or a waking dream ? Fled is that music :---do I wake or sleep? 80 (1819).

ODE ON A GRECIAN URN.

Thou still unravish'd bride of quietness, Thon foster-child of silence and slow time, Sylvan historian, who canst thus express A flowery tale more sweetly than our rhyme : What leaf-fringed legend haunts about thy shape 5 Of deities or mortals, or of both, In Tempe or the dales of Arcady ? What men or gods are these? what maidens loth ? What mad pursuit? What struggle to escape? What pipes and timbrels? What wild ecstasy? 10 Heard melodies are sweet, but those unheard Are sweeter; therefore, ye soft pipes, play on; Not to the sensual ear, but, more endear'd, Pipe to the spirit ditties of no tone : Fair youth, beneath the trees, thou canst not leave 15 Thy song, nor ever can those trees be bare; Bold Lover, never, never canst thou kiss, Though winning near the goal-yet, do not grieve; She cannot fade, though thou hast not thy bliss, For ever wilt thou love, and she be fair ! 20 Ah, happy, happy boughs ! that cannot shed Your leaves, nor ever bid the Spring adieu; And, happy melodist, unwearied, For ever piping songs for ever new; More happy love ! more happy, happy love ! 25 For ever warm and still to be enjoy'd, For ever panting and for ever young; All breathing human passion far above, That leaves a heart high-sorrowful and cloy'd, A burning forehead, and a parching tongue. 30 111

35

40

45

Who are these coming to the sacrifice ? To what green altar, O mysterious priest, Lead'st thou that heifer lowing at the skies, And all her silken flanks with garlands drest ? What little town by river or sea-shore, Or mountain built with peaceful citadel, Is emptied of its folk, this pious morn? And, little town, thy streets for evermore Will silent be; and not a soul to tell Why thou art desolate, can e'er return. O Attic shape ! Fair attitude ! with brede Of marble men and maidens overwrought, With forest branches and the trodden weed; Thou, silen + form ! dost tease us out of thought As doth eternity: Cold^{*}Pastoral ! When old age shall this generation waste, Thou shalt remain, in midst of other woe Than ours, a friend to man, to whom thou say'st, "Beauty is truth, truth beauty,"-that is all Ye know on earth, and all ye need to know. 50 (1819).

TO AUTUMN.

Season of mists and mellow fruitfulness, Close bosom-friend of the maturing sun; Conspiring with him how to load and bless With fruit the vines that round the thatch-eaves run; To bend with apples the mossed cottage-trees, 5 And fill all fruit with ripeness to the core; To swell the gourd, and plump the hazel shells With a sweet kernel; to set budding more, And still more, later flowers for the bees, Until they think warm days will never cease, 10 For Summer has o'erbrimmed their clammy cells.

STANZAS.

Who hath not seen thee oft amid thy store ? Sometimes whoever seeks abroad may find Thee sitting careless on a granary floor, Thy hair soft-lifted by the winnowing wind; Or on a half-reap'd furrow sound asleep, 15 Drowsed with the fume of poppies, while thy hook Spares the next swath and all its twined flowers : And sometimes like a gleaner thou dost keep Steady thy laden head across a brook ; 20 Or by a cider-press, with patient look, Thou watchest the last oozings hours by hours. Where are the songs of Spring? Ay, where are they? Think not of them, thou hast thy music too-While barred clouds bloom the soft-dying day, 25 And touch the stubble-plains with rosy hue; Then in a wailful choir the small gnats mourn Among the river sallows, borne aloft Or sinking as the light wind lives or dies; And full-grown lambs loud bleat from hilly bourn, 30 Hedge-crickets sing; and now with treble soft The redbreast whistles from a garden croft; And gathering swallows twitter in the skies.

(1819).

5

STANZAS.

In a drear-nighted December, Too happy, happy tree, Thy branches ne'er remember Their green felicity : The north cannot undo them With a sleety whistle through them, Nor frozen thawings glue them From budding at the prime.

10

15

20

5

In a drobbings neighted December, Too happy, happy brook, Thy bubblings neier remember Apollo's summer look ; But, with a sweet forgetting, They stay their crystal fretting, Never, never petting About the frozen time.

Ah, would 'twere so with many A gentle girl and boy ! But were there ever any Writhed not at passed joy ? To know the change and feel it, When there is none to heal it, Nor numbed sense to steel it, Was never said in rhyme.

LA BELLE DAME SANS MERCI.

A BALLAD.

Ι.

"O what can ail thee, knight-at-arms, Alone and palely loitering? The sedge has wither'd from the lake, And no birds sing.

Π.

"O what can ail thee, knight-at-arms, So haggard and so woe-begone? The squirrel's granary is full, And the harvest's done.

LA BELLE DAME SANS MERCI.

III.

"I see a lily on thy brow With anguish moist and fever dew, And on thy cheeks a fading rose Fast withereth too."

IV.

"I met a lady in the meads, Full beautiful—a faery's child, Her hair was long, her foot was light, And her eyes were wild.

v.

"I made a garland for her head, And bracelets too, and fragrant zone; She look'd at me as she did love, And made sweet moan.

VI.

"I set her on my pacing steed, And nothing else saw all day long, For sidelong would she bend, and sing A faery's song.

VII.

"She found me roots of relish sweet, And honey wild, and manna dew, And sure in language strange she said—

'I love thee true.'

25

15

VIII.

"She took me to her elfin grot, And there she wept, and sigh'd full sore, And there I shut her wild wild eyes With kisses four.

IX.

"And there she lulled me asleep, And there I dream'd—Ah! woe betide! The latest dream I ever dream'd On the cold hill's side.

x.

"I saw pale kings and princes too, Pale warriors, death-pale were they all; They cried—'La Belle Dame sans Merci Hath thee in thrall!'

XI.

"I saw their starved lips in the gloam, With horrid warning gaped wide, And I awoke and found me here, On the cold hill's side.

XII.

"And is this why I sojourn here, Alone and palely loitering, Though the sedge is wither'd from the lake, And no birds sing."

(1819).

30

35

40

45

THE EVE OF ST. AGNES.

I.

St. Agnes' Eve-Ah, bitter chill it was ! The owl, for all his feathers, was a-cold; The hare limped trembling through the frozen grass, And silent was the flock in woolly fold : Numb were the Beadsman's fingers, while he told His rosary, and while his frosted breath, Like pious incense from a censer old, Seem'd taking flight for heaven, without a death, Past the sweet Virgin's picture, while his prayer he saith.

5

II.

His prayer he saith, this patient, holy man; Then takes his lamp, and riseth from his knees, 10 And back returneth, meagre, barefoot, wan, Along the chapel aisle by slow degrees : The sculptured dead, on each side, seem to freeze, Imprisoned in black, purgatorial rails : Knights, ladies, praying im dumb orat'ries, 15 He passeth by; and his weak spirit fails To think how they may ache in icy hoods and mails.

III.

Northward he turneth through a little door, And scarce three steps, ere Music's golden tongue Flattered to tears this aged man and poor : 20 But no - already had his death-bell rung; The joys of all his life were said and sung: His was harsh penance on St. Agnes' Eve: Another way he went, and soon among Rough ashes sat he for his soul's reprieve, 25 And all night kept awake, for sinners' sake to grieve.

17.

30

50

That ancient Beadsman heard the prelude soft; And so it chanced, for many a door was wide, From hurry to and fro. Soon, up aloft, The silver, snarling trumpets 'gan to chide : The level chambers, ready with their pride,

Were glowing to receive a thousand guests:

The carved angels, ever eager-eyed,

Stared, where upon their heads the cornice rests, 35 With hair blown back, and wings put cross-wise on their breasts.

v.

At length burst in the argent revelry, With plume, tiara, and all rich array, Numerous as shadows haunting fairily The brain, new stuff'd in youth, with triumphs gay 40 Of old romance. These let us wish away, And turn, sole thoughted, to one lady there, Whose heart had brooded, all that wintry day, On love, and winged St. Agnes' saintly care, As she had heard old dames full many times declare. 45

VI.

They told her how, upon St. Agnes' Eve, Young virgins might have visions of delight, And soft adorings from their loves receive Upon the honey'd middle of the night, If ceremonies due they did aright; As, supperless to bed they must retire, And couch supine their beauties, lily white; Nor look behind, nor sideways, but require Of Heaven with upward eyes for all that they desire.

THE EVE OF ST. AGNES.

VII.

Full of this whim was thoughtful Madeline : The music, yearning like a God in pain, She scarcely heard : her maiden eyes divine, Fixed on the floor, saw many a sweeping train Pass by—she heeded not at all : in vain Came many a tiptoe, amorous cavalier, And back retired ; not cooled by high disdain, But she saw not ; her heart was otherwhere : She sighed for Agnes' dreams, the sweetest of the year.

VIII.

She danced along with vague, regardless eyes, Anxious her lips, her breathing quick and short : The hallowed hour was near at hand : she sighs Amid the timbrels, and the throng'd resort Of whisperers in anger, or in sport ; 'Mid looks of love, defiance, hate, and scorn, Hoodwink'd with fairy fancy : all amort, Save to St. Agnes and her lambs unshorn, And all the bliss to be before to-morrow morn.

IX.

So, purposing each moment to retire, She linger'd still. Meantime, across the moors Had come young Porphyro, with heart on fire 75 For Madeline. Beside the portal doors, Buttressed from moonlight, stands he, and implores All saints to give him sight of Madeline, But for one moment in the tedious hours, That he might gaze and worship all unseen ; 80 Perchance speak, kneel, touch, kiss—in sooth such things have been.

55

119

60

65

X.

He ventures in : let no buzz'd whisper tell : All eyes be muffled, or a hundred swords Will storm his heart, Love's fev'rous citadel : For him, those chambers held barbarian hordes, Hyena foemen, and hot blooded lords, Whose very dogs would execrations howl Against his lineage : not one breast affords Him any mercy in that mansion foul, Save one old beldame, weak in body and in soul.

IX.

Ah, happy chance ! the aged creature came, Shuffling along with ivory-headed wand, To where he stood, hid from the torch's flame, Behind a broad hall-pillar, far beyond The sound of merriment and chorus bland. He startled her ; but soon she knew his face, And grasp'd his fingers in her palsied hand,

Saying, "Mercy, Porphyro! hie thee from this place; They are all here to-night, the whole bloodthirsty race!

XII.

"Get hence! get hence! there's dwarfish Hildebrand; 100 He had a fever late, and in the fit He cursed thee and thine, both house and land: 'Then there's that old Lord Maurice, not a whit More tame for his grey hairs—Alas me! flit! Flit like a ghost away."— "Ah, Gossip dear, 105 We're safe enough; here in this armchair sit, And tell me how "—"Good Saints! not here, not here; Follow me, child, or else these stones will be thy bier."

120

95

85

THE EVE OF ST. AGNES.

XIII.

He followed through a lowly arched way, Brushing the cobwebs with his lofty plume; And as she mutter'd, "Well-a-well-a-day !" He found him in a little moonlight room, Pale, latticed, chill, and silent as a tomb. "Now tell me where is Madeline," said he, "O tell me, Angela, by the holy loom Which none but secret sisterhood may see, When they St. Agnes' wool are weaving piously."

XIV.

"St. Agnes! Ah! it is St. Agnes' Eve-Yet men will murder upon holy days : Thou must hold water in a witch's sieve, And be liege-lord of all the Elves and Fays, 120 To venture so: it fills me with amaze To see thee, Porphyro !- St. Agnes' Eve : God's help! my lady fair the conjuror plays This very night : good angels her deceive ! But let me laugh awhile, I've mickle time to grieve." 125

XV.

Feebly she laughèd in the languid moon, While Porphyro upon her face doth look, Like puzzled urchin on an aged crone Who keepeth closed a wondrous riddle-book, As spectacled she sits in chimney-nook. 130But soon his eyes grew brilliant, when she told His lady's purpose; and he scarce could brook Tears, at the thought of those enchantments cold, And Madeline asleep in lap of legends old.

135

121

110

XVI.

Sudden a thought came like a full-blown rose, Flushing his brow, and in his pained heart Made purple riot: then doth he propose A stratagem, that makes the beldame start : "A cruel man and impious thou art : Sweet lady, let her pray, and sleep, and dream Alone with her good angels, far apart From wicked men like thee. Go, go !-- I deem Thou canst not surely be the same that thou didst seem."

XVII.

"I will not harm her, by all saints I swear," 145 Quoth Porphyro : "O may I ne'er find grace When my weak voice shall whisper its last prayer, If one of her soft ringlets I displace, Or look with ruffian passion in her face : Good Angela, believe me by these tears ; 150 Or I will, even in a momer t's space, Awake, with horrid shout, my foemen's ears, And beard them, though they be more fang'd than wolves and bears."

XVIII.

"Ah, why wilt thou affright a feeble soul? A poor, weak, palsy-stricken, churchyard thing, Whose passing-bell may ere the midnight toll; Whose prayers for thee, each morn and evening, Were never miss'd." Thus plaining, doth she bring A gentler speech from burning Porphyro; So woeful, and of such deep sorrowing, 160 That Angela gives promise she will do Whatever he shall wish, betide her weal or woe.

140

THE EVE OF ST. AGNES.

XIX.

Which was, to lead him, in close secrecy, Even to Madeline's chamber, and there hide	
and in a closet, of such privacy	
That he might see her beauty unespied,	165
And win perhaps that night a peerless bride,	
While legion'd fairies paced the coverlet,	
And pale enchantment held her sleepy-eyed.'	
Never on such a night have lovers met,	
Since Merlin paid his Demon all the monstrous debt	170

0

5

XX.

"It shall be as thou wishest," said the Dame: "All cates and dainties shall be stored there Quickly on this feast-night: by the tambour-frame Her own lute thou wilt see: no time to spare, 175 For I am slow and feeble, and scarce dare On such a catering trust my dizzy head. Wait here, my child, with patience; kneel in prayer The while: Ah! thou must needs the lady wed, Or may I never leave my grave among the dead." 180

XXI.

So saying, she hobbled off with busy fear. The lover's endless minutes slowly pass'd; The dame return'd, and whisper'd in his ear To follow her; with aged eyes aghast From fright of dim espial. Safe at last, 185 Through many a dusky gallery, they gain The maiden's chamber, silken, hush'd, and chaste; Where Porphyro took covert, pleased amain. His poor guide hurried back with agues in her brain.

XXII.

Her faltering hand upon the balustrade, 190 Old Angela was feeling for the stair, When Madeline, St. Agnes' charmed maid Rose, like a mission'd spirit, unaware : With silver taper's light, and pious care, She turn'd, and down the aged gossip led To a safe level matting. Now prepare, ioung Porphyro, for gazing on that bed; She comes, she comes again, like ring-dove fray'd and fled.

XXIII.

Out went the taper as she hurried in ; Its little smoke, in pallid moonshine, died : 200She closed the door, she panted, all akin To spirits of the air, and visions wide: No utter'd syllable, or, woe betide ! But to her heart, her heart was voluble, Paining with eloquence her balmy side; .205 As though a tongueless nightingale should swell Her throat in vain, and die, heart-stifled, in her dell.

XXIV.

A casement high and triple-arch'd there was, All garlanded with carven imageries Of fruits, and flowers, and bunches of knot-grass, 210 And diamonded with panes of quaint device, Innumerable of stains and splendid dyes, As are the tiger-moth's deep-damask'd wings ; And in the midst, 'mong thousand heraldries, And twilight saints, and dim emblazonings, 215A shielded scutcheon blush'd with blood of queens and kings.

THE EVE OF ST. AGNES.

XXV.

Full on this casemeone the wintry moon, And threw warm gues on Madeline's fair breast, As down she knelt for heaven's grace and boon ; Rose-bloom fell on her hands, together prest, And on her silver cross soft amethyst, 220And on her hair a glory, like a saint : She seem'd a splendid angel, newly drest, Save wings, for heaven :-- Porphyro grew faint : She knelt, so pure a thing, so free from mortal taint.

XXVI.

Anon his heart revives : her vespers done, Of all its wreathed pearls her hair she frees; Unclasps her warmed jewels one by one; Loosens her fragrant bodice ; by degrees Her rich attire creeps rustling to her knees: Half-hidden, like a mermaid in sea-weed, Pensive awhile she dreams awake, and sees, In fancy, fair St. Agnes in her bed, But dares not look behind, or all the charm is fled.

XXVII.

Soon, trembling in her soft and chilly nest, In sort of wakeful swoon, perplex'd she lay, Until the poppied warmth of sleep oppress'd Her soothed limbs, and soul fatigued away; Flown, like a thought, until the morrow-day; Blissfully haven'd both from joy and pain; Clasp'd like a missal where swart Paynims pray; Blinded alike from sunshine and from rain, As though a rose should shut, and be a bud again.

230

225

235

240

XXVIII.

Stolen to this paradise, and so entranced,
Porphyro gazed upon her empty dress,245And listen'd to her breathing, if it chanced
To wake into a slumberous tenderness :
Which when he heard, that minute did he bless,
And breathed himself : then from the closet crept,
Noiseless as fear in a wide wilderness,
And over the hush'd carpet, silent, stept,
And 'tween the curtains peep'd, where, lo !--how fast she slept.

XXIX.

Then, by the bed-side, where the faded moon
Made a dim, silver twilight, soft he set
A table, and half-anguish'd, threw thereon255A table, and half-anguish'd, threw thereon255A cloth of woven crimson, gold, and jet :---
O for some drowsy Morphean amulet !
The boisterous, midnight, festive clarion,
The kettle-drum, and far-heard clarionet,
Affray his ears, though but in dying tone :---260The hall-door shuts again, and all the noise is gone.

XXX.

And still she slept an azure-lidded sleep, In blanched linen, smooth, and lavender'd, While he from forth the closet brought a heap Of candied apple, quince, and plum, and gourd; 265 With jellies soother than the creamy curd, And lucent syrops, tinct with cinnamon; Manna and dates, in argosy transferr'd From Fez; and spiced dainties, every one, From silken Samarcand to cedar'd Lebanon. 270

THE EVE OF ST. AGNES.

XXXI.

These delicates he heap'd with glowing hand On golden dishes and in baskets bright Of wreathed silver: sumptuous they stand In the retired quiet of the night, Filling the chilly room with perfume light.--"And now, my love, my seraph fair, awake ! Thou art my heaven, and I thine eremite: Open thine eyes, for meek St. Agnes' sake, Or I shall drowse beside thee, so my soul doth ache."

XXXII.

Thus whispering, his warm, unnerved arm 280Sank in her pillow. Shaded was her dream By the dusk curtains :-- 'twas a midnight charm Impossible to melt as iced stream : The lustrous salvers in the moonlight gleam; Broad golden fringe upon the carpet lies : 285It seem'd he never, never could redeem From such a steadfast spell his lady's eyes; So mused awhile, entoil'd in woofed phantasies.

XXXIII.

Awakening up, he took her hollow lute,-Tumultuous,-and in chords that tenderest be, 290 He play'd an ancient ditty, long since mute, In Provence call'd "La belle dame sans mercy :" Close to her ear touching the melody ;-Wherewith disturb'd, she utter'd a soft moan : He ceased—she panted quick—and suddenly 295Her blue affrayed eyes wide open shone : Upon his knees he sank, pale as smooth-sculptured stone.

XXXIV.

Her eyes were open, but she still beheld, Now wide awake, the vision of her sleep: There was a painful change, that nigh expell'd 300 The blisses of her dream so pure and deep. At which fair Madeline began to weep, And moan forth witless words with many a sigh; While still her gaze on Porphyro would keep; Who knelt, with joined hands and piteous eye, 305 Fearing to move or speak, she look'd so dreamingly.

XXXV.

"Ah, Porphyro!" said she, "but even now Thy voice was at sweet tremble in mine ear, Made tuneable with every sweetest vow ; And those sad eyes were spiritual and clear : 310 How changed thou art ! how pallid, chill, and drear ! Give me that voice again, my Porphyro, Those looks immortal, those complainings dear ! Oh leave me not in this eternal woe, For if thou diest, my Love, I know not where to go." 315

XXXVI.

Beyond a mortal man impassion'd far At these voluptuous accents, he arose, Ethereal, flush'd, and like a throbbing star Seen 'mid the sapphire heaven's deep repose : Into her dream he melted, as the rose Blendeth its odcur with the violet, ----Solution sweet: meantime the frost-wind blows Like Love's alarum, pattering the sharp sleet Against the window-panes; St. Agnes' moon hath set.

THE EVE OF ST. AGNES.

XXXVII.

'Tis dark ; quick pattereth the flaw-blown sleet : "This is no dream, my bride, my Madeline!" 325 'Tis dark: the iced gusts still rave and beat: "No dream, alas ! alas ! and woe is mine ! Porphyro will leave me here to fade and pine-Cruel! what traitor could thee hither bring ? 330 I curse not, for mine heart is lost in thine, Though thou forsakest a deceived thing ;--A dove forlorn and lost with sick unpruned wing."

XXXVIII.

"Mr. Madal:

Say, may I be for aye thy vassal blest? Thy beauty's shield, heart-shaped, and vermeil-dyed? Ah, silver shrine, here will I take my rest	335
After so many hours of toil and quest, A famish'd pilgrim, saved by miracle. Though I have found, I will not rob thy nest Saving of thy sweet self; if thou think'st well To trust, fair Madeline, to no rude infidel.	340

XXXIX.

"Hark! 'tis an elfin storm from faery land, Of haggard seeming, but a boon indeed: Arise—arise! the morning is at hand ;— The bloated wassailers will never heed :— Let us away, my love, with happy speed;	345
There are no ears to hear, or eyes to see, — Drown'd all in Rhenish and the sleepy mead : Awake ! arise ! my love, and fearless be, For o'er the southern moors I have a home for thee."	350

She hurried at his words, beset with fears, For there were sleeping dragons all around, At glaring watch, perhaps, with ready spears -Down the wide stairs a darkling way they found.-355 In all the house was heard no human sound. A chain-droop'd lamp was flickering by each door; The arras, rich with horseman, hawk, and hound, Flutter'd in the besieging wind's uproar; And the long carpets rose along the gusty floor. 360

XLI.

They glide, like phantoms, into the wide hall; Like phantoms to the iron porch they glide; Where lay the Porter, in uneasy sprawl, With a huge empty flagon by his side: The wakeful bloodhound rose, and shook his hide, 365 But his sagacious eye an inmate owns: By one, and one, the bolts full easy slide ;---The chains lie silent on the footworn stones ;----The key turns, and the door upon its hinges groans.

XLII.

And they are gone : ay, ages long ago 370 These lovers fled away into the storm. That night the Baron dreamt of many a woe, And all his warrior-guests, with shade and form Of witch, and demon, and large coffin-worm, Were long be-nightmared. Angela the old 375 Died palsy-twitch'd, with meagre face deform; The Beadsman, after thousand aves told, For aye unsought-for slept among his ashes cold.

(1819).

A PROPHECY.

To his brother George in America. Tis the witching hour of night, Orbed is the moon and bright, And the stars they glisten, glisten, Seeming with bright eyes to listen-For what listen they? 5 For a song and for a charm, See they glisten in alarm, And the moon is waxing warm To hear what I shall say. Moon ! keep wide thy golden ears-10 Hearken, stars ! and hearken, spheres !---Hearken, thou eternal sky! I sing an infant's lullaby, A pretty lullaby. Listen, listen, listen, listen, 15 Glisten, glisten, glisten, glisten, And hear my lullaby ! Though the rushes that will make Its cradle still are in the lake-Though the linen that will be 20 Its swathe, is on the cotton tree-Though the woollen that will | ep It warm, is on the silly sheep-Listen, starlight, listen, listen, Glisten, glisten, glisten, glisten, 25 And hear my lullaby ! Child, I see thee! Child, I've found thee Midst of the quiet all around thee ! Child, I see thee ! Child, I spy thee ! And thy mother sweet is nigh thee ! 30 Child, I know thee! Child no more, But a Poet evermore!

See, see, the lyre, the lyre, In a flame of fire, Upon the little cradle's top 35 Flaring, flaring, flaring, Past the eyesight's bearing. Awake it from its sleep, And see if it can keep Its eyes upon the blaze-40 Amaze, amaze! It stares, it stares, it stares, It dares what no one dares! It lifts its little hand into the flame Unharm'd, and on the strings 45 Paddles a little tune, and sings, With dumb endeavour sweetly-Bard art thou completely ! Little child O' the western wild, 50 Bard art thou completely ! Sweetly with dumb endeavour, A poet now or never, Little child O' th' western wild, 55 A poet now or never! (1818).

ROBERT BROWNING. 1812-1889

SONGS FROM "PIPPA PASSES."

The year's at the spring, And day's at the morn ; Morning's at seven ; The hill-side's dew-pearled : The lark's on the wing ; The snail's on the thorn : God's in his heaven— All's right with the world !

Give her but a least excuse to love me ! When—where — 10 How—can this arm establish her above me, If fortune fixed her as my lady there, There already, to eternally reprove me ? ("Hist"—said Kate the queen ; But "Oh—" cried the maiden, binding her tresses, 15 "Tis only a page that carols unseen, "Crumbling your hounds their messes !")

Is she wronged ?—To the rescue of her honour, My heart ! Is she poor ?—What costs it to be styled a donor ? 20 Merely an earth to cleave, a sea to part ! But that fortune should have thrust all this upon her ! ("Nay, list,"—bade Kate the queen ; And still cried the maiden, binding her tresses. "Tis only a page that carols unseen 25 "Fitting your hawks their jesses !")

(1841).

ROBERT BROWNING.

HOME-THOUGHTS, FROM ABROAD.

Oh, to be in England Now that April's there, And whoever wakes in England Sees, some morning, unaware, That the lowest boughs and the brush-wood sheaf Round the elm-tree bole are in tiny leaf, While the chaffinch sings on the orchard bough In England - now !

And after April, when May follows, And the whitethroat builds, and all the swallows ! Hark, where my blossomed pear-tree in the hedge 10 Leans to the field and scatters on the clover Blossoms and dewdrops-at the bent sprays edge-That's the wise thrush ; he sings each song twice over, Lest you should think he never could recapture The first fine careless rapture ! 15 And though the fields look rough with hoary dew, All will be gay when noontic 3 wakes anew The buttercups, the little children's dower -Far brighter than this gaudy melon-flower !

(1845).

20

5

5

"DE GUSTIBUS_"

Your ghost will walk, you lover of trees, (If our loves remain) In an English lane, By a cornfield-side a-flutter with poppies. Hark, those two in the hazel coppice---A boy and a girl, if the good fates please, Making love, say, -The happier they ! Draw yourself up from the light of the moon,

"DE GUSTIBUS"	
	135
And let them pass, as they will too soon, With the been down will too soon,	
Under the second	10
And the blackbird's tune,	
And May, and June !	
What I love best in all the world	
The Casulty Dreat Dies and I h	
and a gash of the wind and a	15
Or look for me, old fellow of mine, (If I get my head for	
And come again to the land of lands, In a sea-side house to the	
In a sea-side house to the land of lands)-	20
In a sea-side house to the farther South, Where the baked circle di	
Where the baked cicala dies of drouth, And one sharp tree	
And one sharp tree —'tis a cypress—stands, By the many hundred years	
By the many hundred years red-rusted, Rough iron-spiked ring for it is a cypress-stands,	
Rough iron-spiked, ripe fruit-o'ercrusted, My sentinel to guard the sands	25
To the water's adam the sands	40
To the water's edge. For, what expands Before the house, but the	
Before the house, but the great opaque Blue breadth of see with a set opaque	
Blue breadth of sea without a break ? While, in the house	
While, in the house, forever crumbles Some fragment of the forever crumbles	30
Some fragmont of the frescoed walls,	30
From blisters where a scorpion sprawls. A girl bare-footed brings	
A girl bare-footed brings, and tumbles Down on the payement	
Down on the pavement, green-flesh melons, And says there's news to dem.	
And says there's news to-day—the king Was shot at, touched in the line	25
Was shot at, touched in the liver-wing, Goes with his Bourbon and	35
Goes with his Bourbon arm in a sling: —She hopes they have not	
-She hopes they have not caught the felons. Italy, my Italy!	
Italy, my Italy !	
Queen Mary's saying serves for me-	
TO UTIES malico	40
LUSU ner ('alaia)	
open my heart and	
The second secon	
So it always was, so shall ever be !	45
(1855).	

4 x

ROBERT BROWNING.

THE ITALIAN IN ENGLAND.

That second time they hunted me From hill to plain, from shore to sen, And Austria, hounding far and wide Her blood-hounds through the country-side, Breathed hot and instant on my trace,---5 I made six days a hiding-place Of that dry green old aqueduct Where I and Charles, when boys, have plucked The fire-flies from the roof above, Bright creeping through the moss they love: 10 -How long it seems since Charles was lost ! Six days the soldiers crossed and crossed The country in my very sight; And when that peril ceased at night, The sky broke out in red dismay 15 With signal fires; well, there I lay Close covered o'er in my recess, Up to the neck in ferns and cress, Thinking on Metternich our friend, And Charles's miserable end. 20 And much beside, two days; the third, Hunger o'ercame me when I heard The peasants from the village go To work among the maize; you know, With us in Lombardy, they bring 25 Provisions packed on mules, a string With little bells that cheer their task, And casks, and boughs on every cask To keep the sun's heat from the wine; These I let pass in jingling line, 30 And, close on them, dear noisy crew, The peasants from the village, too ; For at the very rear would troop

THE ITALIAN IN ENGLAND.

Their wives and sisters in a group To help, I knew. When these had passed, I threw my glove to strike the last, Taking the chance : she did not start, Much less cry out, but stooped apart, One instant rapidly glanced around, And saw me beckon from the ground ; A wild bush grows and hides my crypt ; She picked my glove up while she stripped A branch off, then rejoined the rest With that ; my glove lay in her breast. Then I drew breath : they disappeared : It was for Italy I feared.

An hour, and she returned alone Exactly where my glove was thrown. Meanwhile came many thoughts; on me Rested the hopes of Italy; 50 I had devised a certain tale Which, when 'twas told her, could not fail Persuade a peasant of its truth; I meant to call a freak of youth This hiding, and give hopes of pay, 55 And no temptation to betray. But when I saw that woman's face, Its calm simplicity of grace, Our Italy's own attitude In which she walked thus far, and stood, 60 Planting each naked fost so firm, To crush the snake and spare the worm-At first sight of her eyes, I said, "I am that man upon whose head They fix the price, because I hate 65 The Austrians over us : the State Will give you gold-oh, gold so much !-

137

35

40

ROBERT BROWNING.

If you betray me to their clutch, And be your death, for aught I know, If once they find you saved their foe. 70 Now, you must bring me food and drink, And also paper, pen and ink, And carry safe what I shall write To Padua, which you'll reach at night Before the duomo shuts; go in, 75 And wait till Tenebræ begin ; Walk to the third confessional, Between the pillar and the wall, And kneeling whisper, Whence comes peace , Say it a second time, then cease ; 80 And if the voice inside returns, From Christ and freedom ; what concerns The cause of Peace ?- for answer, slip My letter where you placed your lip; Then come back happy we have done 85 Our mother service-I, the son, As you the daughter of our land !"

Three mornings more, she took her stand In the same place, with the same eyes : I was no surer of sunrise 90 Than of her coming. We conferred Of her own prospects, and I heard She had a lover-stout and tall, She said-then let her eyelids fall, "He could do much "-as if some doubt 95 Entered her heart,-then, passing out, "She could not speak for others, who Had other thoughts; herself she knew:" And so she brought me drink and food. After four days, the scouts pursued 100 Another path ; at last arrived

THE ITALIAN IN ENGLAND.	139
The help my Paduan friends contrived To furnish me: she brought the news. For the first time I could not choose But kiss her hand, and lay my own Upon her head—"This faith was shown To Italy, our mother; she	105
She followed down to the sea-shore; I lift and never saw her more.	110
bow very lo ; since I have thought Concerning-a.wh less wished for-aught Beside the cool of Italy, For which thive and mean to die ! I never was in love; and since Churles proved false, what shall now convince My anost heart I have a friend ! However, if I pleased to spend	115
I know at least what one should be. I would grasp Metternich until I felt his red wet throat distil In blood through these two hends	120
Charles, perjured traitor, for his part, Should die slow of a broken heart Under his new employers	125
-Ah, there, what should I wish? For fast Do I grow old and out of strength, If I resolved to seek at length My father's house again, how scared They all would look, and unprepared ! My brothers live in Austria's pay -Disowned me long ago, men say;	130
and all my early mates who used	135

A

ROBERT BROWNING.

To praise me so-perhaps induced More than one early step of mine-Are turning wise: while some opine "Freedom grows license," some suspect "Haste breeds delay," and recollect 140 They always said, such premature Beginnings never could endure! So, with a sullen "All's for best," The land seems settling to its rest. I think then, I should wish to stand 145 This evening in that dear, lost land, Over the sea the thousand miles, And know if yet that woman smiles With the calm smile; some little farm She lives in there, no doubt; what harm 150 If I sat on the door-side bench, And, while her spindle made a trench Fantastically in the dust, Inquired of all her fortunes-just Her children's ages and their names, 155 And what may be the husband's aims For each of them. I'd talk this out, And sit there, for an hour about, Then kiss her hand once more, and lay Mine on her head, and go my way. 160

So much for idle wishing—how It steals the time ! To business now.

(1845).

INCIDENT OF THE FRENCH CAMP.

You know, we French stormed Ratisbon:	
A mile or so away,	
On a little mound, Napoleon	
Stood on our storming-day :	
With neck out-thrust, you fancy how.	
Legs wide, arms locked behind.	
As if to balance the prone brow	
Oppressive with its mind.	
Just as perhaps he mused "My plans	
That soar, to earth may fall.	10
Let once my army-leader Lannes	10
Waver at yonder wall."	
Out 'twixt the battery-smokes there flew	
A rider, bound on bound	
Full-galloping; nor bridle drew	15
Until he reached the mound.	10
Then off there flung in smiling joy,	
And held himself erect	
By just his horse's mane, a boy:	
You hardly could suspect -	20
(So tight he kept his lips compressed.	20
Scarce any blood came through)	
You looked twice ere you saw his breast	
Was all but shot in two.	
"Well," cried he, "Emperor, by God's grace	25
we ve got you Ratisbon !	20
The Marshal's in the market-place.	
And you'll be there anon	
To see your flag-bird flap his yans	
Where I, to heart's desire	30
Perched him!" The chief's eve flashed : his pla	ng
Soared up again like fire.	113

141

ROBERT BROWNING.

- The chief's eye flashed; but presently Softened itself, as sheathes
- A film the mother-eagle's eye When her bruised eaglet breathes;
- "You're wounded !" "Nay," the soldier's pride Touched to the quick, he said :
- "I'm killed, Sire!" And his chief beside, Smiling the boy fell dead.

(1842).

35

40

10

HERVÉ RIEL

Τ.

On the sea and at the Hogue, sixteen hundred ninety-two, Did the English fight the French,—woe to France ! And, the thirty-first of May, helter-skelter through the blue,

Like a crowd of frightened porpoises a shoal of sharks pursue, Came crowding ship on ship to Saint Malo on the Rance, 5 With the English fleet in view.

п.

"Twas the squadron that escaped, with the victor in full chase; First and foremost of the drove, in his great ship, Damfreville;

Close on him fled, great and small,

Twenty-two good ships in all;

And they signalled to the place

"Help the winners of a race !

Get us guidance, give us harbour, take us quick-or, quicker still,

Here's the English can and will !"

Ш.

Then the pilots of the place put out brisk and leapt on board; "Why, what hope or chance have ships like these to pass?" laughed they:

HERVÉ RIEL.

"Rocks to starboard, rocks to port, all the passage scarred and scored.

Shall the 'Formidable' here with her twelve and eighty guns Think to make the river-mouth by the single narrow way,

Trust to enter where 'tis ticklish for a craft of twenty tons, 20 And with flow at full beside?

Now, 'tis slackest ebb of tide.

Reach the mooring ? Rather say,

While rock stands or water runs,

Not a ship will leave the bay !"

IV.

Then was called a council straight. Brief and bitter the debate :

"Here's the English at our heels; would you have them take

All that's left us of the fleet, linked together stern and bow,

For a prize to Plymouth Sound ?

Better run the ships aground !"

(Ended Damfreville his speech).

"Not a minute more to wait !

Let the Captains all and each

Shove ashore, then blow up, burn the vessels on the beach ! France must undergo her fate. 36

V.

"Give the word !" But no such word

Was ever spoke or heard ;

For up stood, for out stepped, for in struck amid all these

-A Captain? A Lieutenant! A Mate-first, second, third? 40 No such man of mark, and meet

With his betters to compete !

But a simple Breton sailor pressed by Tourville for the fleet.

A poor coasting-pilot he, Hervé Riel the Croisickese.

25

VI. /

- And "What mockery or malice have we here?" cried Hervé Riel:
 - "Are you mad, you Malouins? Are you cowards, fools, or rogues?
- Talk to me of rocks and shoals, me who took the soundings, tell

On my fingers every bank, every shallow, every swell

"Twixt the offing here and Greve where the river disembogues?

Are you bought by English gold? Is it love the lying's for? Morn and eve, night and day, 51 Have I piloted your bay.

Entered free and anchored fast at the foot of Solidor.

Burn the fleet and ruin[†]France? That were worse than fifty Hogues !

Sirs, they know I speak the truth! Sirs, believe me there's a way! 55

Only let me lead the line,

Have the biggest ship to steer,

Get this 'Formidable' clear,

Make the others follow mine,

And I lead them, most and least, by a passage I know well, 60 Right to Solidor past Grève,

And there lay them safe and sound ;

And if one ship misbehave,

-Keel so much as grate the ground,

Why, I've nothing but my life,—here's my head!" cries Hervé Riel. 65

VII.

Not a minute more to wait.

"Steer us in, then, small and great !

Take the helm, lead the line, save the squadron !" cried its chief.

HERVÉ RIEL.

Captains, give the sailor place ! He is Admiral, in brief. Still the north-wind, by God's grace ! 70 See the noble fellow's face As the big ship, with a bound, Clears the entry like a hound, Keeps the passage, as its inch of way were the wide sea's profound ! 75 See, safe through shoal and rock, How they follow in a flock, Not a ship that misbehaves, not a keel that grates the ground, Not a spar that comes to grief ! The peril, see, is past, All are harboured to the last, 80 And just as Hervé Riel hollas "Anchor !"-sure as fate, Up the English come-too late !

VIII.

So, the storm subsides to calm : They see the green trees wave On the heights o'erlooking Grève. 85 Hearts that bled are stanched with balm. "Just our rapture to enhance, Let the English rake the bay, Gnash their teeth and glare askance 90 As they cannonade away ! 'Neath rampired Solidor pleasant riding on the Rance !" How hope succeeds despair on each Captain's countenance ! Out burst all with one accord, "This is Paradise for Hell ! 95 Let France, let France's King Thank the man that did the thing !" What a shout, and all one word, "Hervé Riel!"

100

105

110

115

As he stepped in front once more, Not a symptom of surprise In the frank blue Breton eyes,

Just the same man as before.

IX.

Then said Damfreville, "My friend, I must speak out at the end,

Though I find the speaking hard. Praise is deeper than the lips : You have saved the king his ships,

You must name your own reward. 'Faith, our sun was near eclipse! Demand whate'er you will, France remains your debtor still. Ask to heart's content, and have to a

Ask to heart's content and have! or my name's not Damfreville."

X.

Then a beam of fun outbroke On the bearded mouth that spoke, As the honest heart laughed through Those frank eyes of Breton blue :

"Since I needs must say my say,

Since on board the duty's done,

And from Malo Roads to Croisic Point, what is it but a run?

Since 'tis ask and have, I may-

Since the others go ashore—

Come ! A good whole holiday !

Leave to go and see my wife, whom I call the Belle Aurore!" That he asked and that he got,—nothing more. 125

XI.

Name and deed alike are lost :

Not a pillar nor a post

In his Croisic keeps alive the feat as it befell:

THE TWO PORTS OF CROISIC.

Not a head in white and black

On a single fishing-smack,

In memory of the man but for whom had gone to wrack

All that France saved from the fight whence England bore

Go to Paris: rank on rank

Search the heroes flung pell-mell

On the Louvre, face and flank !

135

You shall look long enough ere you come to Hervé Riel. So, for better and for worse,

Hervé Riel, accept my verse !

In my verse, Hervé Riel, do thou once more

Save the squadron, honour France, love thy wife the Belle (The quotations from Mr. Browning's works are included 140 (1871).

by permission of the owner of the copyrights).

THE TWO POETS OF CROISIC.

PROLOGUE.

Such a starved bank of moss Till, that May-morn, Blue ran the flash across: Violets were born !

Sky-what a scowl of cloud Till, near and far, Ray on ray split the shroud :

Splendid, a star!

World-how it walled about Life with disgrace Till God's own smile came out : That was thy face !

5

147

EPILOGUE.

What a pretty tale you told me	
Once upon a time	
- Said you found it somewhere (scold me !)	15
was it prose or was it rhyme.	
Greek or Latin? Greek, you said	
While your shoulder propped my head.	
Anyhow there's no forgetting	
This much if no more,	20
That a poet (pray, no petting !)	20
Yes, a bard, sir, famed of yore,	
went where suchlike used to go.	
Singing for a prize, you know.	
Well, he had to sing, nor merely	05
Sing but play the lyre:	25
Playing was important clearly	
Quite as singing : I desire,	
Sir, you keep the fact in mind	
For a purpose that's behind.	
	30
There stood he, while deep attention	
field the judges round.	
-Judges able, I should mention.	
10 detect the slightest sound	
Sung or played amiss : such ears	05
Had old judges, it appears !	35
None the less he sang out boldly,	
· Played in time and tune,	
Till the judges, weighing coldly	
Each note's worth, seemed, late or soon	40
Sure to simile "In vain one tries	
Picking faults out : take the prize !"	

THE TWO POETS OF CROISIC.

When, a mischief! Were they seven Strings the lyre possessed?

Oh, and afterwards eleven,

Thank you! Well, sir,—who had guessed Such ill luck in store ?—it happed One of those same seven strings snapped.

All was lost then ! No ! a cricket (What "cicada"? Pooh !) —Some mad thing that left its thicket For mere love of music—flew With its little heart on fire, Lighted on the crippled lyre.

So that when (Ah, joy !) our singer For his truant string Feels with disconcerted finger,

What does cricket else but fling Fiery heart forth, sound the note Wanted by the throbbing throat?

Ay and, ever to the ending, Cricket chirps at need,

Executes the hand's intending, Promptly, perfectly,—indeed Saves the singer from defeat With her chirrup low and sweet.

Till, at ending, all the judges Cry with one assent

"Take the prize—a prize who grudges Such a voice and instrument? Why, we took your lyre for harp, So it shrilled us forth F sharp!" 149

45

55

50

60

75

80

95

Did the conqueror spurn the creature Once its service done? That's no such uncommon feature In the case when Music's son Finds his Lot e's power too spent For aiding soul-development.

No! This other on returning Homeward, prize in hand, Satisfied his bosom's yearning: (Sir, I hope you understand !) --Said "Some record there must be Of this cricket's help to me!"

So, he made himself a statue :85Marble stood, life-size ;85On the lyre, he pointed at you,
Perched his partner in the prize :85Never more apart you found
Her, he throned. from him, she crowned.90

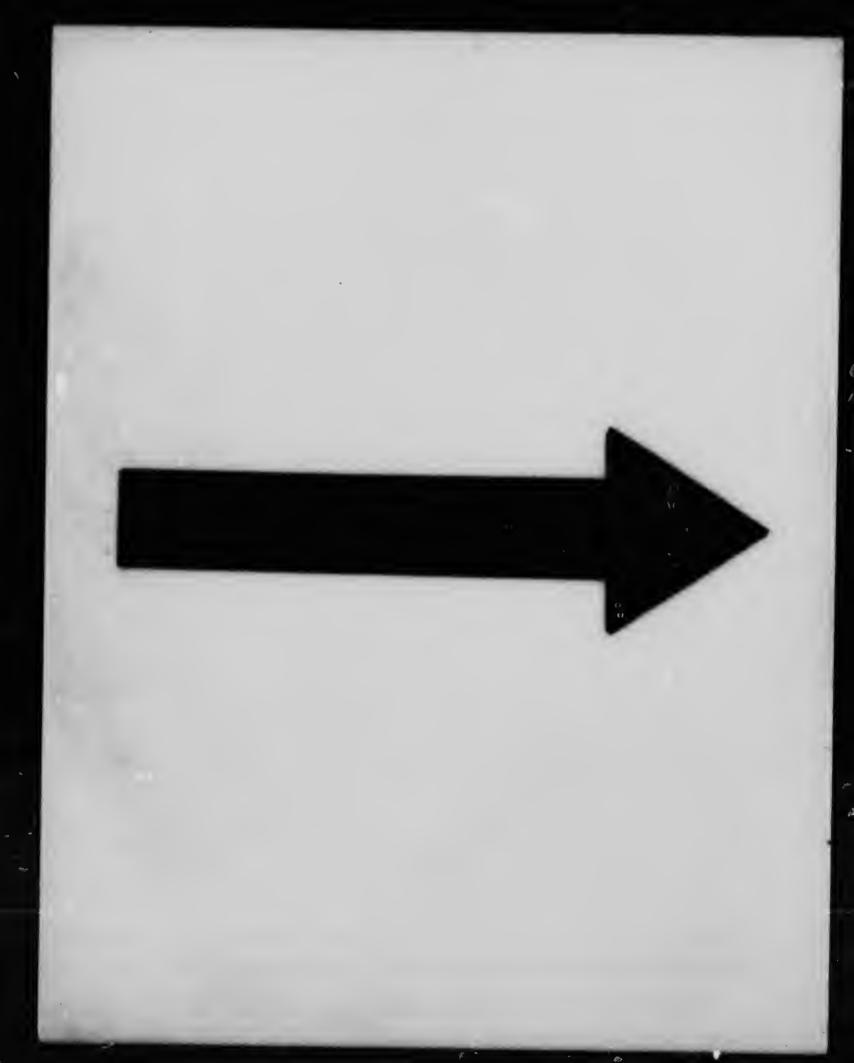
That's the tale : its application ? Somebody I know Hopes one day for reputation Through his poetry that's -Oh, All so learned and so wise And deserving of a prize !

If he gains one, will some ticket, When his statue's built, Tell the gazer "'Twas a cricket

Helped my crippled lyre, whose lilt 100 Sweet and low, when strength usurped Softness' place i' the scale, she chirped ?

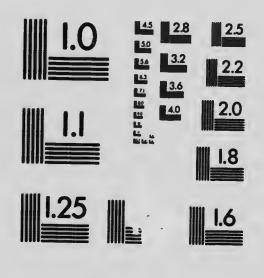
THE OPACITY OF	
THE GUARDIAN-ANGEL	151
"For as victory was nighest,	
While I sang and played,	
With my lyre at lowest, highest,	105
Right alike, one string that made	105
'Love' sound soft was snapt in twain,	
Never to be heard again,-	
"Had not a kind cricket fluttered,	
Perched upon the place	
Vacant left, and duly uttered	110
'Love, Love, Love,' whene'er the bass	
Asked the treble to atone	
For its somewhat sombre drone."	
But you don't know music! Wherefore	
Keep on casting pearls	115
To a—poet? All I care for	
Is-to tell him that a girl's	
"Love" comes aptly in when gruff	
Grows his singing. (There, enough !)	
puotations from Mr. Browning's works are included by perminations of the owner of the copyrights). (1878).	120
THE GUARDIAN-ANGEL.	
A PICTURE AT FANO.	
Dear and great Angel, wouldst thou only leave	
Inat child, when thou hast done with 1.	
and the sit all the day here that when	
onan ind performed thy special minister	
since one come for departure, thou susponding	5
ing inght, may st see another child for tonding	•
Another still, to quiet and retrieve.	
Then I shall feel thee step one step, no more,	
- Tour where thou standest now to where T	
-And suddenly my head is covered o'er	10
a second not	10

(The g



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







¢

1653 East Main Street Rochester, New York 14609 USA (716) 482 - 0300 - Phone (716) 288 - 5989 - Fax

With those wings, white above the child who prays Now on that tomb—and I shall feel thee guarding Me, out of all the world; for me, discarding

Yon heaven thy home, that waits and opes its door.

15

20

30

35

40

I would not look up thither past thy head

Because the door opes, like that child, I know, For I should have thy gracious face instead,

Thou bird of God : And wilt thou bend me low Like him, and lay, like his, my hands together, And lift them up to pray, and gently tether

Me, as thy lamb there, with thy garment's spread ?

If this were ever granted, I would rest

My head beneath thine, while thy healing hands Close-covered both my eyes beside thy breast,

Pressing the brain, which too much thought expands, 25 Back to its proper size again, and smoothing Distortion down till every nerve had soothing, And all lay quiet, happy and suppressed.

How soon all worldly wrong would be repaired !

I think how I should view the earth and skies And sea, when once again my brow was bared After thy healing, with such different eyes. O world, as God has made it ! All is beauty : And knowing this, is love, and love is duty. What further an all the second states and states a

What further may be sought for or declared?

Guercino drew this angel I saw teach

(Alfred, dear friend !)—that little child to pray, Holding the little hands up, each to each

Pressed gently,—with his own head turned away Over the earth where so much lay before him Of work to do, though heaven was opening o'er him, And he was left at Fano by the beach.

ANDREA DEL SARTO.

We were at Fano, and three times we went To sit and see him in his chapel there,

And drink his beauty to our soul's content -My angel with me too: and since I care For dear Guercino's fame (to which in power And glory comes this picture for a dower,

15

20

25

0

Fraught with a pathos so magnificent)-

And since he did not work thus earnestly At all times, and has else endured some wrong-I took one thought his picture struck from me, And spread it out, translating it to song. My love is here. Where are you, dear old friend? How rolls the Wairoa at your world's far end # This is Ancona, yonder is the sea.

ANDREA DEL SARTO.

CALLED "THE FAULTLESS PAINTER." But do not let us quarrel any more, No, my Lucrezia; bear with me for once: Sit down and all shall happen as you wish. You turn your face, but does it bring your heart? I'll work then for your friend's friend, never fear, Treat his own subject after his own way, Fix his own time, accept too, his own price, And shut the money into this small hand When next it takes mine. Will it? tenderly? Oh, I'll content him,-but to-morrow, Love ! I often am much wearier than you think, This evening more than usual, and it seems As if-forgive now-should you let me sit Here by the window with your hand in mine And look a half-hour forth on Fiesole,

(1855).

45

153

50

55

5

10

20

25

30

35

Both of one mind, as married people use, Quietly, quietly the evening through, I might get up to-morrow to my work Cheerful and fresh as ever. Let us try. To-morrow, how you shall be glad for this ! Your soft hand is a woman of itself, And mine the man's bared breast she curls inside. Don't count the time lost, neither ; you must serve For each of the five pictures we require : It saves a model. So ! keep looking so-My serpentining beauty, rounds on rounds ! -How could you ever prick those perfect ears, Even to put the pearl there ! oh, so sweet-My face, my moon, my everybody's moon, Which everybody looks on and calls his, And, I suppose, is looked on by in turn, While she looks-no one's : very dear, no less. You smile? why, there's my picture ready made, There's what we painters call our harmony ! A common grayness silvers everything,-All in a twilight, you and I alike -You, at the point of your first pride in me (That's gone you know),-but I, at every point ; My youth, my hope, my heart, being all toned down To yonder sober pleasant Fiesole. 40 There's the bell clinking from the chapel-top; That length of convent-wall across the way Holds the trees safer, huddled more inside; The last monk leaves the garden ; days decrease, And autumn grows, autumn in everything. 45 Eh? the whole seems to fall into a shape As if I saw alike my work and self And all that I was born to be and do, A twilight-piece. Love, we are in God's hand. How strange now looks the life he makes us lead; 50

ANDREA DEL SARTO.

20

25

30

35

0

So free we seem, so fettered fast we are ! I feel he laid the fetter : let it lie ! This chamber for example-turn your head-All that's behind us ! You don't understand Nor care to understand about my art, 55 But you can hear at least when people speak : And that cartoon, the second from the door -It is the thing, Love ! so such thing should be-Behold Madonna !-- I am bold to say. I can do with my pencil what I know, What I see, what at bottom of my heart 60 I wish for, if I ever wish so deep-Do easily, too-when I say, perfectly, I do not boast, perhaps : yourself are judge, Who listened to the Legate's talk last week, And just as much they used to say in France. 65 At any rate, 'tis easy, all of it ! No sketches first, no studies, that's long past : I do what many dream of all their lives, -Dream? strive to do, and agonize to do, 70 And fail in doing. I could count twenty such On twice your fingers, and not leave this town, Who strive-you don't know how the others strive To paint a little thing like that you smeared Carelessly passing with your robes afloat,---75 Yet do much less, so much less, Someone says, (I know his name, no matter) - so much less ! Well, less is more, Lucrezia : I am judged. There burns a truer light of God in them, In their vexed beating stuffed and stopped-up brain, Heart, or whate'er else, than goes on to prompt 80 This low-pulsed forthright craftsman's hand of mine. Their works drop groundward, but themselves, I know, Reach many a time a heaven that's shut to me, Enter and take their place there sure enough.

155

Though they come back and cannot tell the world. My works are nearer heaven, but I sit here. The sudder, blood of these men! at a word Praise them, it boils, or blame them, it boils too. I; painting from myself, and to myself, Know what I do, am unmoved by men's blame 90 Or their praise either. Somebody remarks Morello's outline there is wrongly traced, His hue mistaken; what of that? or else, Rightly traced and well ordered; what of that? Speak as they please, what does the mountain care? 95 Ah, but a man's reach should exceed his grasp, Or what's a heaven for? All is silver-gray Placid and perfect with my art: the worse ! I know both what I want and what might gain, And yet how profitless' to know, to sigh 100 "Had I been two, another and myself, Our head would have o'erlooked the world !" No doubt. Yonder's a work now, of that famous youth The Urbinate who died five years ago. ('Tis copied, George Vasari sent it me.) 105 Well, I can fancy how he did it all, Pouring his soul, with kings and popes to see, Reaching, that heaven might so replenish him, Above and through his art--for it gives way; That arm is wrongly put-and there again-110 A fault to pardon in the drawing's lines, Its body, so to speak : its soul is right, He means right-that, a child may understand. Still, what an arm ! and I could alter it : But all the play, the insight and the stretch-115 Out of me, out of me! And wherefore out? Had you enjoined them on me, given me soul, We might have risen to Rafael, I and you ! Nay, Love, you did give all I asked, I think-120

ANDREA DEL SARTO.

More than I merit, yes, by many times. But had you-oh, with the same perfect brow, And perfect eyes, and more than perfect mouth, And the low voice my soul hears, as a bird The fowler's pipe, and follows to the snare --Had you, with these the same, but brought a mind ! 125 Some women do so. Had the mouth there urged "God and the glory ! never care for gain. The present by the future, what is that? Live for fame, side by side with Agnolo! Rafael is waiting: up to God, all three!" 130 I might have done it for you. So it seems : Perhaps not: All is as God overrules. Beside, incentives come from the soul's self; The rest avail not. Why do I need you? What wife had Rafael, or has Agnolo ; 135 In this world, who can do a thing, will not; And who would do it, cannot, I perceive : Yet the will's somewhat-somewhat, too, the power-And thus we half-men struggle. At the end, God, I conclude, compensates, punishes. 140 'Tis safer for me, if the award be strict, That I am something underrated here, Poor this long while, despised, to speak the truth. I dared not, do you know, leave home all day, For fear of chancing on the Paris lords. 145 The best is when they pass and look aside; But they speak sometimes; I must bear it all. Well may they speak ! That Francis, that first time, And that long festal year at Fontainebleau ! I surely then could sometimes leave the ground, 150 Put on the glory, Rafael's daily wear, In that humane great monarch's golden look, -One finger in his beard or twisted curl Over his mouth's good mark that made the smile, 155

One arm about my shoulder, round my neck, The jingle of his gold chain in my ear, I painting proudly with his breath on me, All his court round him, seeing with his eyes, Such frank French eyes, and such a fire of souls Profuse, my hand kept plying by those hearts,-160 And, best of all, this, this, this face beyond, This in the background, waiting on my work, To crown the issue with a last reward ! A good time, was it not, my kingly days, And had you not grown restless . . . but I know-165 'Tis done and past ; 'twas right, my instinct said ; Too live the life grew, golden and not gray, And I'm the weak-eyed bat no sun should tempt Out of the grange whose four walls make his world. 170 How could it end in any other way? You called me, and I came home to your heart. The triumph was-to reach and stay there : since I reached it ere the triumph, what is lost? Let my hands frame your face in your hair's gold, You beautiful Lucrezia that are mine ! 175 "Rafael did this, Andrea painted that; The Roman's is the better when you pray, But still the other's Virgin was his wife "----Men will excuse me. I am glad to judge Both pictures in your presence; clearer grows 180 My better fortune, I resolve to think. For, do you know, Lucrezia, as God lives, Said one day Agnolo, his very self, To Rafael . . . I have known it all these years . . . 185 (When the young man was flaming out his thoughts Upon a palace-wall for Rome to see, Too lifted up in heart because of it) "Friend, there's a certain sorry little scrub Goes up and down our Florence, none cares how,

ANDREA DEL SARTO.

60

5

Who, were he set to plan and execute As you are, pricked on by your popes and kings, Would bring the sweat into that brow of yours !" To Rafael's !- And indeed the arm is wrong. I hardly dare . . . yet, only you to see, Give the chalk here-quick, thus the line should go ! 195 Ay, but the soul ! he's Rafael ! rub it out ! Still, all I care for, if he spoke the truth, (What he? why, who but Michel Agnolo? Do you forget already words like those?) If really there was such a chance, so lost, -200 Is, whether you're-not grateful-but more pleased. Well, let me think so. And you smile indeed ! This hour has been an hour ! Another smile ? If you would sit thus by me every night I should work better, do you comprehend? 205I mean that I should earn more, give you more. See, it is settled dusk now; there's a star; Morello's gone, the watch-lights show the wall, The cue-owls speak the name we call them by. Come from the window, love, -- come in, at last, 210 Inside the melancholy little house We built to be so gay with. God is just. King Francis may forgive me: oft at nights When I look up from painting, eyes tired out, The walls become illumined, brick from brick 215Distinct, instead of mortar, fierce bright gold, That gold of his I did cement them with! Let us but love each other. Must you go? That Cousin here again ? he waits outside ? Must see you-you, and not with me? Those loans? 220 More gaming debts to pay? you smiled for that ? Well, let smiles buy me ! have you more to spend ? While hand and eye and something of a heart Are left me, work's my ware, and what's it worth?

159

I'll pay my fancy. Only let me sit The gray remainder of the evening out, Idle, you call it, and muse perfectly How I could paint, were I but back in France, One picture, just one more - the Virgin's face. Not yours this time! I want you at my side 230 To hear them -- that is, Michel Agnolo-Judge all I do and tell you of its worth. Will you? To-morrow, satisfy your friend. I take the subjects for his corridor, Finish the portrait out of hand-there, there, 235 And throw him in another thing or two If he demurs; the whole should prove enough To pay for this same Cousin's freak. Beside, What's better and what's all I care about, Get you the thirteen scudi for the ruff! 240 Love, does that please you? Ah, but what does he, The Cousin ! what does he to please you more ?

I am grown peaceful as old age to-night. I regret little, I would change still less. Since there represent life lies, why alter it? 245 The very wrong to Francis !--- it is true I took his coin, was tempted and complied, And built this house and sinned, and all is said. My father and my mother died of want. Well, had I riches of my own? you see 250 How one gets rich ! Let each one bear his lot. They were born poor, lived poor, and poor they died : And I have laboured somewhat in my time And not been paid profusely. Some good son Paint my two hundred pictures-let him try ! 255No doubt, there's something strikes a balance. You loved me quite enough, it seems to-night. Yes, This must suffice me here. What would one have?

THE LOST LEADER.

In heaven, perhaps, new chances, one more chance- 260 Four great walls in the new Jerusalem, Meted on each side by the angel's reed, For Leonard, Rafael, Agnolo and me To cover—the three first without a wife, While I have mine ! So—still they overce ne 265 Because there's still Lucrezia,—as I choose.

Again the Cousin's whistle ! Go, my Love.

(1855).

161

THE LOST LEADER.

Just for a handful of silver he left us, Just for a riband to stick in his coat_ Found the one gift of which fortune bereft us, Lost all the others she lets us devote; They, with the gold to give, doled him out silver, So much was theirs who so little allowed : 5 How all our copper had gone for his service ! Rags-were they purple, his heart had been proud ! We that had loved him so, followed him, honoured him, Lived in his mild and magnificent eye, Learned his great language, caught his clear accents, 10 Made him our pattern to live and to die ! Shakespeare was of us, Milton was for us, Burns, Shelley, were with us,-they watch from their graves! He alone breaks from the van and the freemen, -He alone sinks to the rear and the slaves ! 15 We shall march prospering,-not through his presence; Songs may inspirit us,-not from his lyre; Deeds will be done,-while he boasts his quiescence, Sull bidding crouch whom the rest bade aspire; Blot out his name, then, record one lost soul more, 20 One task more declined, one more footpath untrod, One more devils'-triumph and sorrow for angels, One wrong more to man, one more insult to God !

162

Life's night begins : let him never come back to us ! There would be doubt, hesitation and pain,

Forced praise on our part-the glimmer of twilight, Never glad confident morning again !

Best fight on well, for we taught him-strike galantly, Menace our heart ere we master his own ; Then let him receive the new knowledge and wait us,

Pardoned in heaven, the first by the throne !

(1845).

ASOLANDO.

EPILOGUE.

At the midnight in the silence of the sleep-time,

When you set your fancies free,

Will they pass to where-by death, fools think, imprisoned-. Low he lies who once so loved you, whom you loved so,

-Pity me!

Oh to love so, be so loved, yet so mistaken ! What had I on earth to do

With the slothful, with the mawki. , the unmanly? Like the aimless, helpless, hopeless, did I drivel

-Being-who ?

One who never turned his back but marched breast forward, 10 Never doubted clouds would break,

Never dreamed, though right were worsted, wrong would

Held we fall to rise, are baffled to fight better, Sleep to wake.

No, at noonday in the bustle of man's work-time

Greet the unseen with a cheer !

Bid him forward, breast and back as either should be,

"Strive and thrive !" cry "Speed, --- fight on, fare ever There as here !" (The quotations from Mr. Browning's works are included by permission of the owner of the copyrights).

20

(1890).

15

30

5

ALFRED, LORD TENNYSON. 1809-1892.

TO THE QUEEN.

Revered, beloved-O you that hold A nobler office upon earth Than arms, or power of brain, or birth Could give the warrior kings of old,

Victoria, -since your Royal grace To one of less desert allows This laurel greener from the brows Of him that utter'd nothing base;

5

And should your greatness, and the care That yokes with empire, yield you time

To make Jemand of modern rhyme If aught of ancient worth be there;

Then-while a sweeter music wakes, And thro' wild March the throstle calls, Where all about your palace-walls The sunlit almond-blossom shakes-

Take, Madam, this poor book of song ; For the' the faults were thick as dust In vacant chambers, I could trust Your kindness. May you rule us long, And leave us rulers of your blood As noble till the latest day ! May children of our children say,

"She wrought her people lasting good ;

163

10

5

15

"Her court was pure; her life serene; God gave her peace; her land reposed; A thousand claims to reverence closed In her as Mother, Wife, and Queen;

"And statesmen at her council met Who knew the seasons when to take Occasion by the hand, and make The bounds of freedom wider yet

" By shaping some august decree,

Which kept her throne unshaken still, Broad-based upon her people's will, And compass'd by the inviolate sea."

(1851).

25

30

35

5

10

15

THE POET.

The poet in a golden clime was born,

With golden stars above;

Dower'd with the hate of hate, the scorn of scorn, The love of love.

He saw thro' life and death, thro' good and ill, He saw thro' his own soul.

The marvel of the everlasting will, An open scroll,

Before him lay: with echoing feet he threaded The secretest walks of fame:

The viewless arrows of his thoughts were headed And wing'd with flame,

Like Indian reeds blown from his silver tongue, And of so fierce a flight, From Calpe unto Caucasus they sung, Filling with light

THE POET.

And vagrant melodice at	
And vagrant melodies the winds which bore Them earthward till they lit;	~
Then, like the arrow used. City	
Then, like the arrow-seeds of the field flower, The fruitful wit	
	20
Cleaving, took root, and springing forth anew Where'er they fall below	
Like to the mother plant in semblance, grew	
an gold,	
And bravely furnish'd all abroad to fling	
- no whiled shatte of the th	25
To throng with stately blooms the breatly	
Of Hope and Youth.	
So many minds did gird their orbs with beams, Tho' one did fling the fire.	
	30
Heaven flow'd upon the soul in many dreams Of high desire.	
Thus truth was multiplied on truth, the world Like one great much	
And thro' the wreathes of floating dark upcurl'd, Rare sunrise flow'd.	35
de summe now d.	
And Freedom rear'd in that august sunrise Her beautiful ball	
When rites and forms before his burning eyes	
	40
There was no blood upon her maiden robes	40
With U UV LIDSO ORIGINA -L.	
but round about the circles of the glober	
Of her keen eyes	
And in her raiment's hem was traced in flame	
WISDOM, a name to shake	45
All evil dreams of power-a sacred name.	
And when she spake,	
cipital,	

Her words did gather thunder as they ran, And as the lightning to the thunder Which follows it, riving the spirit of man, Making earth wonder,

So was their meaning to her words. No sword of wrath her right arm whirl'd, But one poor poet's scroll, and with his word She shook the world.

(1830).

50

55

5

10

15

20

A DREAM OF FAIR WOMEN.

I read, before my eyelids dropt their shade, "The Legend of Good Women," long ago Sung by the morning star of song, who made His music heard below;

Dan Chaucer, the first warbler, whose sweet breath Preluded those melodious bursts, that fill The spacious times of great Elizabeth With sounds that echo still.

And, for a while, the knowledge of his art Held me above the subject, as strong gales Hold swollen clouds from raining, tho' my heart, Brimful of those wild tales.

Charged both mine eyes with tears. In every land I saw, wherever light illumineth,

Beauty and anguish walking hand in hand The downward slope to death.

Those far-renowned brides of ancient song Peopled the hollow dark, like burning stars, And I heard sounds of insult, shame, and wrong, And trumpets blown for wars;

A DREAM OF FAIR WOMEN.

And clattering flints batter'd with clanging hoofs: And I saw crowds in colum'd sanctuaries; And forms that pass'd at windows and on roofs Of marble palaces;

Corpses across the threshold; heroes tall Dislodging pinnacle and parapet Upon the tortoise creeping to the wall · Lances in ambush set;

And high shrine-doors burst thro' with heated blasts That run before the fluttering tongues of fire; White surf wind-scatter'd over sails and masts, And ever climbing higher;

Squadrons and squares of men in brazen plates, Scaffolds, still sheets of water, divers woes, Ranges of glimmering vaults with iron grates, And hush'd seraglios.

So shape chased shape as swift as, when to land Bluster the winds and tides the self-same way, Crisp foam-flakes scud along the level sand, Torn from the fringe of spray.

I started once, or seem'd to start in pain, Resolved on noble things, and strove to speak, As when a great thought strikes along the brain, And flushes all the cheek.

And once my arm was lifted to hew down A cavalier from off his saddle-bow, That bore a lady from a leaguer'd town; And then I know not how, 40

25

167

30

35

All those sharp fancies, by downlapsing thought Stream'd onward, lost their edges, and did creep 50 Roll'd on each other, rounded, smooth'd and brought Into the gulfs of sleep.

At last methought that I had wander'd far In an old wood : fresh-wash'd in coolest dew, The maiden splendours of the morning star Shook in the steadfast blue.

Enormous elmtree-boles did stoop and lean Upon the dusky brushwood underneath Their broad curved branches, fledged with clearest green, New from its silken sheath. 60

The dim red morn hradied, her journey done, And with dead in smiled at the twilight plain, Half-fall'n across the threshold of the sun, Never to rise again.

There was no motion in the dumb dead air, Not any song of bird or sound of rill; Gross darkness of the inner sepulchre Is not so deadly still

As that wide forest. Growths of jasmine to Their humid arms festooning tree to tree, And at the root thro' lush green grasses burn'd The red anemone

I knew the flowers, I knew the leaves, I knew The tearful glimmer of the languid dawn On those long, rank, dark wood-walks drench'd in dew, 75 Leading from lawn to lawn.

168

70

A DREAM OF FAIR WOMEN.

The smell of violets, hidden in the green, Pour'd back into my empty soul and frame The times when I remember to have been Joyful and free from blame.

And from within me a clear undertone Thrill'd thro' mine ears in that unblissful clime "Pass freely thro': the wood is all thine own, Until the end of time."

At length I saw a lady within call, Stiller than chisell'd marble, standing there; A daughter of the gods, divinely tall,

And most divinely fair.

50

55

0

Her loveliness with shame and with surprise Froze my swift speech : she turning on my face 90 The star-like sorrows of immortal eyes, Spoke slowly in her place.

"I had great beauty: ask thou not my name: No one can be more wise than destiny. Many drew swords and died. Where'er I came 95 I brought calamity."

'No marvel, sovereign lady: in fair field Myself for such a face had boldly died,"
I answer'd free; and turning I appeal'd To one that stood beside.

But she, with sick and scornful looks averse To her full height her stately stature draws; "My youth," she said, "was blasted with a curse: This woman was the cause. 80

85

"I was cut off from hope in that sad place, Which men call'd Aulis in those iron years : 105 My father held his hand upon his face ; I, blinded with my tears, "Still strove to speak : my voice was thick with sighs As in a dream. Dimly I could descry The stern black-bearded kings with wolfish eyes, 110 Waiting to see me die. "The high masts flicker'd as they lay afloat; The crowds, the temples, waver'd, and the shore; The bright death quiver'd at the victim's throat ; Touch'd; and I knew no more." 115 Whereto the other with a downward brow : "I would the white cold heavy-plunging foam. Whirl'd by the wind, had roll'd me deep below, Then when I left my home." 120 Her slow full words sank thro' the silence drear, As thunder-drops fall on a sleeping sea : Sudden I heard a voice that cried, "Come here, That I may look on thee."

I turning saw, throned on a flowery rise, One sitting on a crimson scarf unroll'd; A queen, with swarthy cheeks and bold black eyes, Brow-bound with burning gold.

125

She, flashing forth a haughty smile, began:
"I govern'd men by change, and so I sway'd 130
All moods. "Tis long since I have seen a man. Once, like the moon, I made

A DREAM OF FAIR WOMEN.

"The ever-shifting currents of the blood According to my humour ebb and flow. I have no men to govern in this wood : That makes my only woe.

5

"Nay-yet it chafes me that I could not bend One will; nor tame and tutor with mine eye That dull cold-blooded Cæsar. Prythee, friend, Where is Mark Antony?

"The man, my lover, with whom I rode sublime On Fortune's neck : we sat as God by God : The Nilus would have risen before his time And flooded at our nod.

"We drank the Libyan Sun to sleep, and lit Lamps which outburn'd Canopus. O my life In Egypt ! O the dalliance and the wit, The flattery and the strife,

"And the wild kiss, when fresh from war's alarms, My Hercules, my Roman Antony, My mailed Bacchus leapt into my arms, 150 Contented there to die !

"And there he died : and when I heard my name Sigh'd forth with life I would not brook my fear Of the other : with a worm I balk'd his fame. What else was left ? look here !" 155

(With that she tore her robe apart, and half The polish'd argent of her breast to sight Laid bare. Thereto she pointed with a laugh, Showing the aspick's bite.)

135

140

145

"I died a queen. The Roman soldier found Me lying dead, my crown about my brows, A name for ever !—lying robed and crown'd, Worthy a Roman spouse."
Her warbling voice, a lyre of widest range Struck by all passion, did fall down and glance

From tone to tone, and glided thro' all change Of liveliest utterance. 165

175

180

When she made pause I knew not for delight;
Because with sudden motion from the ground 170
She raised her piercing orbs, and fill'd with light
The interval of sound.

Still with their fires love tipt his keenest darts; As once they drew into two burning rings All beams of Love, melting the mighty hearts Of captains and of kings.

Slowly my sense undazzled. Then I heard A noise of some one coming thro' the lawn, And singing clearer than the crested bird, That claps his wings at dawn.

"The torrent brooks of hallow'd Israel From craggy hollows pouring, late and soon,

Sound all night long, in falling thro' the dell, Far-heard beneath the moon.

"The balmy moon of blessed Israel 185 Floods all the deep-blue gloom with beams divine : All night the splinter'd crags that wall the dell With spires of silver shine."

A DREAM OF FAIR WOMEN.	173
As one that museth where broad sunshine laves The lawn by some cathedral, thro' the door Hearing the holy organ rolling waves Of sound on roof and floor	190
Within, and anthem sung, is charm'd and tied To where he stands,—sō stood I, when that Of music left the lips of her that died To save her father's vow ;	flow 195
The daughter of the warrior Gileadite, A maiden pure; as when she went along From Mizpeh's tower'd gate with welcome light, With timbrel and with song.	200
My words leapt forth : "Heaven heads the count of With that wild oath." She render'd answer "Not so, nor once alone ; a thousand times I would be born and die.	f crimes high :
"Single I grew, like some green plant, whose root Creeps to the garden water-pipes beneath, Feeding the flower; but ere my flower to fruit Changed, I was ripe for death.	205
"My God, my land, my father—these did move Me from my bliss of life, that Nature gave, Lower'd softly with a threefold cord of love Down to a silent grave.	210
"And I went mourning, 'No fair Hebrew boy Shall smile away my maiden blame among The Hebrew mothers'—emptied of all joy, Leaving the dance and song.	215

"Leaving the olive-gardens far below, Leaving the promise of my bridal bower, The valleys of grape-loaded vines that glow Beneath the battled tower.

"The light white cloud swam over us. Anon We heard the lion roaring from his den; We saw the large white stars rise one by one, Or, from the darken'd glen,

"Saw God divide the night with flying flame, And thunder on the everlasting hills. I heard Him, for He spake, and grief became A solemn scorn of ills.

"When the next moon was roll'd into the sky, Strength came to me that equall'd my desire. How beautiful a thing it was to die For God and for my sire !

"It comforts me in this one thought to dwell, That I subdued me to my father's will; Because the kiss he gave me, ere I fell, Sweetens the spirit still.

"Moreover it is written that my race Hew'd Ammon, hip and thigh, from Aroer On Arnon unto Mineth." Here her face Glow'd, as I look'd at her.

She lock'd her lips : she left me where I stood : "Glory to God," she sang, and past afar, Thridding the sombre boskage of the wood, Toward the morning-star.

174

220

230

240

A DREAM OF FAIR WOMEN.

Losing her carol I stood pensively, As one that from a casement leans his head, When midnight bells cease ringing suddenly, And the old year is dead.

20

"Alas! alas!" a low voice, full of care, Murmur'd beside me: "Turn and look on me: 250 I am that Rosamond, whom men call fair, If what I was I be.

"Would I had been some maiden coarse and poor! O me that I should ever see the light! Those dragon eyes of anger'd Eleanor Do hunt me day and night."

She ceased in tears, fallen from hope and trust : To whom the Egyptian : "O, you tamely died ! You should have clung to Fulvia's waist and thrust The dagger thro' her side."

260 With that sharp sound the white dawn's creeping beams, Stol'n to my brain, dissolved the mystery Of folded sleep. The captain of my dreams Ruled in the eastern sky.

Morn broaden'd on the borders of the dark, Ere I saw her, who clasp'd in her last trance Her murder'd father's head, or Joan of Arc, A light of ancient France;

Or her, who knew that Love can vanquish Death, Who kneeling, with one arm about her king, 270 Drew forth the poison with her balmy breath, Sweet as new buds in Spring.

265

255

175

No memory labours longer from the deep	
Gold-mines of thought to lift the hidden	
That glimpses, moving up, than I from sleep	275
To gather and tell o'er	210
Each little sound and sight. With what dull pain Compass'd, how eagerly I sought to strike	
Into that wondroug track of dreams again !	
But no two dreams are like.	280
As when a soul laments, which hath been blest, Desiring what is mingled with past years, In yearnings that can never be exprest By signs or groans or tears ;	
Because all words, tho' cull'd with choicest art, Failing to give the bitter of the sweet, Wither beneath the palate, and the heart Faints, faded by its heat.	285
(1832).	
YOU ASK ME WHY.	
You ask me, why, tho' ill at ease, Within this region I subsist, Whose spirits falter in the mist, And languish for the purple seas?	
It is the land that freemen till, That soher with a land	5
That sober-suited Freedom chose,	
The land, where girt with friends or foes	
A man may speak the thing he will;	

A land of settled government,

A land of just and old renown, Where Freedom broadens slowly down From precedent to precedent :

YOU ASK ME WHY.	13
Where faction seldom gathers head,	
But by degrees to fulness wrought,	
The strength of some diffusive thought	
Hath time and space to work and spread.	1
Should banded unions persecute	
Opinion, and induce a time	
When single thought is civil crime	
And individual freedom mute;	2
Tho' Power should make from land to land	
The name of Britain trebly great-	
Tho' every channel of the Stat	
Should almost choke with golden as 1-	
Yet waft me from the harbour-mouth,	
Wild wind ! I seek a warmer sky,	25
And I will see before I die	
The palms and temples of the South.	
Of old sat Freedom on the heights,	
The thunders breaking of the	
The thunders breaking at her feet : Above her shook the starry lights :	30
She heard the torrents meet.	
There in her place she did rejoice,	
Self-gather'd in her prophet-mind,	
But fragments of her mighty voice	
Came rolling on the wind.	35
Then stept she down thro' town and field	
To mingle with the human race,	
And part by part to men reveal'd	
The fulness of her face-	40

77

ñ

Grave mother of majestic works, From her isle-altar gazing down, Who, God-like, grasps the triple forks, And, King-like, wears the crown :

Her open eyes desire the truth. The wisdom of a thousand years Is in them. M.y perpetual youth Keep dry their light from tears;

That her fair form may stand and shine, Make bright our days and light our dreams, 50 Turning to scorn with lips divine The falsehood of extremes !

Love thou thy land, with love far-brought From out the storied Past, and used Within the Present, but transfused Thro' future time by power of thought.

True love turn'd round on fixed poles, Love, that endures not sordid ends, For English natures, freemen, friends, Thy brothers and immortal souls.

But pamper not a hasty time,

Nor feed with crude imaginings The herd, wild hearts and feeble wings, That every sophister can lime.

Deliver not the tasks of might To weakness, neither hide the ray From those, not blind, who wait for day, Tho' sitting girt with doubtful light.

65

55

60

45

YOU ASK ME WHY.	
	179
Make knowledge circle with the winds; But let her herald, Reverence, fly Before her to whatever sky Bear seed of men and growth of minds.	70
Watch what main-currents draw the years : Cut Prejudice against the grain : But gentle words are always gain : Regard the weakness of thy peers :	75
Nor toil for title, place, or touch Of pension, neither count on praise : It grows to guerdon after-days : Nor deal in watch-words overmuch ; Not clinging to some ancient saw ; Not unaster'd by some modern term ; Not swift nor slow to change, but firm : And in its season bring the law ;	80
That from Discussion's lip may fall With Life, that, working strongly, binds— Set in all lights by many minds, To close the interests of all.	85.
For Nature also, cold and warm, And moist and dry, devising long, Thro' many agents making strong, Matures the individual form.	90 ·
Meet is it changes should control Our being, lest we rust in ease. We all are changed by still degrees, All but the basis of the soul.	95

į

So let the change which comes be free To ingroove itself with that, which flies, And work, a joint of state, that plies Its office, moved with sympathy. A saying, hard to shape in act; For all the past of Time reveals A bridal dawn of thunder-peals, Wherever Thought hath wedded Fact. Ev'n now we hear with inward strife A m toiling in the gloom-The Spirit of tie years to come Yearning to mix hinself with Life. A slow-develop'd strength awaits Completion in a painful school; Phantoms of other forms of rule, New Majesties of mighty States-The warders of the growing hour, But vague in vapour, hard to mark; And round them sea and air are dark With great contrivances of Power. Of many changes, aptly join'd, Is bodied forth the second whole. Regard gradation, lest the soul Of Discord race the rising wind; A wind to puff your idol-fires, And heap their ashes on the head; To shame the boast so often made, That we are wiser than our sires.

180

100

105

110

115

YOU ASK ME WHY.	181
Oh yet, if Nature's evil star	
Drive men in manhood, as in youth	125
10 Ionow nying steps of Truth	
Across the brazen bridge of war-	
If New and Old, disastrous feud,	
Must ever shock, like armed fors	
And this be true, till Time shall also	130
That Principles are rain'd in blood;	
Not yet the wise of heart would cease	-
To noid his hop thro' shame and will	
But with his hand against the hilt,	
Would pace the troubled land, like Peace;	135
Not less, the' dogs of Faction bay,	
would serve his kind in deed and	
Coroan, Il knowledge bring the area	
That knowledge takes the sword away	• • •
	140
Would love the gleams of good that broke	
Tom either side, nor veil his avon	
And it some dreadful need should at	
Would strike, and firmly, and one stroke:	
To-morrow yet would reap to-day,	
As we bear blossom of the dead	145
Earn well the thrifty months non-	
Raw Haste, half-sister to Delay.	
(183	

HANDS ALL ROUND.

First pledge our Queen this solemn night, Then drink to England, every guest; That man's the best Cosmopolite Who loves his native country best. May freedom's oak for ever live With stronger life from day to day; 5 That man's the true Conservative Who lops the moulder'd branch away. Hands all round ! God the traitor's hope confound ! To this great cause of Freedom drink, my friends, 10 And the great name of England, round and round. To all the loyal hearts who long To keep our English Empire whole ! To all our noble sons, the strong New England of the Southern Pole ! 15 To England under Indian skies, To those dark millions of her realm ! To Canada whom we love and prize, Whatever statesman hold the helm. 20 Hands all round ! God the traitor's hope confound ! To this great name of England drink, my friends, And all her glorious empire, round and round. To all our statesmen so they be True leaders of the land's desire ! 25 To both our Houses, may they see Beyond the borough and the shire ! We sail'd wherever ship could sail, We founded many a mighty state; Pray God our greatness may not fail 30 Thro' craven fears of being great. Hands all round ! God the traitor's hope confound ! To this great cause of Freedom drink my friends, And the great name of England, round and round. 35 (1851).

MORTE D'ARTHUR.

So all day long the noise of battle roll'd Among the mountains by the winter sea; Until King Arthur's table, man by man, Had fall'n in Lyonnesse about their Lord, King Arthur: then, because his wound was deep, The bold Sir Bedivere uplifted him, Sir Bedivere, the last of all his knights, And bore him to a chapel nigh the field, A broken chancel with a broken cross, That stood on a dark strait of barren land. On one side lay the Ocean, and on one Lay a gread water, and the moon was full.

5

10

15

Then spake King Arthur to Sir Bedivere: "The sequel of to-day unsolders all The goodliest fellowship of famous knights Whereof this world holds record. Such a sleep They sleep-the men I loved. I think that we Shall never more, at any future time, Delight our souls with talk of knightly deeds, Walking about the gardens and the halls Of Camelot, as in the days that were. 20 I perish by this people which I made,-Tho', Merlin sware that I should come again To rule once more—but let what will be, be, I am so deeply smitten thro' the helm That without help I cannot last till morn. 25 Thou therefore take my brand Excalibur, Which was my pride : for thou rememberest how In those old days, one summer noon, an arm Rose up from out the bosom of the lake, Clothed in white samite, mystic, wonderful, 30 Holding the sword-and how I row'd across And took it, and have worn it, like a king :

And, wheresoever I am sung or told In aftertime, this also shall be known: But now delay not: take Excalibur, And fling him far into the middle mere: Watch what thou south the
Watch what thou seëst, and lightly bring me word." To him replied the bold Sir Bedivere :
"It is not meet, Sir King, to leave thee thus, Aidless, alone, and smitten thro' the helm.
A little thing may harm a wounded man.
Yet I thy hest will all perform at full,

Watch what I see, and lightly bring thee word."
So saying, from the ruin'd shrine he stept, 45
And in the moon athwart the place of tombs,
Where lay the mighty bones of ancient men,
Old knights, and over them the sea-wind sang
Shrill, chill, with flakes of foam. He, stepping down
By zig-zag paths, and juts of pointed rock, 50
Came on the shining levels of the lake.

There drew he forth the brand Excalibur, And o'er him, drawing it, the winter moon, Brightening the skirts of a long cloud, ran forth And sparkled keen with frost against the hilt: For all the haft twinkled with diamond sparks, Myriads of topaz-lights, and jacinth-work Of subtlest jewellery. He gazed so long That both his eyes were dazzled, as he stood, This way and that dividing the swift mind, In act to throw : but at the last it seem'd Better to leave Excalibur conceal'd There in the many-knotted waterflags, That whistled stiff and dry about the marge. So strode he back slow to the wounded king.

Then spake King Arthur to Sir Bedivere: "Hast thou perform'd my mission which I gave? What is it thou hast seen? or what has heard?" 60

65

50

35

40

MORTE D'ARTHUR.

And answer made the bold Sir Bedivere : "I heard the ripple washing in the reeds,

35

0

And the wild water lapping on the crag." To whom replied King Arthur, faint and pale : "Thou hast betray'd thy nature and thy name, Not rendering true answer, as beseem'd Thy fealty, nor like'a noble knight: For surer sign had follow'd, either hand, Or voice, or else a motion of the mere. This is a shameful thing for men to lie. Yet now, I charge thee, quickly go again As thou art lief and dear, and do the thing

I bad thee, watch, and lightly bring me word." Then went Sir Bedivere the second time Across the ridge, and paced beside the mere, Counting the dewy pebbles, fix'd in thought; But when he saw the wonder of the hilt, How curiously and strangely chased, he smote His palms together, and he cried aloud.

"And if indeed I cast the brand away, Surely a precious thing, one worthy note, Should thus be lost for ever from the earth, Which might have pleased the eyes of many men. 90 What good should follow this, if this were done ? What harm, undone? deep harm to disobey, Seeing obedience is the bond of rule. Were it well to obey then, if a king demand An act unprofitable, against himself ; The King is sick, and knows not what he does. What record, or what relic of my lord Should be to aftertime, but empty breath And rumours of a doubt? but were this kept, Stored in some treasure-house of mighty kings, 100 Some one might show it at a joust of arms, Saying, 'King Arthur's sword, Excalibur,

185

70

80

75

85

Wrought by the lonely maiden of the Lake. Nine years she wrought it, sitting in the deeps Upon the hidden bases of the hills.' 105 So might some old man speak in the aftertime To all the people, winning reverence.

But now much honour and much fame were lost." So spake he, clouded with his own conceit, And hid Excalibur the second time, 110

And so strode back slow to the wounded King. Then spoke King Arthur, breathing heavily :

"What is it thou hast seen ? or what hast heard ?" And answer made the bold Sir Bedivere : "I heard the water lapping on the crag, 115 And the long ripple washing in the reeds."

To whom replied King Arthur, much in wrath: "Ah, miserable and unkind, untrue, Unknightly, traitor-hearted ! Woe is me ! Authority forgets a dying king, 120 Laid widow'd of the power in his eye That bow'd the will. I see thee what thou art, For thou, the latest-left of all my knights, In whom should meet the offices of all, Thou wouldst betray me for the precious hilt; 125 Either from lust of gold, or like a girl Valuing the giddy pleasure of the eyes. Yet, for a man may fail in duty twice, And the third time may prosper, get thee hence: But, if thou spare to fling Excalibur, 130 I will arise and slay thee with my hands."

Then quickly rose Sir Bedivere, and ran, And, leaping down the ridges lightly, plunged Among the bulrush-beds, and clutch'd the sword, And strongly wheel'd and threw it. 135 The great brand Made lightnings in the splendour of the moon, And flashing round and round, and whirl'd in an arch,

MORTE D'ARTHUR.

Shot like a streamer of the northern morn, Seen where the moving isles of winter shock By night, with noises of the northern sea. 140 So flash'd and fell the brand Excalibur : But ere he dipt the surface, rose an arm Clothed in white samite, mystic, wonderful, And caught him by the hilt, and brandish'd him Three times, and drew him under in the mere. 145 And lightly went the other to the King.

Then spoke King Arthur, drawing thicker breath : "Now see I by thine eyes that this is done. Speak out: what is it thou hast heard, or seen ?"

And answer made the bold Sir Bedivere : 150 "Sir King, I closed mine eyelids, lest the gems Should blind my purpose, for I never saw, Nor shall see, here or elsewhere, till I die, Not tho' I live three lives of mortal men, So great a miracle as yonder hilt. 155 Then with both hands I flung him, wheeling him; But when I look'd again, behold an arm, Clothed in white samite, mystic, wonderful, That caught him by the hilt, and brandish'd him Three times, and drew him under in the mere." 160

And answer made King Arthur, breathing hard : "My end draws nigh; 'tis time that I were gone. Make broad thy shoulders to receive my weight, And bear me to the margin; yet I fear My wound hath taken cold, and I shall die." 165

Se saying, from the pavement he half rose, Slowly, with pain, reclining on his arm, And looking wistfully with wide blue eyes As in a picture. Him Sir Bedivere 170 Remorsefully regarded thro' his tears, And would have spoken, but he found not words, Then took with care, and kneeling on one knee,

O'er both his shoulders drew the languid hands, And rising bore him thro' the place of tombs.

175 But, as he walk'd, King Arthur panted hard, Like one that feels a nightmare on his bed When all the house is mute. So sigh'd the King, Muttering and murmuring at his ear, "Quick, quick ! I fear it is too late, and I shall die." 180 But the other swiftly strode from ridge to ridge, Clothed with his breath, and looking, as he walk'd, Larger than human on the frozen hills. He heard the deep behind him, and a cry Before. His own thought drove him like a goad. 185 Dry clash'd his harness in the icy caves And barren chasms, and all to left and right The bare black cliff clang'd round him, as he based His feet on juts of slippery crag that rang Sharp-smitten with the dint of armed heels 190 And on a sudden, lo ! the level lake, And the long glories of the winter moon.

Then saw they how there have a dusky barge, Dark as a funeral scarf from stem to stern, Beneath them; and descending they were ware 195 That all the decks were dense with stately forms Black-stoled, black-hooded, like a dream—by these Three Queens with crowns of gold—and from them rose A cry that shiver'd to the tingling stars, And, as it were one voice, an agony, 200 Of lamentation, like a wind, that shrills All night in a waste land, where no one comes, Or hath come, since the making of the world.

Then nurmur'd Arthur, "Place me in the barge,"

And to the barge they came. There those three Queens 205 Put forth their hands, and took the King, and ept But she, that rose the tallest of them all

MORTE D'ARTHUR.

And fairest, laid his head upon her lap, And loosed the shatter'd casque, and chafed his hands, And call'd him by his name, complaining loud, 210 And dropping bitter tears against his brow Striped with dark blood : for all his face was white And colourless, and like the wither'd moon Smote by the fresh beam of the springing east; And all his greaves and cuisse: dash'd with drops 215 Of onset; and the light and lustrous curls-That made his forehead like a rising sun High from the däis-throne-were parch'd with dust; Or, clotted into points and hanging loose, Mix'd with the knightly growth that fringed his lips. 220 So like a shatter'd column lay the King; Not like that Arthur who, with lance in rest, From spur to plume a star of tournament, Shot thro' the lists at Camelot, and charged Before the eyes of ladies and of kings.

225 Then loudly cried the bold Sir Bedivere, "Ah! my Lord Arthur, whither shall I go? Where shall I hide my forehead and my eyes? For now I see the true old times are dead, When every morning brought a noble chance, 230 And every chance brought out a noble knight. Such times have been not since the light that led The holy Elders with the gift of myrrh. But now the whole ROUND TABLE is dissolved Which was an image of the mighty world; 235 And I, the last, go forth companionless, And the days darken round me, and the years, Among new men, strange faces, other minds."

And slowly answer'd Arthur from the barge : "The old order changeth, yielding place to new, 240 And God fulfils himself in measy ways, Lest one good custom should corrupt the world.

Comfort thyself: what comfort is in me? I have lived my life, and that which I have done May He within Himself make pure! but thou, If thou shouldst never see my face again, 245 Pray for my soul. More things are wrought by prayer Than this world dreams of. Wherefore, let thy voice Rise like a fountain for me night and day. For what are men better than sheep or goats That nourish a blind life within the brain, 250 If, knowing God, they lift not hands of prayer Both for themselves and those who call them friend ? For so the whole round earth is every way Bound by gold chains about the feet of God. But now farewell. 255 I am going a long way With these thou seest-if indeed I go-(For all my mind is clouded with a doubt) To the island-valley of Avilion ; Where falls not hail, or rain, or any snow, Nor ever wind blows loudly; but it lies 260 Deep-meadow'd, happy, fair with orchard-lawns And bowery hollows crown'd with summer sea, Where I will heal me of my grievous wound."

So said he, and the barge with oar and sail 265 Moved from the brink, like some full-breasted swan That, fluting a wild carol ere her death, Ruffles her pure cold plume, and takes the flood With swarthy webs. Long stood Sir Bedivere Revolving many memories, till the hull 270 Look'd one black dot against the verge of dawn, And on the mere the wailing died away.

(1837).

SIR GALAHAD.

5

10

15

20

My good blade carves the casques of men, My tough lance thrusteth sure, My strength is as the strength of ten, Because my heart is pure. The shattering trumpet shrilleth high, The hard brands shiver on the steel, The splinter'd spear-shafts crack and fly, The horse and rider reel : They reel, they roll in clanging lists, And when the tide of combat stands, Perfume and flowers fall in showers, That lightly rain from ladies' hands. How sweet are looks that ladies bend On whom their favours fall ! For them I battle till the end, To save from shame and thrall : But all my heart is drawn above, My knees are bow'd in crypt and shrine : I never felt the kiss of love, Nor maiden's hand in mine. More bounteous aspects on me beam, Me mightier transports move and thrill; So keep I fair thro' faith and prayer A virgin heart in work and will. When down the stormy crescent goes, A light before me swims, 25 Between dark stems the forest glows, I hear a noise of hymns: Then by some secret shrine I ride; I hear a voice, but none are there; The stalls are void, the doors are wide, 30 The tapers burning fair.

191

45

er 20

Fair gleams the snowy altar-cloth,	
The silver vessels sparkle clean,	
The shrill bell rings, the censer swings, And solemn chants resound between.	35
Sometimes on lonely mountain-meres	
I find a magic bark;	
I leap on board : no helmsman steers :	
I float till all is dark.	40
A gentle sound, an awful light!	
Three angels bear the holy Grail:	
with folded feet, in stoles of white.	
On sloeping wings they sail.	
Ah, blessed vision ! blood of God !	45
My spirit beats her mortal bars,	10
As down dark tides the glory slides.	
And star-like mingles with the stars.	
When on my goodly charger borne	
Thro' dreaming towns I go,	
The cock crows ere the Christmas morn,	50
The streets are dumb with snow.	
The tempest crackles on the leads,	
And ringing spins from here 1	
And, ringing, spins from brand and mail; But o'er the dark a glory spreads,	
And gilds the driving hail.	55
I leave the plain I climb 41 1 1 1	
I leave the plain, I climb the height;	
No branchy thicket shelter yields;	
But blessed forms in whistling storms	
Fly o'er waste fens and windy fields.	60
A maiden knight-to me is given	
Such hope, I know not fear :	
yearn to breathe the airs of heaven	
That often meet me here.	
muse on joy that will not cease,	65
Pure spaces clothed in living beams,	00

0 1 100 100	193
Pure lilies of eternal peace,	
Whose odours haunt my dreams;	
And, stricken by an angel's hand,	
This mortal armour that I wear,	70
This weight and size, this heart and eyes,	70
Are touch'd, are turn'd to fin statir.	
The clouds are broken in the sky,	
And thro' the mountain-walls.	
A rolling organ-harmony	
Swells up, and shakes and falls.	75
Then move the trees, the copses nod,	
Wings flutter, voices hover clear:	
"O just and faithful knight of God !	
Ride on ! the prize is near."	00
So pass I hostel, hall, and grange;	80
By bridge and ford, by park and pale,	
All-arm'd I ride, what's er betide,	
Until I find the holy Grail.	

ULYSSES.

It little profits that an idle king, By this still hearth, among these barren crags, Match'd with an aged wife, I mete and dole Unequal laws unto a savage race, That hoard, and sleep, and feed, and know not me I cannot rest from travel : I will drink Life to the lees : all times I have enjoy'd Greatly, have suffer'd greatly, both with those That loved me, and alone ; on shore, and when Thro' scudding drifts the rainy Hyades Vext the dim sea : I am become a name ; T r always roaming with a hungry heart Much have I seen and known ; cities of men

10

5

(1842).

And manners, climates, councils, governments, Myself not least, but honour'd of them all; And drunk delight of battle with my peers, Far on the ringing plains of windy Troy. I am a part of all that I have met; Yet all experience is an arch wherethro' Gleams that untravell'd world, whose margin fades For ever and for ever when I move. 20 How dull it is to pause, to make an end, To rust unburnish'd, not to shine in use ! As tho' to breathe were life. Life piled on life Were all too little, and of one to me Little remains : but every hour is saved 25From that eternal silence, something more, A bringer of new things; and vile it were For some three suns to store and hoard myself, And this gray spirit yearning in desire To follow knowledge, like a sinking star, 30 Beyond the utmost bound of human thought.

This is my son, mine own Telemachus, To whom I leave the sceptre and the isle-Well-loved of me, discerning to fulfil This labour, by slow prudence to make mild 35 A rugged people, and thro' soft degrees Subdue them to the useful and the good. Most blameless is he, centred in the sphere Of common duties, decent not to fail In offices of tenderness, and pay 40 Meet adoration to my household gods,

When I am gone. He works his work, I mine. There lies the port: the vessel puffs her sail: There gloom the dark broad seas. My mariners, Souls that have toil'd, and wrought, and thought with me-That ever with a frolic welcome took The thunder and the sunshine, and opposed

194

BREAK, BREAK, BREAK.

Free hearts, free foreheads-you and I are old; Old age hath yet his honour and his toil; 50 Death closes all: but something ere the end, Some work of noble note, may yet be done, Not unbecoming men that strove with Gods. The lights begin to twinkle from the rocks: The long day wanes: the slow moon climbs : the deep 55 Moans round with many voices. Come, my friends, 'Tis not too late to seek a newer world. Push off, and sitting well in order smite The sounding furrows; for my purpose holds To sail beyond the sunset, and the baths 60 Of all the western stars, until I die. It way be that the gulfs will wash us down: It may be we shall touch the Happy Isles, And see the great Achilles, whom we knew. Tho' much is taken, much abides; and tho' 65 We are not now that strength which in old days Moved earth and heaven; that which we are, we are; One equal temper of heroic hearts, Made weak by time and fate, but strong in will To strive, to seek, to find, and not to yield. 70

(1842).

5

BREAK, BREAK, BREAK.

Break, break, break,

On thy cold gray stones, O Sea ! And I would that my tongue could utter The thoughts that arise in me.

O well for the fisherman's boy, That he shouts with his sister at play !

O well for the sailor lad, That he sings in his boat on the bay !

And the stately ships go on

To their haven under the hill;

But O for the touch of a vanish'd hand, And the sound of a voice that is still !

10

15

Break, break, break,

At the foot of thy crags, O Sea !

But the tender grace of a day that is dead Will never come back to me.

SONGS FROM "THE PRINCESS."

Sweet and low, sweet and low, Wind of the western sea, Low, low, breathe and blow, Wind of the western sea ! Over the rolling waters go, Come from the dying moon, and blow, 5 Blow him again to me; While my little one, while my pretty one sleeps. Sleep and rest, sleep and rest, Father will come to thee soon ; Rest, rest, on mother's breast, 10 Father will come to thee soon ; Father will come to his babe in the nest, Silver sails all out of the west Under the silver moon : Sleep, my little one, sleep, my pretty one, sleep. 15 The splendour falls on castle walls And snowy summits old in story : The long light shakes across the lakes And the wild cataract leaps in glory. Blow, bugle, blow, set the wild echoes flying, 20 Blow, bugle; answer, echoes, dying, dying, dying.

SONGS FROM "THE PRINCESS."

- O hark, O hear ! how thin and clear, And thinner, clearer, farther going !
- O sweet and far from cliff and scar

0

The horns of Elfland faintly blowing ! Blow, let us hear the purple glens replying : Blow, bugle ; answer, echoes, dying, dying, dying.

O love, they die in yon rich sky,

They faint on hill or field or river; Our echoes roll from soul to soul,

And grow for ever and forever. Blow, bugle, blow, set the wild echoes flying, And answer, echoes, answer, dying, dying, dying.

> Home they brought her warrior dead : She nor swoon'd, nor utter'd cry : All her maidens, watching, said, "She must weep or she will die."

Then they praised him, soft and low. Call'd him worthy to be loved, Truest friend and noblest foe; Yet she neither spoke nor moved.

Stole a maiden from her place, Lightly to the warrior stept, Took the face-cloth from the face; Yet she never moved nor wept.

Rose a nurse of ninety years, Set his child upon her knee— Like summer tempest came her tears— "Sweet my child, I live for thee."

50

45

25

197

30

35

Tears, idle tears, I know not what they mean, Tears from the depth of some divine despair Rise in the heart, and gather to the eyes, In looking on the happy Autumn-fields, And thinking of the days that are no more.

Fresh as the first beam glittering on a sail, That brings our friends up from the underworld, Sad as the last which reddens over one That sinks with all we love below the verge; So sad, so fresh, the days that are no more.

Ah, sad and strange as in dark summer dawns The earliest pipe of half-awaken'd birds To dying ears, when unto dying eyes The casement slowly grows a glimmering square; So sad, so strange, the days that are no more.

Dear as remember'd kisses after death, And sweet as those by hopeless fancy feign'd On lips that are for others; deep as love. Deep as first love, and wild with all regret; O Death in Life, the days that are no more.

70 (1847).

5

55

60

65

IN MEMORIAM.

PRELUDE.

Strong Son of God, immortal Love, Whom we, that have not seen thy face, By faith and faith

By faith, and faith alone, embrace, Believing where we cannot prove;

Thine are these orbs of light and shade;

Thou madest Life in man and brute; Thou madest Death; and lo, thy foot Is on the skull which thou hast made.

IN MEMORIAM.	199
Thou wilt not leave us in the dust :	
Thou madest man, he knows not why, He thinks he was not made to die; And thou hast made him : thou art just.	10
Thou seemest human and divine, The highest, holiest manhood, thou : Our wills are ours, we know not how ; Our wills are ours, to make them thine.	15
Our little systems have their day; They have their day and cease to be: They are but broken lights of thee, And thou, O Lord, art more than they.	20
We have but faith : we connot know ; For knowledge is of things we see ; And yet we trust it comes from thee, A beam in darkness : let it grow.	`
Let knowledge grow from more to more, But more of reverence in us dwell; That mind and soul, according well, May make one music as before,	26
But vaster. We are fools and slight; We mock thee when we do not fear: But help thy foolish ones to bear; Help thy vain worlds to bear thy light.	30
Forgive what seem'd my sin in me; -What seem'd my worth since I began; For merit lives from man to man, And not from man, O Lord, to thee.	35

Forgive my grief for one removed, Thy creature, whom I found so fair. I trust he lives in thee, and there I find him worthier to be loved.

Forgive these wild and wandering cries, Confusions c. a wasted youth; Forgive them where they fail in truth, And in thy wisdom make me wise.

(1849).

THE EAGLE.

He clasps the drag with crooked hands; Close to the sun in lonely lands, Ring'd with the azure world, he stands.

The wrinkled sea beneath him crawls; He watches from his mountain walls, And like a thunderbolt he falls.

200

NOTES.

SAMUEL TAYLOR COLERIDGE.

THE ANCIENT MARINER.

The circumstances under which this poem was written and published have been already related in the Introduction (see pp. ix-xiv). Some further particulars of the suggestions made by Wordsworth may here be given, from his own account, previously quoted only in part: "For example, some crime was to be committed which should bring upon the Old Navigator, as Coleridge afterwards delighted to call him, the spectral persecution, as a consequence of that crime, and his own wanderings. I had been reading in Shelvocke's Voyages a day or two before that, while doubling Cape Horn, they frequently saw albatrosses in that latitude, the largest sort of sea-fowl, some extending their wings twelve or thirteen feet. 'Suppose,' said I, 'you represent him as having killed one of these birds on entering the South Sea, and that the tutelary spirits of these regions take upon them to avenge the erime.' The incident was thought fit for the purpose, and adopted accordingly. I also suggested the navigation of the ship by the dead men, but do not recollect that I had anything more to do with the scheme of the poem. The gloss with which it was subsequently accompanied was not thought of by either of us at the time; at least not a hint of it was given to me, and I have no doubt it was a gratuitous afterthought. We began the composition together on that, to me, memorable evening. I furnished two or three lines at the beginning of the poem, in particular,-

> And listened like a three years' child : The Mariner had his will."

Coleridge seems later to have had doubts whether Wordsworth's suggestion of moral responsibility was consistent with the imaginative character of the poem as a whole. He is reported as saying in his Table Talk on May 31, 1830: —" Mrs. Barbauld once told me that she admired The Ancient Mariner very much, but that there were two faults in it, —it was improbable, and had no moral. As for the probability, I owned that that mfght admit some question; but as to the

SAMUEL TAYLOR COLERIDGE.

want of a moral, I told her that in my own judgment the poem had too much; and that the only, or chief fault, if I might say so, was the obtrusion of the moral sentinent so openly on the reader as a principle or cause of action in a work of pure imagination. It onght to have had no more moral than the *Arabian Nighes*' tale of the merchant's sitting down to eat dates by the side of a well and throwing the shells aside, and lo ! a genic starts up and says he *must* kill the aforesaid merchant *because* one of the date shells had, it seems, put out the eye of the

The marginal gloss was added by Coleridge in the edition of 1817, together with a Latin motto from Burnet, of which the following is a translation :—" I readily believe that there are more invisible beings in the universe than visible. But who shall explain to us the nature, the rank and kinship, the distinguishing marks and graces of each? What do they do? Where do they dwell? The human mind has circled round this knowledge, but never attained to it. Yet there is profit, I do not doubt, in sometimes contemplating in the mind, as in a picture, the image of a greater and better world: lest the intellect, habitnated to the petty details of daily life, should be contracted within too narrow limits and settle down wholly on trifles. But, reanwhile, a watchful eye must be kept on truth, and proportion observed, that we may distinguish the certain from the uncertain, day from night."

It has been thought that Coleridge took some hints from the Strange and Danyerous Voyage of Captain Thomas James (London, 1633), and from an earlier story of Saint Paulinus, but his borrowings from these sources were certainly sligh?. The invention of the subject, as well as its imaginative treatment, is substantially his own.

Page 1., Lines 10-11. loon, an idle, stupid, worthless fellow.

eftsoons, forthwith, immediately. These obsolete words are used to recall the style of the old ballads, which Coleridge was trying to revive, and to suggest that the time of the story was somewhat remote. What other words in Part I produce the same impression?

Notice what a vivid picture of the Mariner is brought before the mind by the mention of successive details of his personal appearance.

2. 23-4. As the ship sailed further away from the harbour, first the church, then the hill, and last the top of the lighthouse upon the hill disappeared from view.

25. If the sun rose on the left, in what direction was the ship sailing?

THE ANCIENT MARINER.

29-30. At the equator the noon sun is never far out of the perpendienlar, and during the equinoxes it is directly overhead. See lines

32. bassoon. This particular detail was probably suggested to Coleridge by the fact that during his residence at Stowey, his friend, Poole, added a bassoon to the instruments used in the village ehurch.

36. minstrelsy, band of minstrels.

X)

e

U d`

g

,

t

e

41. drawn (in the marginal note) seems to be a printer's mistake for "driven," but it is the reading given in all the editions during

3. 46-48. Write out this metaphor in your own words so as to make sure that you understand it.

55-57. clifts, eliffs; sheen, brightness, splendour; ken, see, discern. Compare notes above on lines 10-11.

58. between the ship and the land.

62. in a swound, heard in a swoon.

4. 75. stroud, a rope running from the mast-head to the ship's side. 76. vesper, (Latin) evening; in its plural form the term is usually

applied to the evening service of the Roman Catholic ehurch.

81. crossbow. This suggests that the time of the story was at the end of the sixteenth or beginning of the seventcenth century, when the crossbow was still in common use.

83. Why "upon the right?" The reader should trace the voyage of the ship on a map; it must have been now about nine days' sail from a point between Cape Horn and the South Pole.

98. uprist, used instead of "uprose" (as "eat" instead of "eaten" in line 67) to give the suggestion of language of the olden time.

5. 104. In the edition of 1817 Coloridge altered this line to read

The furrow streamed off free,

and added in a footnote : "In the former edition the line was-

The furrow followed free;

but I had not been long on board a ship before I perceived that this was the image as seen by a spectator from the shore, or from another vessel. From the ship itself the wake appears like a brook flowing off from the stern." But in 1828 and after, the original reading was

107. Notice the sudden check in the verse at the end of this line, and the contrast with the swift movement of the preceding stanza.

SAMUEL TAYL .. COLERIDGE.

128. death fires, phosphorescent lights, to which the sailors attached

6. 139. well-a-day, an antique exclamation of lament, as "gramercy", in line 104 is of joy and thankfulness.

152. wist, knew. See notes above on use of old words.

7. 164. "I took the thought of *grinning for joy*' from poor Burnett's remark to me, when we had climbed to the top of Plinlimmon, and were nearly dead with thirst. We could not speak for the constriction, till we found a little puddle under a stone. He said to me, 'You grinned like an idiot!' He had, done the same."—*Table Talk*.

184. gossameres, fine spider-threads.

185-9. Coleridge made considerable alterations, omissions and additions in this part of the poem after it was first published. Another version of this stanza reads:

Are those her ribs which flecked the sun Like bars of a dungeon grate? Are these two ail, all of the crew, That woman and her mate?

And he left the following additional stanza in manuscript :

This ship it was a plankless thing A bare Anatomy i A plankless Spectre—and it moved Like a being of the Sea ! The woman and a fleshless man Therein sate merrily.

8. 197. We is it that the Woman Life-in-Death has won, and what difference does this make to the story?

199-200. A fine description of the sudden darkness of the tropics.

209-11. A star within the lower tip of the crescent moon is never seen. This is Coleridge's imaginative way of using what he describes in a manuscript note as the "common superstition among sailors that something evil is about to happen whenever a star dogs the moon."

9. 223. Notice at the end of each part the repeated reference to the crime the Ancient Mariner has committed

226-7. "For the last two lines of this stanza I am indebted to Mr. Wordsworth. It was on a delightful walk from Nether Stowey to Duly erton, with him and his sister, in the autumn of 1797, that this poem was planned and in part composed."—Coleridge's note in the edition of 1817.

10. 254. reek, give off vapour.

267-8. The white moonlight, as if in mockery, covered the hot sea with a sheen like that of April hoar frost.

11. 294. Note this and other indications that the religious setting of the poem is Roman Catholic-another way of suggesting the atmos-

The buckets looked silly because they had stayed so long dry 297. and uscless.

12. 302. dank, wet.

d

19

314. sheen, bright. The reference seems to be to the Polar Lights, known in the Northern Hemisphere as the Aurora Borealis.

319. sedge, coarse grass growing in a swamp.

13. 333. had been (subjunctive mood), would have been.

15. 394. I have not the power ; I cannot.

16. 435. charnel-dungeon, a vault for the bones of the dead.

18, 489. rood, cross.

19. 512. shrieve (usually pronounced and written "shrive") to absolve after confession.

524. trow, trust, believe, think.

20. 535. ivy-tod, ivy-bush.

21. 575. crossed his brow, made the sign of the cross on his forehead to warn off evil spirits.

23. 623. of sense forlorn, one who has lost his senses.

KUBLA KHAN.

In a note to this poem on its publication in 1816, Colcridge relates the circumstances of its composition. Being in ill-health, he had retired to a lonely farmhouse on Exmoor, and an anodyne had been prescribed, from the effects of which he fell asleep in his chair at the moment that he was reading the following sentence from the old book of travels known as Purchas his Pilgrimage :-- " In Xamdu did Cublai Can build a stately palace, encompassing sixteen miles of plain ground with a wall, wherein are fertile meadows, pleasant springs, delightful streams, and all sorts of beasts of chase and game, and in the midst thereof a sumptuous house of pleasure." Coleridge adds : -" The Author continued for about three hours in a profound sleep, at least of the external senses, during which time he has the most vivid confidence

that he could not have composed less than from two to three hundred lines; if that indeed can be called composition in which all the images rose up before him as *things*, with a parallel production of the correspendent expressions, without any sensation or consciousness of effort. On awaking he appeared to himself to have a distinct recollection of the whole, and taking his pen, ink, and paper, instantly and eagerly wrote down the lines that are here preserved. At this moment he was unfortunately called out by a person on business from Porlock, and detained by him above an hour, and on his return to his room, found, to his no small surprise and mortification, that though he still retained some vague and dim recollection of the general purport of the vision, yet, with the exception of some eight or ten scattered lines and images, all the rest had passed away like the images on the surface of a stream into which a stone had been cast, but, alas ! without the after restoration of the latter !"

Kuhla Khan in the thirteenth century founded the Mongol dynasty in China, and made Pekin the capital of his empire, which was the largest that has ever existed in Asia. He was an enlightened but ambitious ruler, very fond of pomp and splendour.

23. 13. athwart a cedarn cover, across a cedar wood.

24. 41. Abora, apparently a mountain of Coleridge's imagination.

CHRISTABEL.

This passage was described by Coleridge himself as "the best and sweetest lines I ever wrote." Christabel was begun in 1797-8, and continued in 1800. Scott heard it recited while it was still in manuscript, and the melody of the verse made such an impression on his mind that he adopted it for The Lay of the Last Minstrel. Christabel in its fragmentary state was printed in 1816; Coleridge said in 1821, "Of my poetic works I would fain finish Christabel," but he never succeeded in doing so. It remains, however, one of the most wonderful and beautiful poems of the Romantic Revival.

FROST AT MIDNIGHT.

Mrs. Coleridge was wont to complain to her friends that her husband "would walk up and down composing poetry instead of coming to bed at proper hours." This poem was the outcome of a midnight meditation in his cottage at Stowey in February, 1798, and was published in the same year.

EPITAPH.

26. 27. stranger, a film of soot sticking to the bars of the grate, which, according to a common English superstition, betokens the coming of a visitor.

29-39. Coleridge was born at Ottery St. Mary, in Devonshire, where his father was vicar of the parish and master of the grammar school. Soon after his father's death, in 1781, Coleridge was admitted to Christ's Hospital, the great London eharity school, where he used to lie on the roof and gaze upon the clouds and stars. (See lines 5?-54.) As to the severity of his master, Boyer, see Lamb's Essays on Christ's Hospital in Nineteenth Century Prose, and notes thereon (pp. 257-8).

43-44. Coleridge was very foud of his sister Ann, who was five years older than himself and had been his playmate when he was still in petticoats. She died in 1791, to his great grief.

27. 55-65. There was no likelihood at this time that Coleridge would live in the Lake District, but he fulfilled his own prophecy in 1800 by removing to Greta Hall, Keswick, from which he writes soon after his settlement there of his little son's enjoyment of Nature : "I look at my doted-on Hartley—he moves, he lives, he finds impulses from within and from without, he is the darling of the sun and of the breeze. Nature seems to bless him as a thing of her own. He looks at the clouds, the mountains, the living beings of the earth, and vaults and jubilates !"

28. 11. grannam, grandmother.

EPITAPH.

This was written a few months before Coleridge's death, and inscribed upon his tombstone in Highgate Churchyard.

6. death in life. See line 193 of *The Ancient Mariner*, upon which Professor Dowden remarks: "The Nightmare Life-in-Death, she it was who, with her numbing spell, haunted Coleridge himself in after days." He suffered a great deal from ill-health and depression, in part the cause, in part the effect, of his habit of taking laudanum. For the last sixteen years of his life he was under the care of friends.

WILLIAM WORDSWORTH.

THE PRELUDE.

This poem is so called because it was intended to be introductory to a great philosophical poem Wordsworth planned on retiring to the Lake District in 1799, "with the hope of being enabled to construct a literary work that might live." As a preliminary it seemed to him a reasonable thing "that he should take a review of his own mind, and examine how far Nature and education had qualified him for such an employment." The philosophical poem was to be divided into three parts, and only one of these, The Excursion, was ever finished. But the introductory work, in which Wordsworth "undertook to record, in verse, the origin and progress of his own powers, as far as he was acquainted with them," was completed in 1805, although it was not published till 1850, after the poet's death, when it was given the title, The Prelude, or Growth of a Poet's Mind ; an Autobiographical Poem. Our extract is taken from Book I, which was begun at Goslar, in Germany, and finished in the first year or two of Wordsworth's settlement at Grasmere. Lines 101-163 were published in 1809 in Coleridge's periodical The Friend. The whole poem was addressed to Coleridge as "a dear friend, most distinguished for his knowledge and genius, and to whom the author's intellect is deeply indebted."

29. 2-4. Wordsworth was born at Cockermouth, in Cumberland, and in his ninth year was sent to Hawkshead Grammar School in the Vale of Esthwaite.

10. springes, snares. Hamlet I. iii. 115: "Ay, springes to catch woodcocks."

26. the cultured Vale, identified by Professor Knight with the neighbouring valley of Yewdale.

30. 1. object, what we aimed at. end, what actually resulted.

40. Dust as we are, in spite of our mortal bodies.

57. her, Nature.

31. 73. elfin pinnace, fairy bark. The "craggy ridge" was probably Ironkeld, the "huge peak" behind it Wetherlam; but there are other ridges and peaks about Esthwaite answering to Wordsworth's description. A similar impression may be obtained by rowing out into any lake surrounded by ridges with higher mountains behind them. It is the moral and spiritual interpretation of the impression that is Wordsworth's own.

LINES COMPOSED ABOVE TINTERN ABBEY.

80. struck with the oars.

32-3, 101-163. When Wordsworth published these lines in 1809 he gave them the title Growth of Genius from the Influence of Natural Objects on the Imagination in Boyhood and Early Youth.

101-114. The nominative of this whole sentence is "thou," referring to the "Wisdom and Spirit of the universe," addressed in the opening lines; the vorb is "didst intertwine;" and lines 108-114 are an extension of this predicate. By intertwining the passions with Nature, the Divine Spirit purifies and ennobles them; the very emotions of pain and fear, awakened by contact with Nature, gain a touch of Nature's grandeur.

33. 133-7. What is meant exactly by "shod with steel" and "games confederate"?

143. an alien sound. The weird echo from the distant hills seemed to come from another world.

150. reflex, the reflection of a star in the ice.

155. spinning still. To the swift skater, aided by the wind, the banks seem to be moving in the contrary direction, and their motion seems to continue for a moment or two even ai er he has stopped, the mental impression being retained.

LINES COMPOSED ABOVE TINTERN ABBEY.

Wordsworth wrote of this poem, originally published in Lyrical Ballads:--"No poem of mine was composed under circumstances more pleasant for me to remember than this. I began it upon leaving Tintern, after crossing the Wye, and concluded it just as I was entering Bristol in the evening, after a ramble of four or five days with my sister. Not a line of it was altered, and not any part of it written down till I reached Bristol."

The importance of this poem as an illustration of Wordsworth's view of Nature has been already touched on in the Introduction; but it cannot be urged too strongly. Myers says :-- "To compare small things with great-or, rather, to compare great things with things vastly greater--the essential spirit of the *Lines near Tintern Abbey* was for practical purposes as new to mankind as the essential spirit of the Sermon on the Mount. Not the isolated expression of moral ideas, but their fusion into a whole in one memorable personality, is that which connects them for ever with a single name. Therefore it is that

WILLIAM WORDSWORTH.

Wordsworth is venerated; because to so many men-indifferent, it may be, to literary or poetical effects, as such-he has shown by the subtle intensity of his own emotion how the contemplation of Nature can be made a revealing agency, like Love or Prayer-an opening, if indeed there be any opening, into the transcendent world."

34. 1-2. Wordsworth's earlier visit was made, alone and on foot, in 1793.

3-5. The Wye Valley, above Tintern Abbey, is, perhaps, the most beautiful river scenery in England. Although only a few miles from the sca, the stream is free from the influence of the tide; and rocks, meaclows, and wooded cliffs combine to make the scene one of romantic

23.50The memory has been a consolation to the poet amid the noise and loneliness of city life (23-31); it has given him, too, feelings of pleasure, which he no longer remembers, but which, he is sure, have had their influence on his moral character (31-36); and, finally, when perplexed by the mysteries of human life, he has been uplifted by the recollection of Nature's loveliness to a mood, in which the soul, endowed with spiritual insight, penetrates beyond material things to the secret of life, and sees with joy the divine harmony underlying the apparent contradictions of the world (36-50). Wordsworth gives frequent expression to this article of his faith in The Prelude, from which the following lines may be quoted (Book II) :--

If, in this time Of dereliction and dismay, I yet Despair not of our nature, but retain A more than Roman confidence, a faith That fails not, in all sorrow my support, The blessing of my life ; the gift is yours, Ye winds and sounding cataracts ! 'tis yours Ye mountains ! thine, O Nature ! Thou hast fed My lofty speculations; and in thee, For this uneasy heart of ours, I find A never-failing principle of joy And purest passion.

See also p. 32 of this issue, lines 101-114.

35. 56. Have oppressed my spirits.

36. Wordsworth in this passage distinguishes three periods in his relation to Nature. In the first, Nature merely offered opportunity for boyish pleasures, such as bird-nesting, rowing, and skating, described in the extract from The Prelude; in the second he took delight in the forms and colours of the woods and mountains and the sound of the waterfalls-a delight of eye and ear only, for he was as yet insensible

210

ŧ

LINES COMPOSED ABOVE TINTERN ABBEY.

y

e

0

1

1

to the moods Of time and season, to the morai power, The affections and the spirit of the place.

In the third period, Nature had a moral and spiritual significance and helped him to understand the mystery of human life. The best commentary is a passage in *The Prelude* (Book VIII), in which he sets forth the same succession of his delight in Nature—first, animal; second, sensuous; third, moral and contemplative :—

Yet deem not, Friend ! that human kind with me Thus early took a place pre-eminent; Nature herself was, at this unripe time, But secondary to my owspursuits And animal activities, and all Their trivial pleasures ; and when these had drooped And gradually expired, and Nature, prized For her own sake, became my joy, even then-And upwards through late youth, until not less Than two-and-twenty summers had been toid-Was Man in my affections and regards Subordinate to her, her visible forms And viewiess agencies : a passion, she A rapture often, and immediate love Ever at hand : he, only a delight Occasional, an accidentai grace, His hour being not yet come.

90-104. In this, which we have called the moral or contemplative period, Wordsworth sees every object in Nature as pervaded by the Spirit of God. The Prelude, Book II :--

Thus while the days flew by, and years passed on, From Nature and her overflowing soui, I had received so much, that all my thoughts Were steeped in feeling; I was only then Contented, when with bliss ineffable I feit the sentiment of Being spread O'er all that moves and all that seemeth still; O'er all that moves and all that seemeth still; And human knowledge, to the human eye Invisible, yet liveth to the heart; O'er all that leaps and runs, and shouts and sings, Or beats the gladsome air; o'er all that glides Beneath the wave, yea, in the wave itself, And mighty depth of waters.

37. 108. Wordsworth noted the resemblance of this line to Young's Night-Thoughts, in which it is said that "Our senses, as our reason, are divine," "And half-create the wondrous world they see."

WILLIAM WORDSWORTH.

110. In nature as revealed and interpreted by the senses.

114-122. Dorthy Wordsworth was a little younger than her brother, and even in her childhood was a refining influence in his life. He writes of her in The Sparrow's Nest:--

> The Blessing of my later years Was with me when a boy ! She gave me eyes, she gave me ears ; And humble cares, and dellcate fears ; A heart, the fountain of sweet tears ; And love, and thought, and joy.

From childhood they were separated until they were both over twenty, when Dorothy became, not only her brother's constant companion and helper, but a hallowing influence in the crisis of his life. Speaking in *The Prelude* of the time in his early manhood when he was depressed and bewildered by in ellectual and religious difficulties, he says:-

Then It was-

Thanks to the bounteous Giver of all good !--That the beloved sister in whose sight Those days were passed Maintained for me a saving intercourse With my true seif; for, though bedimmed and changed Much, as it seemed, I was no further changed Than as a clouded and a waning moon : She whispered still that brightness would return, She, in the midst of all, preserved me still A Poet, made me seek beneath that name, And that alone, my office upon earth.

Dorothy Wordsworth did not attain to her brother's contemplative view of Nature, whose beauty she found sufficient in itself, without attaching to it moral or philosophic significance.

> Her eye was not the mistress of her heart ; Far iess did rules prescribed by passive taste, Or barren intermeddling subtleties, Perplex her mlnd; but, wise as women are When genial circumstance hath favoured them, She welcomed what was given, and craved no more Birds in the bower, and lambs in the green field, Could they have known her, would have loved; methought Her very presence such a sweetness breathed, That flowers, and trees, and even the silent hills, And everything she looked on, should have had An intimation how she bore herself Towards them and to all creatures. God delights In such a being; for, her common thoughts Are plety, her life is gratitude.

> > The Prelude, Book XII.

LINES COMPOSED ABOVE TINTERN ABBEY.

Summing up, at the end of the poem, the personal influences that have moulded his character, Wordsworth gives the first place to his eister :--

Child of my parents ! Sister of my soui ! Thanks in sincerest verse have been elsewhere Poured out for all the early tenderness Which I from thee imbibed : and 'tis most true That later seasons owed to these no iess ; For, spite of thy sweet influence and the touch Of kindred hands that opened out the springs Of geniai thought in childhood, and in spite Of all that unassisted I had marked In life or nature of those charms minute That win their way into the heart by stealth, Still, to the very out-going of youth, I too exclusively estegmed that love, And sought that beauty, which, as Milton sings, Hath terror in it. Thou didst soften down This over-sternness; but for thee, dear Friend ! My soui, too reckiess of mild grace, had stood In her original self too confident, Retained too iong a countenance severe ; A rock with torrents roaring, with the clouds Familiar, and a favourite of the stars: But thou didst plant its crevices with flowers, Hang it with shrubs that twinkie in the breeze, And teach the little birds to build their nests And warble in its chambers.

Guiit was a thing impossible with her.

Her information various. Her eye watchful in minutest observation of Nature; and her taste a perfect electrometer. It bends, protrudes, and draws in at subtlest beauties and most recondite faults."

128. inform, mould, inspire.

38. 146-7. These lines were sadly prophetic. "Her passion for nature and her affection for her brother led her into mountain rambles which were beyond her strength, and her last years were spent in a condition of physical and mental decay." (Myers.)

152. Of past existence, of my own past life. Cf. lines 119-128.

WILLIAM WORDSWORTH.

THE RAINBOW.

Wordsworth adopted the last three lines of this little poem as the motto of the following Ode, which was begun about a year later. "Piety" is used in its original Latin sense of "reverence, affection." The meaning is that the man should cherish the love of Nature he feels as a child, so that it may be a continuous inspiration, running through all his life. The sense in which "the child is father of the man" is explained more fully in the Ode.

ODE ON IMMORTALITY .

> A simple child, That lightly draws its breath, And feels its life in every limb, What should it know of death?

"But it was not so much from feelings of animal vivacity that my difficulty came as from a sense of the indomitableness of the spirit within me. I used to brood over the stories of Enoch and Elijah, and almost to persuade myself that, whatever might become of others, I should be translated, in something of the same way, to heaven. With a feeling congenial to this, I was often unable to think of external things as having external existence, and I communed with all that I saw as something not apart from, but inherent in my own immaterial nature. Many times while going to school have I grasped at a wall or tree to recall myself from this abyss of idealism to the reality. At

ODE ON IMMORTALITY.

that time I was afraid of such processes. In later periods of life I have deplored, as we have all reason to do, a subjugation of an opposite character, and have rejoiced over the remembrances, as is expressed in the lines :---

Obstinate questionings Of sense and outward things Fallings from us, vanishings, etc.

"To that dream-like vividness and splendour which invest objects of sight in childhood, every one, I believe, if he would look back, could bear testimony, and I need not dwell upon it here; but having in the poem regarded it as presumptive evidence of a prior state of existence, I think it right to protest against a conclusion, which has given pain to some good and pious persons, that I meant to inculcate such a belief. It is far too shadowy a notion to be recommended to faith as more than an element in our instincts of immortality. But let us bear in mind that, though the idea is not advanced in revelation, there is nothing there to contradict it, and the fall of man presents an analogy in its favour. Accordingly, a pre-existent state has entered into the popular creeds of many nations, and, among all persons acquainted with classic literature, is known as an ingredient in Platonic philosophy. Archimedes said that he could move the world if he had a point whereon to rest his machine. Who has not felt the same aspirations as regards the world of his own mind? Having to wield some of its elements when I was impelled to write this poem on the 'Immortality of the Soul,' I took hold of the notion of pre-existence as having sufficient foundation in humanity for authorizing me to make for my purpose the best use of it I could as a poet."

Wordsworth's view of childish reminiscences of a previous existence was, however, probably not suggested by Plato, but by the English seventeenth century poet Vaughan, who wrote of "Childhood":----

An age of mysteries ! which he Must live twice that would God's face see ; Which angels guard, and with it play, Angels ! which foul men drive away.

How do I study now, and scan Thee more than ere I studied man, And only see through a long night Thy edges and thy bordering light ! O for thy centre and mid-day ! For sure that is "the narrow way !"

In another poem Vaughan says :----

he er. ." he ng he

y

t

1

8

WILLIAM WORDSWORTH.

Sure, it was so. Man in those early days Was not all stone, and earth ;

He silned a little, and by those weak rays, Had some glimpse of his birth.

He saw heaven o'er his head, and knew from whence He came—condemned—hither ;

And, as first love draws strongest, so from hence His mind sure progressed thither.

In The Retreat the resemblance to Wordsworth's Ode is still closer :-

Happy those early days, when I Shined in my angel-infancy i Before I understood this place Appointed for my second race, Or taught my soui to fancy aught But a white, celestial thought ; When yet I had not walked above A mile or two, from my first love, And looking back-at that short space-Could see a glimpse of His bright face ; When on some glided cloud, or flower My gazing soul would dwell an hour, And in those weaker glories spy Some shadows of eternity ; Before I taught my tongue to wound My conscience with a sinful sound, Or had the black art to dispense A several sin to every sense, But felt through all this fleshly dress Bright shoots of everiastingness.

39. 4. Cf. lines 4-5 of the Sonnet Composed upon Westminster Bridge (p. 55), and Elegiac Stanzas suggested by a Picture of Peele Castle :--

the gleam, The light that never was, on sea or land, The consecration, and the Poet's Dream.

13. bare, of clouds.

21. tabor, a small drum.

22. a thought of grief, the thought expressed in the last two lines of the preceding stanza.

26. wrong, offend by lack of sympathy.

28. the fields of sleep, "from the dark beyond the dawn," or possibly "from the sleeping [i.e., quiet] fields."

40. 40. coronal, garland.

56-7. Cf. lines 4-5 and note above.

41. 72. Nature's Priest, the Minister and Interpreter of the Divinity.

ODE ON IMMORTALITY.

81. homely, humble-in contrast with the glories of man's divine origin.

85-9. Probably suggested by the sight of Hartley Coleridge, to whom Wordsworth addressed a poem To Fi.C., Six Years Old, beginning: "O thou! whose fancies from afar are brought."

42. 102-7. Referring to Shakspere's well-known lines in As You Like It, II. vii. 139-166, "All the world's a stage," etc.

112. the eternal deep, the deep mysteries of eternity.

126. earthly freight, "burden of earthly cares." (Webb.)

132. fugitive, evanescent, quickly disappearing.

43. 141-5. Professor Bonamy Price, walking one day with Wordsworth by the side of Rydal Water, asked him the meaning of these lines :-- "The venerable old man raised his aged form erect; he was walking in the middle, and passed across me to a five-barred gate in the wall which bounded the road on the side of the lake. He clenched the top bar firmly with his right hand, pushed strongly against it, and then uttered these ever-memorable words, 'There was a time in my life when I had to push against something that resisted, to be sure that there was anything outside of me. I was sure of my own mind; everything else fell away and vanished into thought.' Thought he was sure of ; matter for him, at the moment, was an unreality."

44. 181. primal sympathy, the child's intuitive sympathy with Nature.

183-4. Cf. Tintern Abbey, lines 92-5 (p. 36).

185. through, beyond.

189. yet, still, even now.

196-9. The sunset has no longer "a celestial light, the glory and the freshness of a dream," but suggests serious reflections to the Man who has pondered on the issues of Life and Death. The poet's final thought is that acquaintance with the world, while robbing Nature of its first glory, increases its significance by awakening sympathy with the joys and sorrows of humanity. Professor Dowden has well observed that the last two lines of the Ode are "often quoted as an illustration of Wordsworth's sensibility to external nature; in reality, they testify to his enriching the sentiment of nature with feeling derived from the heart of man and from the experience of human life."

WILLIAM WORDSWORTH.

LINES WRITTEN IN EARLY SPRING.

Wordsworth says: "Actually composed while I was sitting by the side of the brook that runs down from the Comb, in which stands the village of Alford, through the grounds of Alfoxden. It was a chosen resort of mine. The brook fell down a sloping rock so as to make a waterfall considerable for that county, and across the pool below had fallen a tree, an ash if I rightly remember, from which rose, perpendicularly, boughs in search of the light intercepted by the deep shade above. The boughs bore leaves of green that for want of sunshine had faded into almost lily-white; and from the underside of this natural sylvan bridge depended long and beantiful treases of ivy, which waved gently in the breeze, that might, poetically speaking, be called the

TO MY SISTER.

Composed in the grounds of Alfoxden House. For Wordsworth's love of his sister Dorothy, and his indebtedness to her, see Tintern Abbey, lines 114-162 (pp. 37-8) and notes thereon.

46. 25-8. Cf. The Tobles Turned :-

. One impulse from a vernal wood May teach you more of man, Of moral evil and of good, Than all the sages can.

SHE DWELT AMONG THE UNTRODDEN WAYS.

This and the three following poems belong to what is known as the "Lucy" group, written in Germany in 1799. In their absolute simplicity and directness they belong to the highest type of art; their unerring beauty of phrase answers to the intensity of the feeling they embody. Nothing is known of the English maiden here enshrined; she may even have existed only in Wordsworth's imagination.

47. 2. Dove, a river in the English Midlands.

49. 7. diurnal course, daily revolution.

SHE WAS A PHANTOM OF DELIGHT.

The subject of this poem is Mary Hutchinson, whom Wordsworth had married two years before. After speaking of his sister in the passage from The Prelude (Book XIV), already quoted, he says :--

PREFATORY SONNET.

0

e

n

8

1

Thereafter canno One whom with thee friendship had early paired; She came, no more a phantom to adorn A moment, but an inmate of the heart, And yet a spirit, there for me enshrined To penetrate the lofty and the low.

THE DAFFODILS.

Wordsworth says: "The daffodils grew and still grow on the margin of Ullswater, and probably may be seen to this day as beautiful in the month of March, nodding their golden heads beside the dancing and foaming waves."

Dorothy Wordsworth's Journal has the following entry under April 15, 1802: "When we were in the woods beyond Gowbarrow Park we saw a few daffodils close () the water-side. . . . As we went along there were more, and yet more; and, at last, under the boughs of the trees, we saw there was a long belt of them along the shore. . . . I never saw daffodils so beautiful. They grew among the mossy stones, about and above them: some rested their heads on these stones as on a pillow for weariness; and the rest tossed, and reeled, and danced, and seemed as if they verily laughed with the wind that blew upon them over the lake. They looked so gay, ever glancing, ever changing."

52. 21-2. These lines, said by Wordsworth to be the best in the poem, were contributed by his wife. For the thought of this stanza cf. *Tintern Abbey*, lines 23-36 (pp. 34-5).

THE SOLITARY REAPER.

Suggested to Wordsworth by the following sentence in the MS. of his friend Wilkinson's *Tours to the British Mountains*: "Passed a female who was reaping alone; she sang in Erse, as she bended over her sickle; the sweetest human voice I ever heard; her strains were tenderly melancholy, and felt delicious, long after they were heard no more."

PREFATORY SONNET.

54. 3. pensive citadels, refuges in which they can think, secure from interruption.

4. Spinning and weaving had not yet ceased to be carried on in the home. So Wordsworth says of "Lucy":

And she I cherished turned her wheel Beside an English fire.

WILLIAM WORDSWORTH.

6. Furness fells, the hills of the district of Furness, in or near which Wordsworth spent the greater part of his life.

8-9. Cf. Lovelace, To Althea in Prison :

Stone walls do not a prison make, Nor iron bars a cage ; Minds innocent and quiet take These for a hermitage.

11. The sonnet is a poem setting forth a single thought, limited to fourteen lines, of which the first eight are restricted to two rhymes, and the last six to three. It is found in Italian poetry as early as the thirteenth century. Wordsworth was moved to adopt it by admiration of the sonnets of Milton.

COMPOSED ON THE BEACH NEAR CALAIS.

9-14. in Abraham's bosom, in the presence of God. Cf. Luke xvi, 22. Wordsworth's companion was his sister Dorothy. See Tintern Abbey and notes on pp. 212-3.

THE WORLD IS TOO MUCH WITH US.

Wordsworth means that he would rather be a heathen with some sense of the Divinity in Nature than a professed Christian whose heart is so given to the pursuit of wealth and worldly ambition that he is out of harmony with the beautiful sights and sounds of land and sea.

55. 13-14. Proteus and Triton were sea-deities in the old Greek

COMPOSED UPON WESTMINSTER BRIDGE.

Wordsworth appears to have been mistaken as to the date he assigned to this sonnet, which was written when he left London for Dover on his way to Calais early in the morning of July 30th, 1802. The following is the entry in his sister's diary under that date: "Left London between five and six o'clock of the morning outside the Dover coach. A beautiful morning. The city, St. Paul's, with the river-a multitude of little boats, made a beautiful sight as we crossed Westminster Bridge; the houses not overhung by their clouds of smoke, and were spread out endlessly; yet the sun shone so brightly, with such a pure light, that there was something like the purity of one of Nature's own grand spectacles."

ON THE SUBJUGATION OF SWITZERLAND.

ON THE EXTINCTION OF THE VENETIAN REPUBLIC.

56. 1-2. At the beginning of the thirteenth century the Venetians, with the help of France, captured Constantinople, and added to their dominions a large part of the Eastern Empire. They protected Western Europe from the incursions of the Turks for centuries.

4. Venice was founded in the fifth century in the marshes of the Adriatic by inhabitants of the mainland who fled before the conquering Huns under Attila.

7-8. The Venetians having protected Pope Alexander III against the German Emperor, whom they defeated in a sea fight in 1177, the Pope gave the Doge a ring and bade him wed with it the Adriatic that posterity might know that the sea was subject to Venice, "as a bride is to her husband." The ceremony was observed annually by a solemn naval procession, after which the Doge threw a ring into the sea.

9.14. Venice was robbed of much of her power in 1508 by the League of Cambrai, but the real cause of her decay was the discovery of the New World, which made the Atlantic transplay of trade instead of the Mediterranean, and shifted the commercial centre from Italy to England and Holland. The Republic, however, remained free and independent, though greatly enfeebled, until 1797, when Austria and France divided its territory between them. Venice remained under Austrian dominion (except for brief intervals) until it became a part of the kingdom of Italy in 1866.

ON THE SUBJUGATION OF SWITZERLAND.

Switzerland was conquered by the French in 1798, and three of its cantons were annexed to the Republic. The sonnet appears to have been suggested by the Act of Mediation, by which Napolcon arranged for the government of Switzerland in 1803; he became Emperor a few months afterwards, and at the time the sonnet was written had made himself master of Europe, England alone having resisted him successfully. It was the attack upon the liberties of Switzerland which gave the final blow to the French sympathies of both Coleridge and Wordsworth, and united them with their fellow-countrymen in antagonism to Napoleon.

LORD BYRON.

ON A DISTANT VIEW OF THE VILLAGE AND SCHOOL OF HARROW ON THE HILL

This poem was written the year after Byron left Harrow, while its recollections were therefore still fresh in his mind. In a way not uncommon in his autobiographical verse, the poet exaggerates his sentiment. From his own words elsewhere, and from other evidence, we know that his five years at the famous school had not been particularly happy; and he had not yet quitted it long enough to make such a retrospective view quite natural. There is no reason, however, for calling the poem insincere. School-life never appears so attractive as when one is leaving it, and Byron had had his share of pleasures and triumphs. Unpopular and aloof at first, he had in his last year become something of a leader, and he seems to have been strongly attached to his Head Master, the Rev. Joseph Drury.

Page 57. Line 4. Byron is unjust to himself here. Some of his friendships certainly proved lasting. Sixteen years after leaving school he met one of these early friends, Lord Clare, in Italy, and records that he was "agitated to a painful degree." "My school friendships were with me passions," he says in another place. His most famous schoolfellow was Sir Robert Peel.

11. Debarred by his lameness from some forms of athletics, Byron excelled in others. He was an uncommonly strong swimmer and a good boxer. The year this poem was written he swam the Thames for three miles, through Blackfriars and Westminster bridges. Some years later, being in Greece, he imitated Leander by swimming the Hellespont.

14. Tombstone, in the churchyard, still pointed out to visitors.

18. Zanga Alonzo, characters in a tragedy called *The Revenge* (1721) by Dr. Edward Young, author of *Night Thoughts*. It is a gloomy, highly-wrought play, probably suggested by Shakspere's *Othello*. The opening lines by Zanga, the captive Moor, are exactly of the character to captivate the youthful Byron :--

Whether first Nature, or long want of peace, Has wrought my mind to this, I cannot teil; But horrors now are not displeasing to me:

Thunder.

I like this rocking of the battlements. Rage on ye winds! burst clouds, and waters roar! You bear a just resemblance of my fortune, And suit the gloomy habit of my soul.

STANZAS TO AUGUSTA.

21. Lear. Shakspere's King Lear, an ambitious part for a young actor.

24. Garrick. David Garrick (1717-1779). The greatest of English actors. Dr. Johnson said that his death "eclipsed the gaiety of nations."

58. 29. Ida, the mountain in Crete where Zeus was said to have been reared and educated. Byron here applies the classical name to his own school. Harrow is famous enough to allow of the use of a somewhat pretentious title. It has been in existence since the 16th century, and has sent out many Englishmen afterwards distinguished.

LACHIN Y GAIR.

Another poem of recollection. Owing to the desperate state of his fathers fortunes, Byron in his infancy was taken by his mother to the home of her relatives, the Gordons of Gicht in Aberdeenshire. In that neighbourhood the poet lived until his tenth year, when, failing heir to the title and estates of Newstead, he returned to England. The romantic charm of the Highlands appealed to his imagination, and constituted the strongest tie which bound him to Scotland. His mother was of a violent and irregular temper, and he seems to have owed less care and teaching to her than to his Scotch nurse.

5. Caledonia. An old name for Scotland, probably a Roman adaptation of a Celtic word.

59. 25. Ill starr'd, unlucky: a survival of the teaching of astrologers that one's destiny is determined by the stars under which one is born.

27. Culloden (1745), the last stand of the Jacobite party who had made many former attempts to establish the right of Prince*Charles Edward Stuart, grandson of the banished King James 11. The battle resulted not only in defeat but in dreadful destruction of the clans.

31. Pibroch, properly speaking the music of the bag-pipes; here used for the instrument itself.

36. Albion, England—an early name, probably from the Celtic *alb*, a height or cliff, and *ban*, white; perhaps also connected with L. *albus*, white.

STANZAS TO AUGUSTA.

The verses under this title are addressed to Byron's sister, Mrs. Leigh, to whom he was devotedly attached. They are also an expression of the melancholy and bitterness which he felt in leaving England after

LORD BYRON.

the miserable experiences of his short married life. Society, with a good deal of reason, had blamed Byron severely. He felt that he had been too harshly used and turned with gratitude to the few friends who were willing to make allowances for him; of these, naturally, his sister was the first.

60. 2. See note on ill-starr'd, p. 59, 1. 25.

14. Referring to his wife, her relatives and others.

22. Contemn, to despise or seorn (L. con-temno). Here the meaning is to find worthy of scorn or contempt. Byron means to say that his enemies may try to crush him, but that his spirit will not bow under, their scorn.

28. Mrs. Leigh had not herself escaped censure in the outcry against Byron.

CHILDE HAROLD'S PILGRIMAGE.

SONG FROM CANTO I.

Childe Harold's Pilgrimage is one of the longest and most deservedly well-known of Byron's poems. It was written and published in separate parts, each the outcome of different journeys and experiences. In 1809 Byron set out on his first journey to the East. He sailed to Lisbon, rode across Spain and sailed from Gibraltar, by way of Malta, to Greece, where he travelled much and had many stimulating experiences. He was two years away, and during that time he wrote Cantos I and II of Childe Harold. On his return to London he published the poems, and it was then that he said of himself that he woke one morning and found himself famous. The metre and the old-time diction of the poem he borrowed from Spenser. is a faint reflection of the author. He is called Childe (C.E., young knight) in imitation of the Spenserian model. For consistency the language should have been Spenserian throughout. As a matter of fact, it is only occasionally so, and in the latter parts of the poem the rather fantastic effort is abandoned.

The song, which is introduced between Stanzas XIII and XIV of Canto I, makes a break between the introduction and the purely descriptive parts. Its short lines and lyric feeling vary the long Spenserian measure and express the idea more suitably. The words are those of the hero, Childe Harold.

CHILDE HAROLD'S PILGRIMAGE.

61. 4. Sea-Mew, a gull.

62. 43. Byron attributes to his characters the feeling of his own time when Napoleon's aggressions were feared.

63. 59. Feeres or Feres. O.E. companions.

CHILDE HAROLD'S PILGRIMAGE.

CANTO III.

When Byron left England finally in April, 1816, he sailed first to Ostend, and travelled thence to Brussels and Waterloo. In June he had settled for a time at Geneva, and there wrote the third Canto of Childe Harold, a great part of which is made up of his reflections on the famous battlefield. Throughout this canto we find a deeper and stronger note than in the earlier verses, due, no doubt, to the poet's greater experience of life and deepening powers of reflection. The opening stanzas refer directly to the former Cantos.

66: 55. The poet, to close his long and melancholy reflections, quotes the words of Hamlet to Horatio (111. ii. 72), and turns to the thread of his story. Yet, in continuing the story of Harold, he does not altogether cease to depict his own sorrowful life.

Through this stanza Byron refers vaguely to his courtship 67. 82. and marriage, and his short-lived desire for parliamentary fame. In the following stanza he indicates his break with society at home and his pursuit of eonsolation in travel.

106. Mutual, a misuse of the word. Byron means "a common language."

Tome, Fr., a volume, i.e., the book of Nature is better than literature.

108. The Lake, the Lake of Geneva, near which Byron was writing. 68, 109. The Chaldean. The plains of Chaldea were the scene of some of the oldest astronomical observations. Records exist which go back to 976 B.C., and much earlier ones are known to have been made.

114. The last four lines of the stanza show a mixture of metaphors. 120. The images taken from falconry occur several times in Byron. In this instance it is very clear and well sustained.

132. The picture of the sailors drinking in their hour of peril is taken from the narrative of Byron's grandfather, the sailor Byron who was wrecked in the Straits of Magellan and had many other adventures.

LORD BYRON.

69. 136. Suddenly and dramatically Byron introduces his striking verses on Waterloo, the famous field which he visited within a year of the battle, and commemorated in unforgettable lines.

An Empire's Dust. Waterloo was the destruction of Napoleon's empire,

144. King-making. Waterloo established the kingdom of Louis XVIII.

145. Place of Skulls, Cf. St. Matt. xxvii, 33.

147. A natural reflection : Fate, which had raised up Napoleon so

extraordinarily, now transferred the victory to his enemies. Cf. p. 68, l. 120. The eagle is an image often used for

Napoleon. 153.

Napoleon was at the time a prisoner.

154. In this stanza Byron expresses the view of the English Liberals who had sympathized with the French Revolution, and felt outraged to see Napoleon grasping the power of which the Bourbons had been deprived.

70. 171. Harmodius and Aristogiton have always been favourite heroes with the poets of liberty. Soon after Harmodius slew the tyrant Hipparchus, son of Pisistratus (B.C. 514), a popular Greek song celebrated his achievement. Many English translations of the song have been made, one of which begins :-

I'll wreathe my sword in myrtle bough, The sword that laid the tyrant low, When patriots, burning to be free, To Athens gave equality.

The reference is to a ball given at Brussels by the Duchess of 172. Richmond, June 15th, 1815. Byron, of course, used the poet's license in the freedom with which he describes the course of events. The officers at the ball knew that they were to march in the morning, the general public was taken by surprise. Byron's use of the figure of contrast is extraordinarily good. Cf. Thackeray's description in Vanity

71. 191. Brunswick's fated chieftan, Frederick William, Duke of Brunswick, killed at Quatre Bras, June 16th. His father had died from the effects of wounds received when he commanded the Prussians

206. Mutual eyes, eyes exchanging looks ; a correct use of the word. Cf. p. 67, l. 106.

THE SIEGE OF CORINTH.

72. 217. The Cameron's gathering, the war cry of the clan; here loosely used for the music of the pipes to which two Scotch regiments marched through the city at four in the morning.

Albyn's Hills, Scotland. Celtic, Ailpin.

220. Noon of night, midnight.

225. Evan Dhu who faught at Killicrankie, and Donald, the hero of Culloden. It was of the latter that Campbell wrote "Lochiel's

73. 252. Major Frederick Howard, killed at Waterloo, was Byron's second cousin, being the son of the Earl of Carlisle, the poet's. The wrong to which Byron refers above was a scathing attack in his English Bards and Scotch Reviewers.

Reflections on mortality, suggested by the battlefield, continue through many more stanzas of the third canto, after which is a further account of the travels and ideas of the hero. The poet ends as he began with an invocation to his daughter. Canto IV opens with the famous lines on Venice :---

> I stood in Venice, on the Bridge of Sighs; A palace and a prison on each hand.

THE SIEGE OF CORINTH.

This poem was written in 1815, published in 1816. It relates an incident of the war of 1715, in which Corinth was taken by the Turks. The extract given here is only one section of a long poem. Of this, as a whole, the reviewer, Jeffrey, says : "Though not written, perhaps, with too visible an effect, and not very well harmonized in all its parts, it cannot but be regarded as a magnificent composition. . . . The interest is made up of alternate representations of soft and solemn scenes and emotions and of the tumult and terrors and intoxication of war." In the extract which follows we have one of the "soft and solemn scenes."

75. 25. Muezzin, the Mohammedan crier, whose duty it is five times a day to proclaim the hours of prayer from an elevated balcony on the

41. Passing-bell, the church bell which used to be rung to signify that a soul was passing or leaving the body, and that prayer for the dying was asked for.

LORD BYRON.

THE GIAOUR.

(Pronounced to rhyme with hour, the G being soft.)

Byron himself calls the Giaour (a Turkish word for infidel) "a fragment of a Turkish tale." It is one of the group of poems on Eastern subjects which he produced in rapid succession after his first Mediterranean voyage. Taken as a whole the poem is nneven and sometimes weak. In extracts, notably the one given here, it reaches sublime heights. Here, as in the verses on the "Isles of Greece" which follow this, we have in its finest form Byron's feeling for Greece, his splendid realization of the glories of her past which he tried to communicate to her later sons, the feeling which he finally sealed by his death in the war for Greek liberty. The picture of modern Greece, as the poet saw it, under the figure of a beautiful, newly-dead body, is most skilfully done.

76. 14. Cold obstruction. See Shakspere, Measure for Measure, III. i. 118.

61. A nameless pyramid. Perhaps contrasting the Egyptian memorials with the Greek.

DON JUAN.

Don Juan is the most notable of the later, as Chi/de Harold is of the earlier poems of Byron. It is very long, sixteen cantos being completed and others planned, and extremely varied. Like Childe Harold it has for its central thread the adventures of a hero whose more or less remote original is Byron himself. About this central thread are clustered a multitude of episodes, reflections and satires. It has been called a poetic journal. "If things are farcical," said the poet to his friend Trelawney, "they will do for Don Juan; if heroical, you shall have another canto of Childe Harold." The farcical tone gives way, however, at some points, as in the song in Canto III, The Isles of Greece, where we have a lyric outburst of the purest kind.

It seems out of place to impose geographical and historical notes on such a piece of splendid melody as this. The student should familiarize himself early with the map of Greece and the outstanding points of her great periods of history.

78. 2. Sappho of Lesbos (6th Cent. B.C.), the greatest woman poet and one of the most famous lyrists of ancient Greece.

4. Delos, an island of the Cyclades, said to have been called out of the sea by Poseidon and left floating until Zeus chained it fast, that it might be the birthplace of Phoebus and Artemis.

Pacebus, Apollo, God of Music and of the Sun.

7. The Scian and the Teian Muse. Homer and Anacreon. Scio or Chios was one of the many places claimed as the birthplace of Homer. Teos was the home of Anacreon.

12. Islands of the Blest, the Greek paradise, localized in the littleknown waters of the Western (Atlantic) Ocean. Later speculation has identified them with the Cape Verde or the Canary Islands.

13. Marathon. Scene of the great Greek triumph in the Persian war (490 B.C.).

19. A king Xerxes, the Persian, who saw the overthrow of his great force at Salamis.

72. 42. The Spartan force at the Pass of Thermopylæ was but three hundred men, all of whom perished at their post.

70. Samian wine, from the island of Samos.

52. Scio, Chios.

54. Bacchanal, drinker, from Bacchus or Dionysus, the Wine-God. The poet is all scorn for the degenerate Greeks who seem to him more ready to pour out wine than their blood ; more ready to remember the dance of Pyrrhicos than the military lessons of Pyrrhus, the great king

59. Cadmus, the Phoenician, credited in the legends with the founding of Thebes, and the bringing of the alphabet to Greece.

63. It made Anacreon's Song Divine. Anacreon was a Bacchic poet ; hence the it refers to wine, above.

64. Polycrates, Tyrant of Samos, died 522 B.C. Anacreon sang at his court.

65. Were still at least our Countrymen, now they are Turks.

80. 67. The Tyrant, etc. Miltiades, the commander, whose genius led the Greek troops to victory at Marathon, had been ruler or tyrant of the Chersonesus in Asia Minor. Byron wishes to point out that the

LORD BYRON.

so-called tyrants of ancient times were the friends of freedom far more truly than the modern usurping rulers.

74. Suli . . . Parga. A stronghold and a harbour in Albania. It was from this north-west region that the Dorian tribes, twelve or thirteen centuries before Christ, had gone down to the conquest of the Peloponnesus. Closely allied with the Dorian was another early migration known among the Greeks as "the return of the Heracleidæ" (the children of Horcules). By a rather strained flight Byron makes his modern Greek singer thus connect the modern Albanians with Sparta and Hercules.

80. A King, Louis XVIII.

91. Sunium, modern Colonnos, the most southerly point of Attica.

SONNET ON CHILLON.

In 1816, the first year of his exile from England, Byron during the summer made a tour of Lake Geneva. He saw the famous Castle of Chillon, and was much impressed with the story of the patriot Bonnivard who in the 16th century had spent six years imprisoned there for fighting for the republic of Geneva against the Duke of Savoy. The result of the poet's visit was the glorious sonnet here given, and a longer poem, *The Prisoner of Chillon*.

ON THIS DAY I COMPLETE MY THIRTY-SIXTH YEAR.

This wonderfully-significant and prophetic poem was written only three months before the poet's death. Eight months earlier he had come to Greace to throw himself into the cause of the revolution against the Turks. Those months were the most stremous, devoted and exemplary of his whole life. He had, as one biographer writes, "high thoughts, high resolves;" but he was not given time or strength to realize them. The unhealthy conditions to which he was exposed brought on a fever of which he died—a willing martyr in the cause of Greece.

PERCY BYSSHE SHELLEY.

TO A SKYLARK.

In English poetry the skylark has been celebrated many times. The habit of the bird in taking a long flight and then dropping suddenly to its nest in the grass has often awakened suggestions, as its beautiful song has lent inspiration. The student would find much pleasure in comparing this exquisite lyric of Shelley's with Wordworth's lines beginning, "Ethereal minstrel, pilgrim of the sky," and Hogg's "Bird

For analysis of this poem, see Prefatory Note, pp. v-vii. 83. 20. Compare Tennyson :

> And drown'd in yonder living blue The lark becomes a sightless song.

22. that silver sphere, the star mentioned above.

84. 36. Like a poet Notice the fitness and variety of this succession of beautiful images, all having the same office-to emphasize the idea of something beautiful but hidden.

85. 66. Hymenzeal, the marriage song, from Hymen, the god of marriage.

Several of Shelley's poems are so designated, and as he chose to leave thus undeclared the person addressed, it does not seem advisable to

ТО _____

86. 7. thoughts, in the objective case, governed by on in the next line.

THE CLOUD.

This poem has been often noted as one of the best examples of Shelley's characteristic treatment of nature. He is exceedingly fond of ascribing personality to natural objects, and he is able to sustain this idea at length and with great variety, without any reference to human interests at all. To this purely imaginative power he adds an artistic delight in changing effects, which is peculiarly happy in describing the movements of clouds and waters. Mrs. Shelley, writing of the Ode to the Skylark and The Cloud, says that, "in the opinion of many critics, they bear a purer poetical stamp than any other of his productions. They were written as his mind prompted ; listening to the carolling of

PERCY BYSSHE SHELLEY.

the bird, aloft in the azure sky of Italy; or marking the cloud as it sped across the heavens, while he floated in his boat." It should be noted that the *facts* regarding the cloud which Shelley describes are scientifically true. It is only the presentation of them which is imaginative.

87. 21-30. Professor Alexander, in his note on these lines, says :--"What natural phenomenon is described in the poetical language of these lines is by no means clear. Since the pilot is the lightning, Shelley may, perhaps, have thought that the motion of the clouds is influenced by electric forces existing in the earth, and may represent these forces here as 'genii.' The pilot moves the cloud over that part of the earth where he dreams the spirit (the electric force) remains. Through the influence of this force the pilot makes the rain fall from the under surface of the cloud, while the upper surface is basking in the blue light of heaven." (Selections from Shelley, Note p. 342.)

88. 59. A beautifully-condensed description of the cloud effect about the sun and moon.

89. 81. Cenotaph, an empty tomb; here, the blue dome of heaven, which is apparently broken up by clouds.

OZYMANDIAS.

The boast of the Egyptian king, whose name forms the title of this sonnet, is exactly the kind of subject to excite Shelley's irony. He hated the pretentiousness as well as the tyranny of rulers, and in this instance he expresses his feeling in the simplest, yet most effective way. Nothing could exceed the impressiveness of the contrast shown here the challenge of the monarch, and the utter disappearance of all the works of which he boasted.

Shelley's sonnet is not perfect in form.

STANZAS WRITTEN IN DEJECTION NEAR NAPLES.

This poem reflects a mood not uncommon with Shelley—a reaction from the intense and confident enthusiasm which often carried him forward. The winter of 1818-19, when he was living at Naples, was especially marked by ill-health and depression. Extremely sensitive to impressions, Shelley found in the clear air and the natural beauty all about him a suggestive contrast to his own sorrowful thoughts.

90. 22. The Sage. Whether or not Shelloy refers to some particular sage is not known.

91. 35. Less than four years later he did hear the sea breathe o'er his dying brain. He was drowned, July 8th, 1822.

ARETHUSA.

In Arethusa we have another example of the qualities noted in The Cloud, but in this case the poet has been aided by mythology. A cording to the legend, the river Alpheus, which flows through the Felopeonesus into the Ionian Sea, had a further passage under the rea and came to the surface again in the Island of Ortygia, near Syracu 2, where it mingled its waters with the fountain Arethusa. In such a phenomena the Greeks readily saw a river god, pursning a water rive ph. and to Shelley's imagination such a story at once became vivi

91. 3. Acroceraunian Mountains, the Ceraunii Mortes E. Ep. us 92. 24. Erymanthus, a mountain on the borders of Arcadia and Miss 93. 74. Enna, the central city of Sicily. In its neighbourhead was the famous grove of Proserpine.

84. Asphodel, a kind of lily. It was the flower always represented as growing in the Elysian fields—the Grecian paradise.

ODE TO THE WEST WIND.

Of all Shelley's poems this is the one which has perhaps been most unreservedly praised. Mr. Symonds calls it "the most symmetrically perfect as well as the most impassioned of the minor lyrics." Mr. Stopford Brooke says, "There is no song in the whole of our literature more passionate, more penetrative, more full of the force by which the idea and its form are united into one creation."

The theme is treated very differently from that of *The Cloud* and *Arethusa*. The poet is no longer merely depicting sympathetically the beauty and movement of natural things. Here he finds in nature at once an inspiration and a counterpart of his own feeling. The rush of the western wind is like the rush of his own swift spirit; then with a touch of bitterness he contrasts the wind's freedom with his own fettered powers—fettered by time, circumstance, human weakness and sorrow. Passionately he implores imspiration, and finds it, closing with the note of prophecy and hope.

PERCY BYSSHE SHELLEY.

94. 1. Autumn's being. "The great 'Ode to the West Wind'

. . was conceived and partly written in a wood that skirted the Arno on a day when the autumnal gale was gathering the vapours and rainclouds." (Dowden.)

3. Enchanter. Presumably the image is that of a wizard, who can "raise spirits" and then dismiss them.

4. Hectic, Gk. *extunde*, habitual; applied to the fever which accompanies certain diseases; here, the red of dying leaves.

21. Mænad, a Bacchante.

32. Pumice Isle, an island of volcanic origin. Pumice was originally spumax, i.e., spuma or lava. Baiæ was a famous Roman resort on the Campanian coast.

THE QUESTION.

In this poem we have a charming piece of pure description, an appreciative flower-study, showing minute observation and delicate colouring. Its simplicity is in striking contrast to the subtlety of some of the other nature studies.

97. 9. wind-flowers, anemones, from Gk. aveµoç, the wind.

10. Arcturi, Arcturus is a fixed star in the constellation Boötes, the Little Bear. The daisies which star the grass through a great part of the year are likened to this constellation which is always above the horizon.

13. that tall flower. This flower has not been identified. There are various blossoms which drop dew on the earth.

17. eglantine, sweet-brier.

E.

-

18. moonlight-coloured may, white hawthorn.

A SUMMER EVENING CHURCHYARD, LECHLADE, GLOUCESTERSHIRE,

Mrs. Shelley's note says: "The summer evening that suggested to him the poem written in the churchyard of Lechlade occurred during his voyage up the Thames in 1815. He had been advised by a physician to live as much as possible in the open air, and a fortnight of a bright, warm July was spent in tracing the Thames to its source. He never spent a season more tranquilly."

CHORUSES FROM "HELLAS."

The characteristic treatment of the subject may be perhaps best appreciated by comparing this poem with those on similar subjects by other poets—Gray's famous *Elegy*, for instance.

he

nd

In

n-

y

6

98. 13. aerial. Aerial is a favourite word of Shelley's. Here he uses it to describe the piled-up sunset clouds.

TO NIGHT.

Another of the exquisite lyrics in which Shelley gives personality to natural things and makes them move like dream figures in a shadowy drama. There is no clear image to be constructed from this personification. In line 11 the Day is referred to as *her*, in line 19 the pronoun is *his*. The figure had simply changed in the poet's mind, and we are not justified in making the pronouns consistent, as Mr. Rossetti suggests.

99. 10. Compare this with lines 3 and 4 in the preceding poem.

CHORUSES FROM "HELLAS."

The great idea of the liberation of the Greeks, which inspired some of Byron's best verse and engaged his active aid, is responsible also for this late drama of Shelley's. Prince Mavrocordato of Greece visited Shelley in Pisa, April, 1821, and told him of the determination of the Greeks to throw off the Turkish yoke and of the proclamation of liberty made by Prince Ypsilante. Shelley's imagination was at once fired and he began his lyrical play, of which the choruses given here are the most striking parts. Shelley says of this work that it "is a mere improvise, and derives its interest (should it be found to possess any) solely from the intense sympathy which the author feels for the cause he would celebrate. The Persæ of Aeschylus afforded me the first model of my conception, although the decision of the glorious contest now waging in Greece being yet suspended forbids a catastrophe parallel to the return of Xerxes and the desolation of the Persians. I have, therefore, contented myself with exhibiting a series of lyric pictures, and with having wrought upon the curtain of futurity, which falls upon the unfinished, scene, such figures of indistinct and visionary delineation as suggest the final triumph of the Greek cause as a portion of the cause of civilization and social improvement."

The first long chorus is simply a review of the progress of freedom in the history of Europe. Like the early historians Shelley goes back to the creation for the foundation of his story, and makes the birth

PERCY BYSSHE SHELLEY.

of freedom coincident with the dawn of light. Compare Adonais, 11.

From the great morning of the world when first God dawned on Chaos.

101. 4. Anarchs, an unusual noun, meaning authors of lawlessness, the powers of darkness. Milton uses it in Paradise Lost, Bk. II, 1. 988.

5. Imaus, a mountain range of ancient Asia, corresponding roughly to the later Himalayas.

9. Thermopylæ and Marathon, the always-recurring examples of the triumph of freedom.

12. Philippi, the battle 42 B.C., when the Roman Republicans under Brutus and Cassius made their last stand.

Half-alighted, because the battle was lost.

15. The Quenchless Ashes of Milan. "Milan was the centre of the resistance of the Lombard League against the Austrian tyrant.

Frederic Barbarossa burnt the city to the ground, but liberty lived in its ashes, and it rose like an exhalation from the ruin." (Shelley's note.)

Compare Byron, The Giaour, 11. 56-58.

18. Florence, like Milan, is an example of the successful resistance of the Italian city-states to the Empire in the Middle Ages.

Albion, or England, has, throughout its whole history, shown the struggle of a people determined to secure freedom, and winning it bit by bit from unconstitutional rulers.

Switzerland. The Swiss people have always resisted foreign rulers, and finally secured their free republic in 1803.

21. From the West, the states of America.

22. Against the course, etc., coming from west to east, contrary to the course of the sun.

102. 25. "Atlantis, the "fabled Atlantic Island" of the ancients, the mysterious land which lay somewhere in the Western Ocean. used for America. Here

27. France, with all her sanguine streams. The wars of Napoleon which the young revolutionists regarded as a reaction against the cause

30. Germany to Spain. After the downfall of Napoleon, there was a tendency all over Europe to strengthen the power of monarchies and prevent revolution. Such absolutism was, however, steadily opposed by the people, and in one state after another popular rights had to be recognized and constitutions granted. Just about the time of Shelley's

CHORUSES FROM "HELLAS."

writing, such constitutions had been granted to several of the German States, and in 1820 King Ferdinand VII had re-established that of Spain. "The south of Europe was in a state of great political excitement at the beginning of the year 1821. The Spanish revolution had been a signal to Italy." (Mrs. Shelley's note.)

The second chorus given here is a more ethereal, more extraordinary production than the first. Of its form, Mr. Symonds says, that it "marks the highest point of Shelley's rhythmical invention." The movement of the verse is aided by an exquisitely appropriate imagery, the two together bringing about an effect of marvellous lightness and swiftness. Shelley's note states that "The first stanza contrasts the immortality of the living and thinking beings which inhabit the planets . . . with the transience of the noblest manifestations of the external world."

103. 63. A Power, The Saviour, The Unknown God; see Acts xvii, 23. 64. Promethean. Promethens, the Titan, who provoked the wrath of Jove, by stealing his fire, is supposed by some anthorities to represent the power of regeneration.

73. The Moon of Mahomet, the religion of Mohammedanism, of which the crescent is the symbol, a religion which the poet regards as merely transient.

82-86. Compare Milton's Ode on the Morning of Christ's Nativity, stanzas xix-xxv.

The final chorus marks the summit of the poet's hopes, his prophetic vision of a golden age when there shall be no more war, when all the glories of ancient Greece, and greater glories still shall be realized. In his own note Shelley says, "The final chorus is indistinct and obscure, as the event of the living drama whose arrival it foretells. It will remind the reader 'magno nec proximus intervallo' of Isaiah and Virgil, whose ardent spirits, overleaping the actual reign of evil which we endure and bewail, already saw the possible, and, perhaps, approaching state of society in which 'the lion shall lie down with the lamb,' and 'omnia feret omnia tellus.' Let these great names be my authority and my excuse."

104. 93. Shelley was exceedingly fond of using this simile of the snake.

94. Weeds, garments.

11.

85,

38.

ly

of

18

f

99. Peneus, a river in Thessaly.

101. Tempes, the vale of Tempe in Thessaly was famous for its beauty.

102. Cyclads, the Cyclades Islands in the Ægean Sea.

PERCY BYSSHE SHELLEY.

103. Argo, the ship in which Jason sailed to find the Golden Fleece.

105. Orpheus, one of the lesser divinities. His playing on the harp moved stones and trees to follow him.

108. Calypso, the nymph who detained Ulysses on her Island of Ogygia, but from whom he at last broke away and returned to Ithaca.

111. Laian, Laius, King of Thebes, was doomed by the gods to sorrow. His son (Edipus inherited his tragic destiny and, unable to avoid the decrees of fate, brought terrible suffering on himself and those he loved. His story has been made the subject of some of the greatest tragedies of Æsehylus and Sophocles.

113. The Sphinx, a monster which sat by the roadside of Thebes asking a riddle of a' tho passed, and slaying those who were unable to answer. Many . .ims had fallen, when Edipus guessed the right answer, whereupon the Sphinx destroyed itself.

105. 121-124. On these lines we have Shelley's own note: "Saturn and Love were among the deities of a real or imaginary state of innocence and happiness. All those who fell, or the gods of Greece, Asia and Egypt; the One who rose, or Jesus Christ, at whose appearance the idols of the Pagan World were amereed of their worship; and the many unsubdued, or the monstrous objects of the idolatry of China, India, the Antartic Islands, and the native tribes of America, certainly have reigned over the understandings of men in conjunction or in succession, during periods in which all we know of evil has been in a state of portentous, and until the revival of learning and the arts, perpetually-increasing activity."

We must remember that the chorus is sung by Greeks; therefore the Greek divinities are made the symbols of the universal idea of the regeneration of mankind.

LINES: WHEN THE LAMP IS SHATTERED.

"It is the nature of that poetry which overflows from the soul oftener to express sorrow and regret than joy," says Mrs. Shelley; and no choice of selections from 'Shelley would give a true idea of his quality which did not include a poem or poems showing the profound melancholy, the feeling for the inevitable sadness of life which sometimes possessed him. The lines given here are typical of this mood, and all their imagery bears it out most harmoniously. Every figure, and it is full of figures, intensifies the melancholy idea of the transitoriness of all mortal things, even of affection, and the desolation which is the portion of the weaker but more clinging heart.

₹.

JOHN KEATS.

e. P

f

.

0

1

LINES ON THE MERMAID TAVERN.

What things have we seen Done at the Mermaid?

-Beaumont : Letter to Ben Jonson.

The Mermaid Tavern was the most famous gathering place in London for the poets and wits of the Elizabethan period. For a time Ben Jonson was the centre of a eircle there and roused the applause of many admirers.

107. 10. Robin Hood Maid Marian, characters in the most famous of the early English ballads.

22. in the Zodiac, the sign, Virgo, here called mermaid.

ON FIRST LOOKING INTO CHAPMAN'S HOMER.

This sonnet stands out as by far the most remarkable piece in Keats's first volume, published 1817. Mr. Charles Cowden-Clarke tells us the story of how it came to be written. Keats was then a surgeon's apprentice in London, but kept up a close friendship with his old school-fellow, who often supplied him with books. One night the two friends sat up late, lost in delight over a borrowed book—a copy of Chapman's translation of Homer. The next morning when Mr. Clarke came down to breakfast he found a copy of the sonnet, written since Keats had left him only a few hours before and sent quite a distance across London.

English literature cannot furnish a better example than this of imagery, chosen and rendered with the perfection of judgment and touch.

108. 8. Chapman, the Elizabethan writer, poet and playwright translated Homer between the years 1598 and 1610.

11. Cortez. The discoverer of the Pacific was really not Cortez but Balboa. The mistake of name is a small matter, the imagination which visualized the scene followed a sure instinct. Balboa's party climbed the peak of Darien (Panama), and looked out on the unknown waters in 1513.

JOHN KEATS.

ODE TO A NIGHTINGALE.

In the spring of 1819, while Keats was staying at Hampstead he heard a nightingale sing in the garden and soon afterwards wrote this, one of the finest of his odes. The song of the bird transports him to a dream-world of beauty and immortal joy, which he celebrates in verse of marvellous ease and variety. To him the bird song, heard unchanged from generation to generation, typifies the immortality of beauty; to us his own song may well have a like significance—it was "not born for death."

108. 2. Hemlock (Conium maculatum), a poisonous plant common in Europe and Asia. Used moderately as an opiate, its extract taken in full strength causes death. The dcath drink given to Socrates is supposed to have been hemlock.

4. Lethe-wards. Lethe, a river in Hades, the waters of which were said to cause forgetfulness, oblivion of all past troubles.

7. Dryad of the Trees. The Dryads were nymphs who inhabited oaks and other trees.

13. Flora, the Roman goldess of spring and flowers; here used as synonymous with the spring or summer season.

14. Provençal Song; Provence, the southern district of France, was famous in the Middle Age for its troubadours, poets of love and chivalry.

16. Hippocrene, the fountam on Mount Helicon which came into existence at the touch of the foot of Pegasus, the winged horse which typifies inspiration. Its inspiring waters were the drink of the Muses.

32. Not charioted by Bacchus etc. Not wine but the spirit of poetry will intoxicate the poet, an i carry him out of himself in spite of retarding thoughts.

110. 51. Darkling I listen; becoming gradually lost in deepening shadows.

53-54. Have called him soft names, to persuade him to take the breath into the air, i.e., from the body.

ODE ON A GRECIAN URN.

A marble urn, sculptured with figures—a procession leading an animal to some sacrifice, inspired this ode, as the bird song inspired the last one. Whether or not Keats had in mind an actual vase or a picture of one is of little moment. It is enough that the appeal

TO AUTUMN.

112. 41. Attic shape-Work of an artist of Attica.

Brede, embroidery, here put for relief sculpture.

42. overwrought, carved on the surface.

44. tease us out of, pluck us away from.

45. cold pastoral, a pastoral poem wrought in stone.

49-50. Matthew Arnold, commenting on these closing lines says: "No, it is not all; but it is true, and we have need to know it. And with beauty goes not only truth, joy goes with her also; and this too Keats saw and said, as in the famous first line of his *Endymion* it stands written

A thing of beauty is a joy forever.

It is no small thing to have so loved the principle of beauty as to perceive the necessary relation of beauty with truth, and of both with joy."

TO AUTUMN.

This lovely ode has something akin to Shelley's nature-poems, in which objects or seasons are personified. The blending of accurate observation and imagination is here most delicate and beautiful. Mr. Sidney Colvin says: "In the first stanza the bounty, in the last the pensiveness, of the time are expressed in words so transparent and direct that we almost forget they are words at all, and nature herself and the seasons seem speaking to us."

113. 17. poppies, the white poppy (papaver somniferum) yields opium, and hence is often used as a symbol of sleepiness.

20. Many old-world pictures represent the gleaner with a sheaf of grain on her head.

26. In a letter from Winchester, Sept., 1819, Keats writes: "I never liked stubble fields so much as now—ay, better than the chilly green of the spring. Somehow a stubble field looks warm, in the same way that some pictures look warm. This struck me so much in my Sunday's walk that I composed upon it." The composition was the Ode to Autumn.

28. sallows, willows.

32. croft, A.S., a field.

JOHN KEATS.

LA BELLE DAME SANS MERCI.

Keats took the title of this ballad—The beautiful, pitiless lady—from an old French poem by Alain Chartier, but the treatment of the theme is entirely his own. "Keats's ballad can hardly be said to tell a story," says Mr. Colvin, "but rather sets before us, with imagery drawn from the mediæval world of enchantment and knight-errantry, a type of the wasting power of love, when either adverse fate or deluded choice makes of love not a blessing but a bane."

115. 18. zone, a belt, here made of flowers.

26. manna-dew, cf. Coleridge, Kubla Khan, 53-4:

For he on honey-dew had fed And drunk the milk of Paradise.

THE EVE OF ST. AGNES.

This poem belongs to the period when the powers of Keats had attained as great a degree of maturity as his pathetically short life allowed. It is in form a narrative, slight in theme, and with its characters very lightly drawn, but full of charm and glowing with colour. The Spenserian stanza lends itself readily to the romantic mediæval story, and picture follows picture in a succession as harmonious as it is rich and splendid.

117. St. Agnes' Eve. The vigil of St. Agnes was kept on January 20th, and was traditionally celebrated by maidens as a time when by observing certain rites, and going to bed fasting, they might hope for dreams in which their future husbands should appear. In the story of Keats, the lover Porphyro chooses this night as a happy time to actually appear to the maiden Madeline, to woo, and bear her off from among her kinsmen who are hostile to him. St. Agnes (whose name comes from the Latin agna, a lamb) was a Roman maiden who suffered martyrdom as a Christian in the 4th century. It was said that after her death her parents had a vision of her, with a white lamb by her side and surrounded by angels. In art she is always represented with a lamb, and usually bearing the palm of martyrdom.

2. The owl, for all his feathers was a-cold. Leigh Hunt annotates the line thus: — "Could he have selected an image more warm and comfortable in itself, and, therefore, better contradicted by the season? We feel the plump, feathery bird, in his nook shivering in spite of his natural household warmth, and staring out at the strange weather."

THE EVE OF ST. AGNES.

4. woolly fold. Transferred epithet, woolly really belongs to flock.

5. beadsman . . . told. A person continually engaged in praying, who tells or counts off his beads as he prays. Bead is from A.S. biddan, to pray. "To bid one's beads" is simply another form of "to say one's prayers."

14. the sculptured dead. The carved figures on the tombs in the chapel. Very often these are recumbent or kneeling figures, life-size, and represented in the armour or garments which their originals were accustomed to wear. Keats heightens the idea of the chill atmosphere by imagining it to affect even lifeless things. To his vivid imagination, also, the very rails about the tombs suggest the idea of purgatorial confinement.

21. flattered. Leigh Hunt has a long note on this single word, in the course of which he rays := " In this word 'flattered' is the whole theory of the secret of tears; which are the tributes, more or less worthy, of self-pity to self-love. . . . The poor old man was moved by the sweet music to think that so sweet a thing was intended for his comfort, as well as for others."

118. 31. the silver snarling trumpet :- Cf. Shakspere. "The vile squeaking of the wry-neck'd fife." The adjectives in both cases are chosen to imply a note of hostility.

37. argent, silver. Here used to bring about the effect of something brilliant and splendid.

119. 61-62. The construction is elliptical. The meaning, however, is quite plain. The cavalier is not cooled by high disdain (but discouraged because) she saw not, etc.

70. all amort, half-dead. Perhaps a corruption of à la mort.

77. buttressed, supported or protected by the shadow of the door.

120. 85-90. The resemblance to the story of Romeo and Juliet must suggest itself strongly here.

90. beldame, a word which has deteriorated in meaning; originally belle dame.

105. Gossip, companion or friend-from God and sib, (a relative) i.e., one related in the service of God, a sponsor. By degrees the word has come down to its present degenerate meaning.

121. 115. the holy loom, the loom of destiny, guided by the three Fates. The "St. Agnes' wool" is the poet's own addition to the story, to bring out perhaps the special idea of the destinies of maidens of whom St. Agnes was patron.

JOHN KEATS.

120. One of the absurd beliefs concerning witches was that they could carry water in a sieve. Cf. Macbeth, I. iii. 8:

But in a sleve I'll thither sail.

125. deceive, beguile or flatter with happy dreams.

126. mickle, much, A.S. micel.

129. urchin, child, originally, a hedgehog, O.E. urchone.

134. enchantments cold, in comparison with the real happiness he would give her.

122. 138. made purple riot, made the blood leap. Purple is often used poetically for red, following the Latin, purpureus.

153. beard, to challenge or defy. From the act of plucking by the beard in contemptuous defiance.

156. passing-bell, see note on 1. 41, p. 75.

123. 171. since Merlin paid his demon all his monstrous debt. Merlin's debt was his existence which he owed to a demon father. When he died or disappeared through the disclosure of his own wizard secrets to Vivian, he was yielding himself up again to the demon power. The only parallel here is found in the fact that the lovers are meeting in an atmosphere of spells and charms. See Tennyson : Merlin and Vivien.

175. cates. This word and cater both come from the old French acater (modern French acheter) to procure or provide, applied in the case of cater to buying food, and in cates to a special kind of food itself, i.e., delicacies.

180. or may I never leave my grave, never take part in the resurrection.

185. espial, spying out, investigating. From old French espier, to spy.

124. 193, a mission'd spirit, unaware—a spirit sent on some special message, intent upon it and unobservant of everything else. As she appears and passes to her chamber Porphyro is dragged aside by old Angela, and the reader is made to follow and of zerve Madeline. It will be noticed at once that Madeline's chamber and everything about her is full of colour and warmth and beauty in contrast to the chill, repellant atmosphere without.

216. scutcheon or escutcheon, armorial bearings, from L. scutum, a shield. "Could all the pomp and graces of aristocracy, with Titian's

THE EVE OF ST. AGNES.

and Raphael's aid to boot, go beyond the rich religion of this picture, with its 'twilight sute' and its soutcheons 'blushing with the blood of queens ?'" (Leigh Hunt's note.)

125. 218. gules, heraldic for red.

241. clasp'd like a missal where swart paynims pray, an extraordinary image to express the power of sleep clasping Madeline body and soul. The idea of intense and jealous possession is conveyed through the picture of the mass book (low L. missa, a mass) held tightly by the Christian who is hemmed round by "swart Paynims"—black or savage pagans. This elaborate and rather far-fetched figure is quickly followed by the simple, natural one: "As though a rose should shut

128. 251. Carpet, rather an anachronism in this mediæval story.

257. Morphean Amulet, sleep-charm. Morpheus was the god of dreams. An amulet is a kind of modal or trinket to which is attached mystic power.

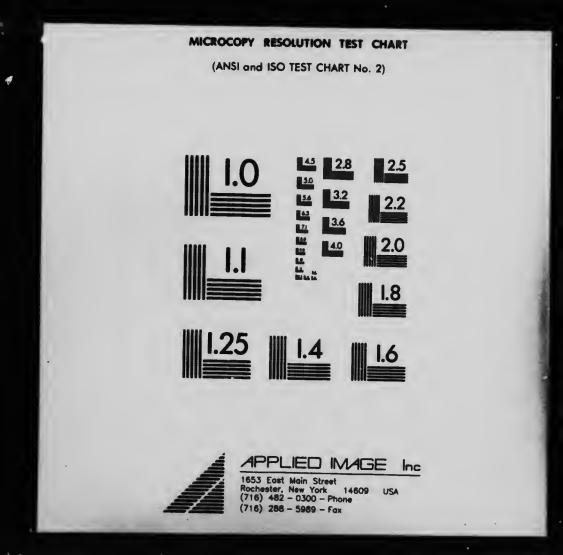
261. The hall-door shuts again and all the noise is gone. Mr. Charles Cowden-Clarke gives us an interesting note on this line. When Keats was at the Clarke School at Enfield he and some of his friends used to get out of bed at night to listen to Charles Cowden-Clarke playing the piano downstairs. In reading this poem to his friend later on, Keats said "that line came into my head when I remembered how I used to listen at night to your music at school."

268. Argosy, a great ship, probably from Jason's ship the "Argo."

270. From silken Samarcand to cedar'd Lebanon—put prosaically, this is merely "from the East," the land of silk and spice and luxuries. Mr. W. M. Rossetti says of this episode of Porphyro's spreading the feast by Madeline's bedside: "Why he did this no critic and no admirer has yet been able to divine." Certainly the incident has no very clear explanation, but since it is made the occasion of some exquisite description no one can wish it away. As the lady has gone fasting to bed, and as the lover is fulfilling the charm for which the feast was observed, he may have considered it his part also to provide this delicate nourishment. It has been pointed out that the richness and rare quality of the dainties heightens the idea of homage.

127. 277. eremite, hermit; the devotee who kneels in rapt fervor before a solitary shrine, as Porphyro here before Madeline.





JOHN KEATS.

292. In Provence call'd—The ballad, by Alain Chartier, was not in fact a Provencel one. The title haunted Keats till he wrote his own ballad upon it.

129. 336. vermeil-dyed, vermillion-bright red, from vermis, the little worm (really an insect) from which the dye is obtained.

343. haggard, wild, from Fr. hagard, a wild hawk.

346. wassailers, drinkers, from A.S. waes hael:--"A health to you," the shout which accompanied the drink.

130. 360. See note on l. 251, p. 126.

376. deform, poetic licence permits this form for the past participle.

377. Aves, prayers-from the opening of the prayer, Ave Maria.

"What can be better touched," says Mr. Colvin, in closing his criticism on the poem, "than the figures of the beadsman and the nurse, who live just long enough to share in the wonders of the night, and die quietly of age when their rts are over?"

A PROPHECY.

This delicately imaginative little poem is addressed to the child of the poet's brother, George Keats, who lived in Louisville, Kentucky. Keats never saw this child, but the idea of the little creature, born in the freedom of the new world, to destinies full of unknown possibilities stirred his imagination. In fancy he saw the baby, destined from birth for a poet's vocation, and he embodies his fancy in the classical symbol of fire which is harmless to the one marked out by the gods. So in Virgil's story, the young Ascanius was marked as the ruler of his race. (*Æneid*, Bk. II, ll. 680-700.)

131. 18-20. Fate has decided the child's calling, even before he is born.

23. silly, simple, inoffensive, A.S. saelig. Cf. Milton,

Perhaps their loves or else their sheep, Was all that did their silly thoughts so busy keep.

-On the Nativity, 11. 91-92.

132. 46. paddle, to play : diminutive of pad, to go.

ROBERT BROWNING.

PIPPA PASSES.

Felippa, or Pippa, the little silk-winder of Asolo, is one of the most charming of Browning's characters. As she passes in and out of the village on her one holiday in the year, singing her artless songs, she unconsciously influences the lives of those about her. Her first song, here given, awakens two wicked people to a sense of their guilt and the divine government of the world; the second rouses a young painter to a higher conception of love and art. The explanation of the song is given in the lines that follow it :--

What name was that the little girl sang forth? Kate? The Cornaro, doubtless, who renounced The crown of Cyprus to be lady here At Asolo, where still her memory stays, And peasants sing how once a certain page Pined for the grace of her so far above His power of doing good to, "Kate the Queen-She never could be wronged, be poor," he sighed, "Need him to help her!"

Browning gives us in the first five lines of each stanza the page's song; in the last four the comments of the Queen and her maid, who overhear him. Caterina (or Kate) Cornaro was a Venetian citizen who married the King of Cyprus, and after his death, resigning her authority to the Republic, retired to keep a small court at the Venetian village of Asolo, where she "wielded her little sceptre for her people's good, and won their love by gentleness and grace." Browning first visited Asolo in 1838, and was enchanted by it. He returned forty years later with equal enthusiasm, and just before his death bought some land there, on which he proposed to build a tower, with a view of Venice, to be called "Pippa's Tower."

133. 26. jesses, straps for hawks' legs.

ot uis

.0

O

ļ., 8

R

HOME THOUGHTS FROM ABLOAD.

It is interesting to contrast Browning's preference for English birds and flowers, expressed in this poem after his earlier visits to the Continent, with the love of Italy breathed in the next, after his settlement with his wife in Florence.

DE GUSTIBUS.

The Latin proverb "De gustibus non est disputandum." corresponds to the English one "There's no accounting for tastes." Browning says that if our preferences persist after death, his will be, not for England, but for Italy.

135. 22. cicala, the tree-cricket, often heard in Italy in the heat of summer.

36. liver-wing, right arm. The Bourbon rule in Southern Italy was exceedingly unpopular, and numerous attempts were made to cast it off; the king here referred to was Ferdinand II, whose cruelties were denounced by Gladstone in 1851. He was succeeded by his son, who was expelled in 1860, and Naples was incorporated with the new kingdom of Italy. Browning sympathized with all the Italians' attempts to regain their liberty and independence, even when they went the length of assassination.

THE ITALIAN IN ENGLAND.

Browning was proud to remember that the Italian patriot Mazzini used to read this poem to his fellow exiles in England to show how an Englishman could sympathize with them. (Mrs. Orr.)

136. 8. Charles. Charles Albert, Prince of Carignano, belonged to the royal house of Savoy, but was brought up among the people, and as a young man expressed sympathy with revolutionary principles. He was afterwards accused of betraying Italy, and was bitterly denounced by his former friends.

19. Metternich our friend—said ironically. Metternich, the Austrian statesman and diplomatist, was the most determined enemy of Italian independence.

20. See note above on Charles Albert.

137. 41. crypt, place of concealment; commonly used of a place for burial.

46. My fears were not for myself, but for my country; "on me Rested the hopes of Italy."

138. 75. duomo (Italian) cathedral.

76. Tenebræ, a service of the Roman Catholic Church, which involves the gradual extinction of the lights on the altar. The Latin word literally means "darkness."

HERVÉ RIEL.

81. It was not unusual for a priest to render service to the cause of Italian liberty.

139. 125-7. Charies Albert became King of Sardinia in 1831 and resigned the crown to his son, Victor Emmanuel, in 1849. He retired to Portugal, where he died in the same year, "broken-hearted and misunderstood." The patriot's wish as expressed by Browning was, therefore, fulfilled four years after the poem was published. Charles Albert's position was a very difficult one, and historians generally take a more favourable view of his conduct than is here given. Browning has merely given characteristic expression to the sentiment of the ardent Italian patriots of the time.

140. 138-144. These lines forcefully represent the division of opinion in Italy during the apparently fruitless struggles for independence.

INCIDENT OF THE FRENCH CAMP.

Ratisbon is in Bavaria, on the right bank of the Danube. It was stormed by Napoleon in 1809, after an obstinate defence by the Austrians. Mrs. Orr says : - "The story is true; but its actual hero was a man."

141. 1. we French. The story is told by a spectator.

7. prone, bending or leaning forward.

ds

y8

d,

of

LS

it

e

0

w s'

y

i 1

11. Lannes, one of Napoleon's generals.

29. flag-bird. The Napoleonie standard was a trieolour powdered with golden bees, with an eagle on the central stripe.

vans, wings. Latin vannus, a fan for winnowing grain.

142. 34-5. film is nominative to sheathes.

HERVÉ RIEL

Browning was in France when it was invaded by Prussia in 1870, and escaped from the country with some difficulty before the outbreak of the disorders which followed the collapse of the French resistance. Desiring to express his sympathy for the sufferers by the siege of Paris, he sold this poem to *Cornhill Magazine* for £100, which he gave as a subscription to the Relief Fund. It was written in 1867 and first published in 1871. The incident it relates was at first denied in France, but the records of the Admiralty of the time proved that

Browning was correct, except in one small detail: the reward Hervé Riel asked and received was "un congé absolu "-a holiday for the rest of his life.

142. 1. the Hogue, Cap La Hogue, where the French fleet was attacked in 1692 by the English and Dutch, and forced to retire. The expedition aimed at the restoration of James II, who watched the defeat from the Norman coast.

5. St. Malo, at the mouth of the Rance river, in Brittany, has a harbor which is described as "safe, but difficult of approach." In the sixteenth and seventeenth centuries it was a flourishing port, and from it Jacques Cartier sailed in 1535 to Quebec and Montreal.

143. 18. twelve and eighty. French, quatre-vingt-douze.

30. Plymouth Sound, in the West of England, an important harbour and naval station.

43. pressed, forced to serve,

Tourville, the French admiral.

Croisickese, of Croisic, a little fishing village of Brittany, where Browning liked to stay. See the title of the next poem in this selec-It was no doubt at Croisic that Browning picked up the story.

144. 46. Malouins, men of St. Malo.

49. Grève, the sank of sand where the river discharges into the sea.

53. Solidor, the fort defending the bay.

145. 75. profound (here used as a noun), depths.

92. rampired, protected by ramparts or fortifications.

95. for, instead of.

147. 135. the Louvre, a famous palace at Paris, now used as an art museum. On its external walls there are eighty-six statues of notable Frenchmen, but not, of course, one of the forgotten hero, Hervé Riel.

THE TWO POETS OF CROISIC.

The Prologue and the Epilogue are connected with the main poem (which is here omitted) only by the thought, common to all three, that love is a necessary part of the poet's life and art. The Prologue may cause a little difficulty to begin with by its extraordinary conciseness, but this only adds to its charm when the meaning has been grasped. The grammatical construction and the relation of the stanzas to each other are indicated in the following prose rendering: "As a bank of

THE GUARDIAN ANGEL.

moss stands bare till some May morning it is made beautiful by the sudden growth of the violets; as the night sky is dark and louring till a bright star pierces the concealing clouds; so the world seemed to hem in my life with disgrace till your face appeared to brighten it with the smile of God—the divine gift of love."

In the Epilogue it is a young girl who repeats to the poet the "pretty tale" he has once told her, and makes her own application of its significance. The story is found in Greek literature both in prose and in verse.

149. 50. Here, as in lines 15 and 21, the poet has attempted to interrupt.

150. 77. Lotte, the pet name of Charlotte Buff, upon whom Goethe modelled the heroine of *The Sorrows of Young Werther*. The reference here, however, is rather to Goethe's way of treating women in general than to the particular case of Lotte, for she was already engaged to be married when he met her.

100-2. The sweet lilt of the treble was supplied by the chirping of the cricket, when its absence would have allowed the predominance of the sombre bass. Cf. lines 112-4.

120. (There, enough !) To what interruption of the poet's does this reply ?

THE GUARDIAN ANGEL.

In the Church of St. Augustine at Fano, on the Adriatic, there is a picture called "The Guardian Angel," by Guercino, an Italian painter of the seventeenth century. I's represents an angel with outspread wings embracing a kneeling child, whose hands he folds in prayer.

151. 6. another child, the poet himself.

vé

he

8.8

e.

a n d

r

7. retrieve, bring back to the right way.

152. 14-16. In the picture cherubs point to the opened heaven, and the child looks upward past the angel's head.

18. bird of God. This beautiful expression is translated from Dante's Purgatorio.

20-21. The angel seems to be enfolding the child with the skirt of his robe, held in his left hand.

39-40. The angel's head is turned away, but the reason given is Browning's own.

153. 46. My angel with me, too, his wife. See line 54.

54. dear old friend, Alfred Domett, a much-prized friend of Browning's youth, who in 1842 settled in New Zcaland.

56. Ancona, on the Italian coast, near Fano.

ANDREA DEL SARTO.

This is one of the most remarkable of Browning's shorter poems, whether regarded as a study of character or of art. It was written when he was living in Florence, in answer to a request from a friend in England for a copy of the portrait of Andrea del Sarto and his wife in the Pitti Palace. Browning could not get one, and sent the poem instead. Mr. Ernest Radford thus describes the picture : - "The artist and his wife are presented at half length. Andrea turns towards her with a pleading expression on his face. His right arm is round her; he leans forward as if searching her face for the strength that has gone from himself. She holds' the letter in her hand, and looks neither at that nor at him, but straight out of the canvas. And the beautiful face with the redbrown hair is passive and unruffled, and awfully expressionless. There is silent thunder in this face if there ever was, but there is no anger. It suggests only a very mild, and at the same time immutable determination to have her own way."

Browning developes, in his favourite form of the dramatic monologue, the suggestion given by Andrea's portrait of himself; for the details he is chiefly indebted to Vasari's Life of Andrea del Sarto, as will be seen from the following extracts (translation by Blashfield and Hopkins, with Mrs. Foster's notes) :-- "Had this master possessed a somewhat bolder and more elevated mind, had he been as much distinguished for higher qualifications as he was for genius and depth of judgment in the art he practised, he would, beyond all doubt, have been without an equal. But there was a certain timidity of mind, a sort of diffidence and want of force in his nature, which rendered it impossible that those evidences of ardour and animation, which are proper to the more exalted character, should ever appear in him; nor did he at any time display one particle of that elevation which, could it but have been added to the advantages wherewith he was endowed, would have rendered him a truly divine painter. At that time there was a most beautiful girl in the Via di San Gallo, who was married to a cap-maker, and who, though born of a poor and vicious father,

ANDREA DEL SARTO.

carried about her as much pride and haughtiness as beauty and fascination. She delighted in trapping the hearts of men, and among others ensnared the unlucky Andrea, whose immoderate love for her soon caused him to neglect the studies demanded by his art, and in great measure to discontinue the assistance which he had given to his parents. Now it chanced that a sudden and grievous illness seized the husband of this woman, who rose no more from his bed, but died thereof. Without taking counsel of his friends therefore ; without regard to the dignity of his art or the consideration due to his genius, and to the eminence he had attained with so much labour; without a word, in short, to any of his kindred, Andrea took this Lucrezia di Baccio del Fede, such was the name of the woman, to be his wife ; her beauty appearing to him to merit thus much at his hands, and his love for her having more influence over him than the glory and honour towards which he had begun to make such hopeful advances. when this news became known in Florence the respect and affection which his friends had previously borne to Andrea changed to contempt and disgust, since it appeared to them that the darkness of this disgrace had obscured for a time all the glory and renown obtained by his talents. But he destroyed his own peace as well as estranged his friends by this act, seeing that he soon became jealous, and found that he had besides fallen into the hands of an artful woman, who made him do as she pleased in all things. He abandoned his own poor father and mother, for example, and adopted the father and sisters of his wife in their stead ; insomuch that all who knew the facts mourned over him, and he soon began to be as much avoided as he had previously been sought after." Andrea found this mode of life so oppressive that, on the advice of his friends, he put his wife in safe keeping and went to Paris, where he was richly rewarded by the King of France for his work. But a pitiful letter from his wife induced him to return. "Taking the money which the king confided to him for the purchase of pictures, statues and other fine things, he set off, therefore, having first sworn on the gospels to return in a few months. Arrived happily in Florence, he lived joyously with his wife for some time, making large presents to her father and sisters, but doing nothing for his own parents, whom he would not even see, and who, at the end of a certain period, ended their lives in great poverty and misery." Having spent the money entrusted to him in building a house and indulging himself in various other pleasures, Andrea was afraid to return to France, and remained in Florence in the very lowest position, "procuring a livelihood and passing his time as he best might."

So says Vasari, who at one time was Andrea's pupil, and published his *Lives of the Painters* while Andrea's widow was still in Florence; but recent investigation has failed to reveal the slightest evidence in support of the charge of embezzlement made by Vasari against Andrea, and it has been generally discredited.

153. 15. Fiesolé, the village on the top of the ridge overlooking the quarter of Florence in which Andrea lived.

154. 25. It saves a model. "Andrea rarely painted the countenance of a woman in any place that he did not avail himself of the features of his wife; and if at any time he took his model from any other face there was always a resemblance to hers in the painting, not only because he had this woman constantly before him and depicted her so frequently, but also, and what is still more, because he had her lineaments engraven on his heart; it thus happens that almost all his female heads have a certain something which recalls that of his wife." (Vasari.)

32. no one's, not even his.

36-45. Lucrezia has lost only her first pride in her husband; he has lost all his youthful ambitions and aspirations, as the day loses its noontide splendour, and the glory of summer changes to the decay of autumn.

'43. huddled more inside. The trees are huddled together within the convent wall, and have no room to grow; but they are, perhaps, safer—so, perhaps, too, is the painter in his own home, though he misses the inspiration and development that come from contact with the world. Andrea acquiesces in his seclusion, but he cannot help regretting his lost opportunities.

156. 93. Morello, a mountain near Florence.

105. the Urbinate, Raphael of Urbino, the most famous of Italian painters; he died in 1520, ten years before Andrea. Vasari says that Andrea copied a portrait by Raphael with such exactness that Raphael's own pupils, who had helped in the painting, could not tell the copy from the original.

157. 130. Agnolo, the great Italian painter usually called Michael Angelo in English; he was doubtless the "Someone" of line 76; Andrea refers to him again in line 184.

150 Fontainebleau, a royal palace not far from Paris.

158. 166. See quotation from Vasari above for Andrea's recall from France by his wife's importunities.

173. there, in your heart.

d ŝ

174. ere the triumph, of my genius in art.

189-193. Bocchi, in his Beauties of Florence, states that Michael Angelo said to Raphael, referring to Andrea :-- "There is a little man Florence, who, if he were employed upon such great works as have men given to you, would bring the sweat to your brow."

159. 199. Lucrezia has interrupted to ask Andrea about whom and

what he is talking. She is evidently paying no attention.

209-10. Mount Morello can no longer be seen, the lights on the eity wall are lit. and the little owls, named in Italy from their eall, Chiu, are crying; darkness is falling on the house, as on Andrea's life.

212-18. See above for the charge against Andrea of building a house for himself with the money entrusted to him by King Francis to buy pictures with.

220. The eousin (or lover?) who waits outside is the third character in the little drama-silent and unseen, but profoundly affecting

161, 263. Leonard. Leonardo da Vinci, the third great Ita'ian painter of the time; he died the year before Raphael.

Andrea at last acknowledges to himself that his wife has been a hindrance instead of a help, a drag preventing his ascent from the second rank to the first : but he prefers this to the sacrifice of giving

THE LOST LEADER.

The suggestion for this early poem was undoubtedly W rdsworth's abandonment of the Liberal principles of his youth for the mationary Conservatism of his old age; but it was only a suggestion. "Onee call my fancy portrait Wordsworth," Browning wrote, "and how much more ought one to say." In another letter he speaks of Wordsworth's "moral and intellectual superiority," and protests against taking this poem as an attempt to draw his real likeness. It is teally a character study from Browning's own imagination, and should be so regarded, in justice to both poets.

162. 30. Better to overcome our own affection for him and fight boldly in opposition to him than to attempt to win him back by an appeal to his affection for us.

EPILOGUE TO ASOLANDO.

We have given at the foot of each poem the date of its publication, and the volume to which this little poem is the Epilogne bears the date :990; it was actually issued in London on Lec. 12, 1889, the day of Browning's death at Venice. "The report of his illness had quickened public interest in the forthcoming work, and his son had the satisfaction of telling him of its already realized success, while he could still receive a warm, if momentary pleasure from the intelligence." (Mrs. Orr.) Browning prepared the volume for publication while staying in the Asolo villa of his friend Mrs. Arthur Bronson, to whom it is dedicated. The fanciful title is derived from the Italian verb asolare-"to disport in the open air, amuse one's self at random "- popularly ascribed, Browning tells us, to Cardinal Benibo, who was Queen Cornaro's sceretary, and in his dialogne, Gli Asolani, described the discussions on platonie love and kindred subjects the little court at Asolo use ! to indulge in. To Mrs. Bronson Browning justified the title in the following sentence : "I use it for love of the place and in requital of your pleasant assurance that an early poem of mine first attracted you thither." This was, no doubt, Pippa Passes, for which, and further particulars as to Browning's connection with Asolo, see notes on p. 247.

As in life he had faith in right, so in death—which only fools think of as the prison of the soul—he would be, not pitied, but encouraged by the good wishes of those who are working in the world.

162. 17. the unseen, the poet himself after death.

Ĩ

TO THE QUEEN.

This poem of dedication prefaced the seventh edition of Tennyson's poems, published in 1851, the year after he had received the Laureateship. In this, as in all his poems to the Queen, we find the dignity and sincerity which such poems should possess, but which are often lacking in court poetry. Tennyson was too great a poet to debase his art to flattery, and his unaffected admiration for the Queen made his task simple and spontaneous.

163. 7-8. Tennyson succeeded Wordsworth in the Laureateship, and felt that in following so great a man he was receiving an honour even greater than the office itself could give.

13. a sweeter music, that of the birds in the spring.

n,

te

d

e-11

1. n

.....

y

n

8

THE POET.

This poem, which expresses Tennyson's conception of the poet's nature and vocation, was written when he was a very young man, and published in the volume of 1830. It is a wonderfully clear and high vision, and one to which Tennyson was always true.

164. 1. a golden clime, the poet's world of imagination.

5. He saw thro' life and death. "He speaks of the clear insight into God and man which is the best gift of the poet." (S. Brooke.)

165. 24. a flower all gold, the dandelion, with its winged seeds. 37. Tennyson like the and

37. Tennyson, like the earlier poets of the century, believed that the influence of the poet must be powerful in the great causes of freedom and of peace.

A DREAM OF FAIR WOMEN.

This beautiful poem was suggested, as Tennyson tells us, by Chaucer's Legend of Good Women, but it does not in any way follow the early model. Chaucer wrote a set of poems on various heroines of antiquity; Tennyson brings together the heroines of many stories and groups them in one delightful composition. For a setting, he resorts to the old device of a dream. 166. 5. Dan, a mediæval corruption of Dominus, master, often found in Chaucer.

167. 27. Tortoise, a literal translation of the Latin *testudo*, a name applied to a group of soldiers with shields held above their heads for protection as they approached the wall of a hostile city. The covering of overlapping shields was supposed to look like a tortoise shell.

169. 85-96. In these lines we are introduced to the first recognizable figure in the dream, Helen of Troy. Her story is almost too well known to require repetition. As the wife of Menelaus she was called the most beautiful woman in the world, and it was therefore inevitable that she should be given to Paris, to whom Venus had promised the most beautiful of living women for his bride. Her abduction by Paris roused every prince in Greece to take up the cause of Menelaus, and the ten years' war followed, which ended only in the destruction of Troy. As the daughter of Jupiter and Leda, Helen has a right to the title, "daughter of the gods."

100. To one that stood beside : Iphigenia, daughter of Agamemnon. The Grecian ships, when ready to set forth against Troy, were becalmed at Aulis. Calchas, the seer, announced that the gods required a human sacrifice and indicated the beautiful maiden Iphigenia as the proper victim. Legends of the sacrifice vary, but in most of them it is said that the maiden did not die, but was snatched away by Diana, to become her perpetual votaress.

170. 127. A Queen Cleopatra, the last of the Egyptian line of the Ptolemies. By her extraordinary attractions she was able to fascinate and subdue Mark Antony, so that he wasted years in Egypt. When the moment of civil war with Octavius Cæsar arrived, Antony was unprepared and went down before his rival, ending his disgrace by suicide. Cleopatra, who had failed in all her attempts to fascinate Octavius, refused to grace his triumph, and brought about her own death by the sting of a poisonous serpent.

171. 144. The Nilus would have risen. A good example of the figure of hyperbole.

145. Lybian, African.

146. Canopus, a star of the first magnitude in the southern constrilation of Argo. One of the chief cities in Egypt was named from it.

150, 151. Hercules Bacchus, names well chosen for Antony who was by turns a soldier and a man of pleasure.

160. Aspic or asp, a species of snake found in the Nile region, the bite or sting of which is peculiarly deadly

YOU ASK ME WHY.

172. 174. two burning rings, the circles of her eyes.

173. 195. Her who died to save her father's vow : the daughter of Jephthah. See Judges xi, 30-40.

174. 243. Thridding, threading. Boskage, a grove ; (Fr. bocage.)

175. 251. Rosamund. The fair Rosamund, one of the favourites of King Henry II, has been often celebrated in romance. It was said that to save her from his jealous queen, Henry kept her in a high tower, surrounded by a secret maze. In time, however, she was discovered and put to death. See Tennyson's Becket.

255. anger'd Eleanor. Eleanor of Poitou, Queen of Henry II.

259. Fulvia, wife of Mark Antony; bearing the same relation to Cleopatra as Queen Eleanor to Rosamund.

263. The captain of my dreams. See line 55.

266. Her who clasp'd . . . her murder'd father's head. Margaret Roper, eldest daughter of the great Sir Thomas More, at the greatest risk secured her father's head after he had been executed, preserved it as a sacred relic, and clasped it in her arms in her dying hour. nyson speaks of her father as "murdered," for though he was sentenced and put to death by the law of King Henry VIII, his sentence was unjust, and his death a judicial murder.

267. Joan of Arc, the Maid of Orleans. The story of how she, by her remarkable enthusiasm, brought new courage to the French army in the most desperate days of the hundred years' war, is well known. Through her the English were defeated, and Charles VII was crowned

269. Her, who . . . drew forth the poison. Eleanor of Castile, wife of King Edward I. The legend is that when the king, then Prince Edward, was fighting in the Crusade, he was wounded by a poisoned arrow, and his young wife risked her own life to save his by sucking the poison from his wound. Like other picturesque legends, the story has been rather discredited by later historians.

YOU A : ME WHY.

In the set of poems under this title, Tennyson defines his political position clearly, as that of an Englishman who believes thoroughly in his country, its constitution, and its laws. As an artist he may "languish for the purple seas"; but as a man he would live in England. His idea of freedom is evidently a very different one from

that of Byron and Shelley. He distrusts sudden and violent revolutions and believes in reforms brought about gradually. He distrusts also organizations which forbid the utterance of individual opinion. No. greatness or wealth could, in his opinion, compensate the loss of individual freedom; and that loss alone would be enough to make him leave England and take up his abode in some foreign country.

In the second poem he shows how Freedom, once a far-off ideal, has become the moving power of the British people.

In the third poem he enlarges upon the same idea, and exhorts his fellow Englishmen to stand by the ideals of their land.

178. 43. The triple forks, the trident, symbol of Neptune, typifying England's rule of the sea, as the crown her rule of the land.

53-56. Patriotism should strike root deep in the traditions of a

people, should show itself in present action, and should pass on some 57. On fixed poles, the object of loyal affection-our country.

58. Sordid ends, mere advantage, commercial or other.

61-69. In these lines Tennyson expresses his distrust of democracy,

which he describes as delivering "the tasks of might to weakness." 64. That every sophister can lime : Every clever demagogue can convince an uneducated mob. The image is that of liming or snaring

66. Neither hide the ray. . . . Educate those who are fit for it in your own gospel.

179. 79. Guerdon, reward (O.F. guerdon). The meaning of the line is that though the disinterested patriot may seem to have no present

reward of praise, it will come to him in the future. 85-88.

The construction of the sentence is difficult to follow. The simplest interpretation seems to be the one which makes law the antecedent of both thats. The meaning of the sentence would then be: "Urge the law, when you find a fit occasion, for law may be forcibly urged in debate-law, which, set in all lights by many minds, binds and encloses all our interests."

Cold and warm and moist and dry were the four so-called humours or elements of which the ancients believed all nature to be

180. 103. A Bridal-dawn of Thunder-peals : New ideas often make their way through opposition and war.

MORTE D'ARTHUR.

38

50

0

of

n

181. 132. That principles are rained in blood. Revolution was the most famous instance of this likely to occur to The French Tennyson. In spite of such terrible demonstrations, and in spite of all misconstruction, the patriot, whose action is founded on principles, must abide by these principles and continue to believe in them.

145. To-morrow yet would reap to-day: the future will benefit by what is done in the present.

HANDS ALL ROUND.

This poem formed one of a group of three patriotic songs written at a time when Tennyson's feeling was particularly stirred by the audacities of Louis Napoleon, with which some states men in England sympathized. Thirty years later a new edition of the song, set to music by Lady Tennyson, was widely sung as a national song. Sir Alfred Lyall writes to the poet that it was sung in chorus by great numbers in India on the Queen's birthday, 1882.

MORTE D'ARTHUR.

The book from which Tennyson took the name and substance of the story in this poem is the collection of stories written by Sir Thomas Malory and printed by Caxton in the fifteenth century. Malory, in his turn, had his stories from an earlier source , which he names vaguely as "the French book." While his sources are probably for the most part French poems and romances, the original stories were not always French, but sometimes Welsh and sometimes Fuglish. The original Celtic legend is in fact lost in antiquity, and it is now impossible to define the personality of the true Arthur, or to assign the dates of his history. Many chroniclers and poets in England and on the continent made him their hero, and ever introduced more aud more variations in his story. Gradually also, many other stories, originally quite distinct, were brought into connection with the Arthurian one and a cycle of romances was formed. Of these stories the most famous is that of the Holy Grail. By the time that Malory treated the subject, very little of it was historical. Under the single title of Le Morte D'Arthur, he brought together and rendered in his own delightful prose an immense number of tales of King Arthur and his knights, the wizard Merlin, the Sangreal (holy grail), and a host of minor subjects. Caxton, when he came to print this great work, divided it up into twenty-one books, each

containing many chapters. The episode of the death of Arthur is found in Book XXI, chapters 4, 5 and 6.

The stories of King Arthur and his Knights always had a great attraction for Tennyson. In his collected works the series which he calls The Idylls of the King takes a very large and important place. These poems first appeared from time to time during a period of about twenty years, beginning in 1855. Much earlier than that, however, he had written poems embodying parts of the story : The Lady of Shalott, the fragment Launcelot and Guinevere, Sir Galahad, and Morte d'Arthur, which appeared in 1842. This poem was introduced and closed by some explanatory verses called The Epic, which indicate that the author had already in mind the scheme of a much longer work, an epic on the subject of King Arthur.

183. 1. So all day long the noise of battle roll'd. Tennyson plunges into his story without explanation. In Malory we have the full account. The battle was the last great fight between the forces of the king and those of his rebel nephew, Sir Mordred. The final scene was a hand-tohand encounter between the two leaders. The king manages to give the wicked knight his death blow, but in the struggle is himself fatally wounded.

3. King's Arthur's Table, the circle of his knights, so called from the "Order of the Table Round," instituted by the king. These knights, bound to Arthur by the closest and holiest vows, were his constant companions. At great feasts they sat about a round table in his hall, where one mystical seat was reserved for the knight who was absolutely pure in heart and life.

4. Lyonnesse, the fabulous country which the romancists made the scene of many stories of Arthur. It was supposed to extend south-westwards from Cornwall, the part now covered by the sea, between the mainland and the Scilly Islands.

9. A broken chancel . . . The details are all selected with a view . To ...eightening the effect of desolation in the scene about the dying king.

21. Camelot, the city where Arthur's court was. Its exact situation is not known, but some modern authorities identify it with the village of Queen's Camel, in Somersetshire.

23. Tho' Merlin sware that I should come again. Merlin, the mage or wizard was an important figure in the Arthurian stories. He knew the secrets of Arthur's mysterious birth, and made many prophecies about his greatness. One prophecy was that the king should not die, but merely puss from the view of his people for a time, and by and bye

MORTE D'ARTHUR.

263

reappear and rule them again. This idea is found in many of the

25. helm, helmet.

27. My brand Excalibur. The king's sword, which had come to him as a mysterious gift from a supernatural source. Brand is one of the Anglo-Saxon words for sword ; Excalibur is a special name. It was a medizeval fashion to give names to swords and armour as to horses. Charlemagne's sword, for instance, was called La Joyeuse.

31. Samite, a rich silken stuff, often alluded to by the old romancists. 184. 37. Middle mere, the middle of the lake. The construction without preposition is the Latin one.

38. Lightly, quickly. The use is common in older English, and Tennyson takes it directly from Malory, who says in Bedivere's reply : "My lord, your commandment shall be done, and lightly bring you

69. This way and that dividing the swift mind. Tennyson was probably thinking of Virgil's line : "Atque animum nunc huc celerem, nunc dividit illuc." Æneid IV, 285.

185. 80. Lief, A.S. leof, beloved.

86. Chased, engraved.

102. Joust, a tournament or trial of skill in the use of arms, from L. juxta, a coming together.

186. 104. The lonely maiden of the lake, a mysterious lady found in Malory and the older romances. She knew magic and gave enchanted gifts. In Tennyson's later idylls which have an allegorical significance, the lady of the lake represents religion or the church.

187. 139. A streamer of the northern morn, the Aurora Borealis. 140. Moving isles of winter, floating ice-bergs

143. Ere he dipt the surface. Note how the personality in the use of the pronoun. gic sword is given

183. larger than human, an object enveloped in mist is always magnified.

186. harness, armour.

188. The bare black cliff clang'd round him . . . The alliteration and short, accented words in this line give the effect of reverberation. Here, as in the next few lines, the sound is made to echo the sense of the Dassage. Notice especially the contrast shown in lines 190 and 191, from the noisy journey of the armed kright over the rocks to the sudden

ound

rreat

he he

ace.

bout

, he

lott.

hnr,

ome

had

the

ges

nt, nd

to-

ve

lly

m

8, nt

11,

ly

e

n

٧.

197. black-stoled, black-robed. A stole (Fr. estole, L. stola) was a long cloak.

198. Three queens with crowns of gold. Malory says of these three: "One was King Arthur's sister, Morgan le Fay; the other was the queen of Northgalis; the third was the queen of the Waste Lands." In Tennyson's later version of the story, *The Passing of Arthur*, the three queens have a place in the allegory and stand for Faith, Hope, and Charity.

189. 215. greaves, armonr for the legs.

cuisses, armour for the thighs.

Dash'd with drops of onset, splashed with blood from the onset or encounter.

218. High from the dais throne. Arthur's miserable appearance is contrasted with what he was in his best days, when he sat on his throne uplifted on the dais (platform), his golden hair shining like the rising sun.

224. The lists, the enclosed ground where tournaments were held. The derivation is uncertain.

230. When every morning brought a noble chance. The stories represent King Arthur as sitting in his hall every morning to hear causes and see justice done among his people. The "noble chance" was when some oppressed subject came in with a tale of wrong, and asked for redress. At once some "noble knight" would spring forth and ask for the privilege of riding out to right the wrong, punish the tyrant, and restore the oppressed. Gareth and Lynette gives us a typical account of one of these chances

233. The Holy Elders, the wise men of the East. See St. Matthew ii. 11.

242. Lest one good custom should corrupt the world. The law of change is universal and inevitable. If truth were embodied in one fixed custom formalism would surely result, and people would put their faith in the form or custom rather than in the truth behind it.

190. 255. Bound by gold chains about the feet of God. This figure of the earth being bound to heaven by a golden chain is very old, being found in Homer and Plato, and from them being copied by many later writers. Faith and love are the spiritual bonds represented by this golden chain.

257. If indeed I go. Arthur's death, like his birth, was shrouded in mystery.

SIR GALAHAD,

259. The island valley of Avilion. This island valley, called also Avalon, is thought to be a hollow in the neighbourhood of Glastonbury, which being nearly surrounded by rivers is called an island. In some of the romances, however, the island is an ocean, one of fabulous character, like the "happy isles" of the ancients. This agrees better with the unearthly qualities attributed to it by Arthur. One legend says that Arthur was carried away and buried or placed in a cavern under the Eildon Hills, from whence he is to come again some day to rule his people.

267. Fluting a wild Carol 'ere her death. The tradition that the swan, ordinarily silent, sings when its death is approaching, comes to us from the ancients, and is a favourite illustration with poets.

SIR GALAHAD.

One of Tennyson's early experiments with the Arthurian story, this lyric of Sir Galahad remains as much more than an experiment-a complete and exquisite poem. Galahad is the one of Arthur's knights who, through all changes and chances, preserved absolute purity of soul and life. To him it was permitted to sit in the perilous chair which destroyed all who had the slightest taint of evil. He alone of all the knights was worthy to behold clearly the vision of the Holy Grail. This youthful knight with his stainless purity and unearthly beauty, has been naturally a favourite subject with poets and artists from the Middle Ages until the present. Tennyson's presentation of the character is remarkable and impressive. As Mr. Stopford Brooke says, he "seized in this poem the beauty of celestial purity, and of the supernatural world it opened to his virgin knight." The plan of putting the whole characterization into the month of the subject of it, gives unity and vividness to the poem, and in a character so elevated there is no hint of the ordinary vice of self-praise. It is interesting to compare with Tennyson's interpretation of the character, other conceptions, such as that of Mr. Abbey in his fine series of paintings in the Boston Library; and of Mr. Watts in the picture which hangs in the chapel at Eton. Photographs of the latter have been multiplied and are well known.

191. My good blade In this first stanza Galahad is simply the invincible young knight. Conscious purity gives force to his blows, but otherwise he does not differ much from other gallant yonths in the tournament. In the second stanza we come by a natural transition to a

higher note. The glances of ladies rouse in him no earthly passion, but a reminder of his motive in fighting-the cause of purity to which he is vowed. His esteasies are the ecstasies of devotion, his visions are visions of heavenly things. In the third stanza we have the knight solitary, renewing his vows in the chapel; then floating away from all places made with hands-even consecrated places, to find in the unpeopled darkness blessed visions of the Holy Grail. storm is no storm, and waste places are alive with blessed presences. All things are spiritualized and Galahad moves through them, himself a part of the spiritual order.

18. crypt, a chapel or cell in the underground part of a church. (Gk. κρύπτη, a vault).

24. virgin, pure, undivided.

31. stalls (A.S. steall, a place), the seats wholly or partially enclosed at the back and sides, in the choirs of cathedrals and churches.

192. 42. the Holy Grail, so often spoken of, was the subject of many legends and has given rise to an immense quantity of literature. According to the legend, the grail or dish (Low L. gradale) was the vessel used by Christ at the last supper. It was carried away by Joseph of Arimathea, who caught in it some drops of blood from the wounds of the suffering Saviour at the crucifiction. Subsequently it manifested miraculous powers, and was a source of protection and nourishment for all who beheld it. Joseph of Arimathea, in the course of many wanderings came to Britain, and there, at Glastonbury, new wonders were wrought. Later the Grail was lost, and the quest or search for it became the object of the efforts of many knights. To such as were pure in heart visions of it were granted. This is the version of the grail story followed by Tennyson. There are many variations, one of which has been used by Wagner in his music-drama of

53. Leads, the lead covering of roofs.

60. Fens, low lands, wholly or partly covered with water. (A. S. fen, a marsh).

193. 77. Copses, a copse or coppice (Fr. couper, to cut) is a wood of small growth, or of underbrush and shrubs.

81. Hostel, inn.

Grange, farm.

ULYSSES.

"Ulysses is perhaps the finest, in purity of composition and in the drawing of character, among Tennyson's dramatic monologues," says Sir Alfred Lyall. And Mr. Stopford Brooke gives us the distinguishing mark of the classical poems in his remarks : "When he takes a classical subject he builds it up with one underlying thought which, running through the whole of the poem, gives it unity. He chooses a simple thought, common to all mankind; felt by the ancients, but to which he gives continual touches and variations which grow out of modern life, and out of his own soul." And again : "The dominant interest here, more than in *Enone* and *The Lotos-Eaters* is the human interest—the soul that cannot rest, whom the unknown always allures to action—the image of the exact opposite of the temper of mind of the Lotos-Eaters."

Tennyson has chosen to write of Ulysses, not as the great fighter against the Trojans, nor as the adventurous wanderer, but as the old man, returned after twenty years of absence to his little island-kingdom of Ithaca. The character he imagines is perfectly consistent with that of the adventurous hero of the Odyssey. A hint of Tennyson's conception is found in Dante, Inferno, xxvi, 94-120.

193. 3. An aged wife. Penelope, whose faithfulness to Ulysses through his long absence was celebrated by Homer and many later poets.

4. unequal laws. Ulysses was so disgusted with his occupation that he felt that even the laws which he was trying to administer were not impartial.

5. and know not me. These people had never known him in his glorious days and could not appreciate his spirit.

10. Rainy Hyades. The Hyades, a group of stars in the constellation of Taurus were supposed to be attended in their rising and setting by storms. *Pluvice*, rainy, is the adjective always applied to them by Virgil and other classic writers.

19-23. These lines express perfectly the unsatisfied longing of an active soul for ever larger and larger experiences. It longs, like Alexander, for more worlds to conquer; as he advances, the field simply extends further, the horizon seems to retreat, as the shore of Italy seemed to move away from Æneas as he sailed towards it. The idea of mere existence without action seems to Ulysses as intolerable and unnatural as the idea of a sword rusting away in its scabbard instead of being kept bright by use.

30-32. The construction is Latin rather than English, an absolute

phrase. The meaning is clear : (while) this aged spirit (is) yearning, etc. 40. Decent. This word was formerly used with a much wider

application than it is at present. Here it means exact or ceremonious.

45. My Mariners. According to the classical story, the mariners of Ulysses had all perished before this period in his history. Tennyson's introduction of them here shows that he felt free to depart from a literal interpretation in order to complete his idea.

195. 53. Men that strove with gods. Venus and some of the other gods aided the Trojans in the war.

60-61. The baths of all the Western stars. sea and sky. The Greek poets constantly spoke of the stars as actually The horizon line of sinking into the sea. Milton translates this idea more than once, as in

And now the sun had stretched out all the hills, And now was dropt into the western bay.

63. The happy isles. The Greek paradise was sometimes represented as situated in certain islands of the Atlantic.

64. Achilles, one of the most famous of the Grecian chiefs, the slayer of Hector, greatest of the Trojans.

70. To strive . . . With what magnificent force the final line closes and emphasizes the whole idea!

BREAK, BREAK, BREAK.

"A piece of perfect work, fully felt, and fully finished, simple and profound-and with what fine art Nature is inwoven with its passion !" So Mr. Stopford Brooke characterizes this little poem, and one can add very little to his comment. The poem was written in 1833, the year of the death of the poet's friend, Arthur Hallam, and it is natural to suppose that these few most suggestive lines form a song of sorrow, sounding the note for the longer elegy which was to be built up through succeeding years. Certainly nothing could better express than this, the mood of one utterly possessed by sorrow, looking with a curious sense of the strangeness of it all at the unchanged phenomena of nature, and the indifferent figures in the landscape, going their way as if nothing had happened, as if all the world had not been changed for the bereaved soul who realizes only one thing fully-that the lost can never come back to him. (See also Prefatory Note).

268

SONGS FROM "THE PRINCESS."

tó c.

br

)f

8

8

The Princess, the long poem which Tennyson chose to call "a medley" has been called by one of his critics "a beautiful serio-comic love-story." The theme is that of a girl, rebellious against the old order of submission and subjection for women, revolting and founding a college where she and her disciples may live apart, study and work ont their ideals. These ideals being extravagant and impracticable, bring failure upon the whole scheme. The Princess, but not before she has seen terrible battle and havoc in her beautiful gardens, lowers her flag of defiance, accepts and responds to the love of her prince and returns to the recognized sphere of her sex-not however to subjection, but to the measure of equality which an enlightened man is willing to give her.

The poem is artistically beautiful. Tennyson has lavished upon it exquisite descriptions, and set forth his charming pictures in lovely phrases. He has enriched it also with songs which, with their lyric measures, vary the unrhym¹ stre of the piece. A few of these songs have been selected for p rtion here. The first one serves as an interlude between Parts II and 1/I of the poem. It is a lullaby as Mr. Brooke says, "writes its own music." - **3**.,

The Bugle Song, which introduced Part IV, is a wonderful piece of sound, and at the same time a thing full of suggestiveness. "It sings, in its short compass, of four worlds, of ancient chivalry, of wild nature, of romance where the horns of Elfland blow, and of the greater future of mankind. And in singing the last, it touches the main subject of love, love not of person to person, but of each life to all the lives that (S. Brooke.)

The third song is the interlude between Parts V and VI, and expressed very simply the well-recognized truth, that a helpless child makes sometimes a more powerful appeal than any that conscious wisdom or

The last song, Tears, Idle Tears, is found in the body of the poem, being sung by one of the characters. Form and thought are so delicately fused in this that it stands out even among Tennyson's marvellous workmanship, as something singular and unmatchable. The arrangement of words is so musical, that, as Tennyson himself pointed out, few people observe that it is an unrhymed lyric. recurrent cadence of the last line of each stanza helps the effect. and nothing seems lacking. Here, as in Break, Break, Break, the familiar

scenes of nature, in some inexplicable way, serve to interpret the feeling of regret for the past, and of longings unfulfilled.

198. 57. that brings our friends up from the underworld : that brings their ship above the horizon.

64. The casement slowly grows: the square space of the window becomes slowly white in the dawn.

IN MEMORIAM.

PRELUDE.

The long poem In Memoriam was published in 1850, but it had been written gradually during the seventeen previous years. Perhaps the last part to be written was the Prologue, which is given here, which touches briefly many of the ideas elaborated in the poem. It is a poem of commemoration, a long, philosophical meditation in which are contained the poet's profoundest questionings of the mysteries of life and death, mysteries newly awakened for him by the loss of his friend, Arthur Henry Hallam, who died at Vienna, 1833. In the many sections of this long elegy, we find exquisite pictures, where, as in the short poems of feeling which we have noticed, Nature is used both as an interpreter and a means of contrast with the suffering and tragedy of human life. Again, touched with the newer scientific spirit, the poet tries to read the secrets of nature, and to learn through them something of the working of the laws which govern life and death. Through doubt and despair he passes to the calm which comes of faith in the unseen-to the conviction that the Power who guides the world is just, and will make good to be "the final goal of ill."

4. Believing where we cannot prove. This, being written after all the argument of the poem, contains the poet's conclusion—that it is impossible to prove all things, and that faith must be exercised where knowledge fails.

7, 8. Thy foot is on the skull that they hast made, an exceedingly striking presentation of the truth that Christ was victorious over death.

199. 9.12. This stanza contains the essence of a great deal that is said in the poem. It is the cry of longing which desires to be conviction, longing for immortal life, statement of the innate feeling of man that he was not meant only for this short life, and finally submission to the will of God who is not only powerful but also just.

THE BAGLE.

23. And yot we trust it comes from Thee. The poet is as far as possible from hinting that knowledge is useless or superfluous. He pleads for more knowledge and finer knowledge, joined with reverence which shall develop soul as well as mind, and fit man to realize the greatness of God and to bear His truth.

33-36. Knowing his own imperfections and the treachery of even what seemed like his good impulses, the post asks forgiveness, and acknowledges that in the relations between man and God there can be no question of deserving. In human intercourse there is an exchange of what is due, but measured by the standard of perfection, man's best acts can ask only forgiveness.

THE EAGLE.

This fragment is inserted simply to illustrate Tennyson's extraordinary power of presenting a picture exactly, in original but perfectly fitting language.



